





15 - 9/69

JOSEPH AUTRAN

SA VIE ET SES ŒUVRES

ŒUVRES

DE

JOSEPH AUTRAN

LES POÈMES DE LA MER. . . . . 1 vol.
LA VIE RURALE. 1 —
LA FLUTE ET LE TAMBOUR. . . . . 1 —
SONNETS CAPRICIEUX. . . . . 1 —
LA LYRE A SEPT CORDES. . . . . 1 —
DRAMES ET COMÉDIES. . . . . 1 —
LETTRES ET NOTES DE VOYAGE. . . . . 1 —
LA COMÉDIE DE L'HISTOIRE. . . . . 1 —
LE CYCLOPE, d'après Euripide. . . . . 1 —
PAROLES DE SALOMON. . . . . 1 —

1203-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-06.

G. ANCEY ET E.-A. EUSTACHE

JOSEPH AUTRAN

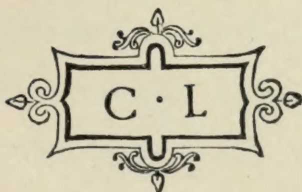
SA VIE ET SES ŒUVRES

(*Ouvrage couronné par l'Académie de Marseille*)

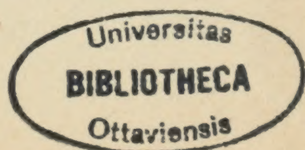
PRÉFACE

DE

JACQUES NORMAND



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



PRÉFACE

Au lendemain de la mort de Joseph Autran, la municipalité marseillaise donnait son nom à l'une des rues de la ville. Récemment, sur l'initiative d'un de ses membres les plus distingués, M. Eugène Rostand, le père de l'auteur de *Cyrano*, l'Académie de Marseille proposait l'éloge de Joseph Autran comme sujet de l'un de ses concours. Parmi les travaux présentés, celui de MM. Ancey et Eustache parut le plus digne d'attention. Un prix lui fut décerné, celui du maréchal de Villars. Récompense de tous points méritée, car cette étude est d'une scrupuleuse conscience et d'un

goût très sûr. Elle suit de près la vie d'Autran et offre ainsi, non seulement au point de vue particulier, mais au point de vue général de l'histoire littéraire de Marseille, un intérêt réel. Grâce à de persévérantes recherches dans les registres de l'état civil, dans les archives municipales et notariales, les auteurs ont établi une documentation précise. Quant à l'œuvre, elle est étudiée avec un soin clairvoyant, parfois même avec une indépendance de critique qui donne plus de saveur à la louange.

Ce volume pouvait donc aller droit au public, tout seul. La modestie inquiète de MM. Ancey et Eustache n'en jugea point ainsi. Quelques lignes de préface parurent nécessaires. C'est à moi qu'elles furent demandées. Mon seul titre était celui de gendre de Joseph Autran, mais c'était assez pour qu'un refus m'apparût comme malaisé.

En vain objectai-je que je n'avais pas connu le poète; que je n'avais eu l'honneur d'entrer dans sa famille, que plusieurs années après son décès :

on insista avec une si flatteuse bonne grâce que toute retraite me fut coupée.

Non, je n'ai pas connu Joseph Autran, mais à travers son œuvre, à travers les souvenirs qu'il a laissés, j'ai compris vite combien je l'aurais aimé. J'aurais goûté son esprit original et bon, apprécié ses goûts simples et délicats, admiré sa vie d'une courbe si harmonieuse. Les pages qui suivent donnent les détails de cette vie. Je m'en voudrais cependant de n'en point rappeler ici les traits principaux : la naissance, en 1813, au cœur même de Marseille; la jeunesse studieuse et modeste; le commencement de célébrité grâce à l'*Ode à Lamartine*, quand le grand poète se dirigeait vers l'Orient; la publication d'un premier volume de poésies, *la Mer*, devenu plus tard les *Poèmes de la Mer*; en pleine révolution de 1848, le triomphe à l'Odéon de la *Fille d'Eschyle*, cette noble tragédie, cette fresque antique (comme on l'a si bien dénommée), sur laquelle les années n'ont pas mordu et qui, œuvre d'un auteur provençal, aurait sa place marquée aux représenta-

tions du théâtre d'Orange; puis des œuvres nouvelles; puis un mariage heureux; en 1869, la séance de réception à l'Académie française en remplacement de Ponsard, sous les auspices de Cuvillier-Fleury; puis 1870, l'année terrible, les désastres du pays, dont l'âme patriote d'Autran souffrit amèrement; puis du travail encore, toujours, de nouveaux volumes, la refonte de l'œuvre entière... Enfin, en 1877, le 6 mars, une mort prématurée, inattendue, foudroyante, mais noble pour un poète — car c'est en dictant les vers à son secrétaire, M. Daubian-Delisle, que Joseph Autran rendit le dernier soupir. La Muse, cette douce consolatrice, — comme l'a appelée Musset, — l'avait bercé pendant son enfance, soutenu pendant sa vie, et c'est dans les bras de la Muse qu'il s'endormait pour toujours.

L'œuvre du poète est trop finement appréciée dans ce volume; mon cher maître Victorien Sardou, dans son discours de réception à l'Académie française (où il succéda à Autran), en a fait

une trop ingénieuse analyse pour que j'en veuille parler à mon tour. Je dirai seulement que le talent de l'auteur des *Poèmes de la Mer* fut, avant tout, élevé et pur. On a reproché à ses livres d'être de ceux qu'on laisse sans danger traîner dans les paniers à ouvrage des jeunes filles. Reproche déjà méritoire alors, combien enviable aujourd'hui ! Autran a voulu, en quittant cette terre, se donner la dernière joie de penser que nul n'avait sali son âme en le lisant. C'était d'un rare et joli dilettantisme. Il est vrai que toujours, ou presque toujours, son inspiration lui vint de la nature éternellement chaste. La mer, les champs, tels furent ses deux « *leit motiv* », comme il sied de dire maintenant. Sa jeunesse préféra la mer; son âge mûr semble avoir délicieusement savouré les charmes de la terre provençale, aussi bien dans son éclat triomphant d'été que dans sa grâce rêveuse d'hiver.

C'est au rayonnement de cette nature que la personnalité d'Autran s'est montrée à moi sous sa forme la plus nette. Parisien que la destinée fait

chaque année, pendant quelques mois, un peu Provençal, je suis venu après lui vivre des jours analogues aux siens dans les lieux mêmes où il les a vécus. Cette chambre fut la sienne, j'écris ces lignes sur le bureau qui fut le sien, je feuillette les livres que sa main a annotés; son regard, en traversant cette fenêtre, rencontrait les mêmes branches découpées sur le même fond de ciel. Si cet avant-propos peut présenter quelque intérêt, c'est à la condition seule que j'y précise un peu le cadre familier à Autran et qui me l'est devenu maintenant à moi-même....

L'auteur des *Poèmes de la Mer* partageait l'année entre Paris, au printemps, Marseille, en hiver, et ses deux « campagnes », comme on dit ici, non sans une pointe d'accent : Pradine et La Malle.

En Vaucluse, vis-à-vis le village de Grambois, au pied du Luberon, dans un pays assez rude, très pittoresque avec ses « essariades » de terrain rouge et ses chênes trapus, Pradine mérite la dénomination de château, dont on abuse parfois en Provence. La maison, bâtie sur les ruines d'un

ancien couvent de Templiers, a fort bon air. On y accède par une vaste terrasse qui domine le parc et la vallée. En contre-bas, sous une statue de la Polymnie, une fontaine déverse son eau dans une vasque de pierre. La fantaisie hospitalière d'Autran y fit graver ce quatrain :

> Vous qui passez par ce domaine,
> Jouissez de l'air pur et du vaste horizon :
> Et si c'est l'amitié qui chez nous vous amène,
> Dites-vous en entrant : « Voilà notre maison ! »

Pradine, qui appartient aujourd'hui à une chère et très proche parente, est un séjour calme, lumineux, d'une distinction un peu mélancolique. Autran s'y plaisait infiniment. C'est là qu'il écrivit la plupart de ses livres d'inspiration champêtre : *la Vie rurale, la Flûte et le Tambour*.... Mais, s'il aimait Pradine, il avait un « tendre » pour La Malle. N'y était-il pas venu tout jeune? Ne la tenait-il pas directement de l'oncle Martin, ce bienfaiteur qui joua dans la vie d'Autran le rôle d'un oncle d'Amérique, bien qu'il fût sim-

plement de Marseille? Figure originale, au reste, que celle de ce célibataire joyeux et impénitent dont le père Étienne, un très vieux paysan, me disait avec un œil malin : « Le « povre » monsieur Martin! c'était un homme très bien, un « gros » riche... Il aimait les fleurs, les belles dames... Il venait souvent passer quelques jours à La Malle... et il faisait bon le voir arriver de Marseille dans sa voiture attelée de « chivau » blancs... car ils étaient toujours blancs, les « chivau » de monsieur Martin! »

Si Pradine est le château, La Malle est la bastide. Dans une région plus douce que celle de Pradine, ayant à l'horizon la muraille abrupte de Sainte-Victoire et, plus près, le curieux profil du Pilon-du-Rouet, à distance presque égale de Marseille et d'Aix, au bord même de la grande route nationale, la maison, adossée à la ferme, est quelconque, carrée, sans style, la classique maison des champs à volets verts. L'intérieur du logis est celui de toutes les demeures provençales : large escalier, murs peints à la chaux, carrelage

en « mallons » rouges. Sur la terrasse, un modeste bassin, alimenté par une source fantaisiste qui parfois, tout le long des années de sécheresse, préfère « n'être pas en train ». Le jardin — rien d'un parc — est dessiné à la française : allées rectilignes, bordées de buis touffu, bien taillé. Çà et là, des cyprès, des ifs, des palmiers, des acacias, de frissonnants bouquets de bambous. Un tennis, seule note moderne dans cet ensemble vieillot. Tout près, le coin bien abrité, le « cagnard » où l'on vient prendre le soleil. Entre le jardin et une prairie voisine, la « thèse », sorte de long bosquet de verdure aménagé jadis pour la chasse aux petits oiseaux, aux « fifis » ; aujourd'hui au contraire leur refuge contre les tonitruants chasseurs marseillais du dimanche. Au bout d'une grande allée, la chapelle qui contient le tombeau d'Autran avec l'épitaphe demandée par lui : *Exaltavit humiles.* Tout cela simple, propret, gentiment bourgeois ; mais, — parure glorieuse, — quantité d'arbres admirables, ormeaux et trembles aux troncs énormes, rudes, crevassés, semés de rugo-

sités et de loupes débordantes, arbres très hauts, gigantesques, les plus vieux de tout le « quartier », et dont les doyens, deux ormeaux entre la maison et la route, ont été plantés par Sully ou du temps de Sully. Le fait est-il exact? Hum!... Nous sommes bien près de Marseille. En tout cas, ces deux « vénérables » ont été cités et photographiés comme bi-centenaires dans une revue d'histoire naturelle. Deux cents ans, c'est déjà bien « telle chose », — comme ils disent ici.

Autran avait pour les arbres un amour presque humain. Quand le mistral ou le vent du sud-est, qui « bouffent » terriblement sur la terrasse, avaient brisé quelque maîtresse branche, c'était pour lui un sincère désespoir. Il disait des beaux arbres qu'ils sont la noblesse de la terre. En regardant ceux de La Malle, on l'approuve d'avoir ainsi parlé.

La Malle! D'où ce nom bizarre? Aux temps d'avant les chemins de fer, c'était un relais de la malle-poste, le premier quand on quittait Marseille pour « monter » au Nord; le dernier quand on

« descendait ». Attenant à la ferme, une remise énorme s'allonge au bord de la route. Aujourd'hui elle sert de dépôt pour les fourrages, les charrettes, les instruments aratoires. Des poules y vont picorant, au hasard, dans une demi-obscurité silencieuse. Jadis, c'est là que s'entassaient les chevaux de relais, les chaises de poste, les bogheis, les cabriolets, les diligences. La ferme d'aujourd'hui servait alors d'auberge, auberge très achalandée où l'on devait, j'imagine, mener un train de tous les diables. Parfois, je me représente ce que pouvait être, par quelque midi d'été, ce coin maintenant si paisible : arrivées et départs des voitures grises de poussière, chargées jusqu'à la bâche ; cris des voyageurs, caquetages des voyageuses, jurons des postillons, appels des valets, ébrouement des chevaux, tintement des grelots, claquement des fouets, refrains d'après boire, — tartarinades, « galejades », ruades, galopades et pétarades, tout cela sous un soleil éclaboussant, au bord de la route blanche, blanche à brûler les yeux... Aujourd'hui, l'auberge est deve-

nue une ferme, le « salon de compagnie » est la cuisine où la brave fermière trempe la soupe pour ses hommes; là-bas, à travers champs, passe la voie ferrée de Marseille à Grenoble; un tramway court tout le long de la longue remise; les automobiles, bicyclettes, motocyclettes sillonnent la route... Coups de sifflet, coups de trompe... La traction mécanique triomphe, comme partout.

Mais, dans la maison, dans le jardin, on s'est efforcé de maintenir, aussi intacte que possible, la tradition du passé. Comme celle des gens, la vieillesse des choses a droit au respect. La vie des êtres disparus semble se prolonger dans les objets inertes qu'ils ont regardés, touchés. Ces objets eux-mêmes ne conservent-ils point l'empreinte de leur personnalité éteinte? Idées puériles, sans doute, et d'une sensiblerie qui fait sourire en ce siècle pratique et peu enclin à s'attarder aux rêveries; mais idées très douces auxquelles, pour ma part, je me suis toujours complu. Douces, mais tristes aussi. Quand, chaque automne, au sortir de Paris brillant et agité, on arrive, à la

nuit tombante, dans cette demeure muette, close depuis quelques mois, une mélancolie vous pénètre, inévitable. Le passé vous enveloppe, vous étreint, vous ramène en arrière, et voici que surgissent, devant vos yeux, les formes de ceux qu'on a connus en cette place. On se demande alors, pendant ces heures grises, si la tradition de la maison de famille, avec ses souvenirs chéris et pieusement entretenus, n'est pas une tradition vaine. On se demande si, exagéré et avivé par toutes ces choses, le culte du passé ne tient pas une trop grande place dans certaines âmes et n'est pas pour elles une source inutilement douloureuse de regrets sans cesse renouvelés. On se demande si la vérité n'est pas du côté des indépendants, des nomades, des *globe-trotters* traversant l'existence sans prendre racine nulle part, naissant, vivant et mourant à l'hôtel, et ne conservant pour les disparus qu'un culte immatériel et ambulant qui ne s'attache à rien de précis comme, par exemple, une maison, une chambre, un meuble, un détour d'allée, un bout de prairie. Oui, on se

demande tout cela le premier soir d'arrivée dans la demeure déserte; mais dès le lendemain la vie reprend, la lumière généreuse et tonique chasse les fantômes noirs, vivifie toutes choses... La douceur des souvenirs l'emporte sur leur amertume, et, si l'on souffre un peu de la tradition, on aime cette souffrance d'essence noble et raffinée.

A l'heure où j'écris ces lignes, assis sur un banc dans le jardin de La Malle à la fin d'une radieuse journée de février, je sens profondément en moi cette puissance traditionaliste qui me fut transmise et que je transmettrai à mon tour. Le soleil se couche derrière la colline, et ses rayons obliques dorent les cimes des grands ormeaux; dans les massifs, dans les bambous que balance une imperceptible brise, tout un peuple d'oiseaux a pris gîte pour la nuit et gazouille éperdument; là-bas, à travers les arbres, j'aperçois la paisible maison aux volets verts; une grande sérénité m'entoure... Ma pensée va à Joseph Autran dont les restes

reposent tout près de moi dans la chapelle... Et comme ce fut un bon poète et un brave homme, j'ai la douceur de croire qu'il voit encore ce petit coin qu'il aimait, — et qu'il sourit en le regardant.

JACQUES NORMAND.

La Malle, février 1906.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE (1813-1832).

Nos sources. — Les origines d'Autran : les Autran, les Martin, les Dallest, les Génier. — M. Autran, son mariage et son commerce. — Ses enfants. — Domiciles successifs de la famille. — L'éducation du petit Autran. — Le milieu familial.

Il n'existe à cette heure aucune véritable biographie du poète marseillais de la mer. Sa *Maison démolie*[1] est un peu ce que dit le titre : un amas de pierres non classées. Il faut la consulter avec prudence, la rectifier et la compléter. Elle n'embrasse que la partie de luttes de la vie d'Autran (1813-1851), et cette partie même est traitée à la façon de ceux qui savent trop leur sujet pour le serrer de bien près.

En dehors de ce document, qui demeure essentiel, il y a les *Souvenirs personnels* de M. Daubian-Delisle[2],

1. Autran, *Œuvres complètes*, VII, pp. 1-197.
2. Voir le feuilleton de la *Gazette de France* du 21 avril 1877.

fragment malheureusement bien court, relatif aux dernières années de la vie du maître. Cela est écrit avec une piété qui ne nuit pas à l'exactitude, mais, comme on pense, cela n'est pas un journal.

Le *Moniteur Universel* publia en 1874, sous la signature de Monselet, un croquis biographique d'Autran [1], que l'auteur a recueilli plus tard dans ses *Petits Mémoires littéraires*. Nous devons encore citer l'affectueuse nécrologie consacrée par Armand de Pontmartin à son ami (*Nouveaux Samedis*, mai 1877), celle de François Tamisier dans les « Mémoires de l'Académie de Marseille » (mars 1879), la Préface de Laprade au dernier volume de l'édition complète, le Discours de réception de M. Victorien Sardou à l'Académie française, où il remplaçait Autran (23 mai 1879).

Toutes ces sources étaient insuffisantes; il reste, par bonheur, divers contemporains et amis du poète auxquels nous avons pu recourir, M. Daubian au premier rang. Autran, du reste, se corrige et s'amplifie par Autran lui-même, c'est-à-dire par son œuvre. L'intéressant et inégal recueil du *Caducée*, Pontmartin dans ses *Samedis*, Gaston de Flotte, ne nous ont pas

1. Voir le billet de Monselet à Autran, du 3 avril 1874, aux Pièces justificatives.

non plus été inutiles. Le *Voyage en Orient* de Lamartine, l'*Histoire du pensionnat Menpenti* de l'abbé Jonjon, le *Méry* de Berteaut, etc., ont éclairci pour nous quelques points curieux.

Mais la charpente chronologique, si dédaignée dans la *Maison démolie* [1], nécessitait une enquête spéciale que nous avons menée de notre mieux. Non seulement les registres de l'état civil, mais encore les Archives de la ville de Marseille, du département, du cadastre et de la Bibliothèque municipale, ont donné à cette Vie d'Autran ses assises les plus nécessaires. Il n'est que juste d'y ajouter les archives notariales, mises à notre disposition avec une affabilité rare dont nous ne croyons pas avoir abusé. Une gratitude particulière est due, au reste, à l'excellent M. Mabilly, archiviste de la ville, qui était pleinement entré dans l'esprit de nos travaux et nous mit sur la voie de découvertes capitales.

Nous ne pouvions omettre dans notre documentation cette presse locale que Joseph Autran a, durant tant d'années, enrichie de prose et de vers. Ainsi donc toute la collection du *Sémaphore* entre 1830 et

1. *Maison démolie*, p. 94 : « Les dates, à quoi bon ?.... »

1848, celles de la *Gazette du Midi* et du *Sud* à la même époque, ont été dépouillées par nous. Nous ne parlons pas des sources secondaires, qu'on pourra voir citées en leur lieu.

Est-ce à dire qu'une biographie plus vraiment définitive ne soit pas possible? Non, et la correspondance d'Autran, par exemple, fournirait bien des lumières [1]. Il nous suffirait que celle-ci fût la biographie sérieuse qui manque jusqu'à ce jour.

•

Nous ne voyons pas de parenté entre la famille du poète Joseph et ces Autran qui, dans le XIX[e] siècle, ont constitué dans Marseille une véritable dynastie commerciale et intellectuelle à la fois. Cette grande famille vient de Cannes. Celle de Joseph, autant que nous le savons, est de souche purement marseillaise [2].

1. Depuis l'expression de ce vœu, la phrase a perdu beaucoup de son sens. M. et madame Jacques Normand, gendre et fille du poète; M. Paul de Laprade, fils de son intime ami, ont constitué pour cette étude un dossier justificatif dont nous les remercions ici, et que l'on trouvera à la fin du volume. — Des lettres d'Autran à sa femme n'existent pas. « Comment en aurais-je? Nous ne nous sommes jamais quittés! » (Mot de Clémence Autran, recueilli dans Pontmartin.)

2. Voir la notice d'Amédée Autran dans les *Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1872-4, pp. 195 sqq.

Son grand-père, appelé Joseph comme lui, capitaine marin, croyons-nous, et dont la date de naissance nous reste inconnue, avait épousé Anne Martin, d'Albertas, qui lui survécut longtemps puisqu'on la trouve encore en 1811, au mariage de Joseph-Antoine, son second fils, alors que Joseph est signalé mort du 16 vendémiaire an X (8 octobre 1801). Ce décès n'eut pas lieu à Marseille [1].

Le père de madame Autran-Martin, Joseph Martin, marié à Anne Gontard, en avait eu, outre madame Autran, plusieurs enfants, dont les fortunes furent diverses. Madame Autran était peut-être l'aînée; nous connaissons aussi une Adélaïde (épouse Sauze), un Honoré et un André [2].

André, dont le rôle dans l'existence du poète devait être celui d'une Providence, était né en 1764, et avait reçu d'Honoré, dans ses débuts, des services qu'il paya à sa postérité. Nous le trouvons en 1804 exploitant dans Rive-Neuve une savonnerie avec un associé, Pontier. L'association fut dissoute en 1826 [3] : alors André se retira. Les profits avaient été assez grands

1. Acte de mariage Autran-Dallest.
2. Testament d'André Martin.
3. *Guides marseillais*.

pour qu'en 1809 il achetât, au prix de 40 000 francs, un immeuble admirablement situé en plein cœur de Marseille, à l'angle de la place Noailles et du boulevard Dugommier[1]. C'est là qu'il vécut avec sa sœur veuve. Surtout il possédait à La Malle, près Le Pin, cette campagne que le séjour de Joseph devait illustrer. André vécut célibataire, passionné de livres[2]. On dit que sa fortune, à son décès, s'élevait à 1 700 000 francs; du moins ses contributions en 1848 étaient de 1 500 francs et plus, rien que pour la commune de Marseille[3].

D'Anne Autran, sa sœur, procèdent deux enfants, Alexandre, né en 1776, et Joseph-Antoine, de deux ans plus jeune. Alexandre, en 1811, remplissait les fonctions de secrétaire auprès du savant et lettré Renouard, l'auteur des *Templiers*, alors député du Var au Corps législatif[4]. Quant à son frère, du 2 juin 1778, de bonne heure, « sans être marin », il avait, à bord du navire paternel, parcouru les mers, celles de l'Inde et de l'Amérique[5]. En 1811, il est qua-

1. Procédure de 1860, Arch. Municip.
2. Discours de V. Sardou.
3. Liste des Électeurs censitaires, Arch. Municip.
4. Acte de mariage Autran-Dallest. Cf. *Maison démolie*, p. 21.
5. Préface des *Poèmes de la Mer*. Son histoire des 102 singes amusait beaucoup aux veillées. Un ami l'avait chargé par écrit

lifié propriétaire, mais paraît dès lors associé dans un commerce, rue de l'Arbre, à son cousin François Lambarine. Comme son oncle André, Joseph-Antoine avait une bibliothèque, des classiques surtout [1], pour lesquels il professait d'autant plus de révérence, que ses études, du fait de la Révolution, étaient restées fort incomplètes [2].

A cette époque, le vieux Marseille contenait beaucoup d'honorables familles, les unes prospères, les autres déchues. C'est ainsi que, dans le quartier de l'Évêché, étaient venus s'échouer les Dallest, dont le chef, Érasme-Nicolas, en son vivant courtier royal, était mort jeune encore [3] sous la Terreur, dont il avait connu les cachots (16 février 1794). Marseillais, il s'était marié à Smyrne dans une famille française alliée aux Amic-Lhomaca : les Génier. Autran n'était pas médiocrement fier de cette alliance maternelle qui le faisait cousin d'Adolphe Thiers, sinon de Chénier

de lui ramener un ou deux (en provençal, 1 *o* 2) de ces quadrumanes. M. Autran en rapporta vingt, s'excusant de n'avoir pu faire mieux.

1. *Maison démolie*, p. 19.

2. Même ouvrage, p. 12.

3. Il meurt non en prison, comme le dit Autran, mais chez lui, 4, rue du Mariage (= de l'Evêché), âgé de quarante-trois ans.

aussi [1]. Madame Dallest (Baptistine Génier, fille de Joseph et de Marie Barbier) avait trente-huit ans à la mort de son mari, laquelle lui laissait sur les bras la lourde charge d'un fils et de trois filles. Elle vendit ses bijoux pour vivre et les faire vivre. Dans sa gêne, madame Dallest restait gracieuse et hospitalière, comme c'est la vertu de ces Orientales dont elle avait conservé la langue et les modes.

Peut-être Joseph-Antoine était-il dès lors propriétaire dans ce vieux quartier. Quoi qu'il en soit, il connut et épousa Elisabeth Dallest, du même âge à peu près que lui (née le 19 novembre 1778). L'acte est du 20 juillet 1811, et les témoins sont : d'une part, Alexandre Autran et François Lambarine; d'autre part, Joseph Julien, négociant, et Hippolyte Manuel, commis. L'union religieuse eut lieu évidemment à la Major. Plus tard, — beaucoup plus tard, le 24 décembre 1829, — la vieille dame mariait une autre de ses filles, Zoé, âgée de cinquante ans, à l'estimable et vieux Jujardy, ami des deux familles. C'était un sexagénaire veuf, ancien commissaire des guerres.

1. *Sonnets capricieux*, à Marie Amic-Lhomaca, p. 317. Rapports affectueux avec Thiers (V. aux Pièces justificatives la lettre du 14 juillet 1865).

Madame Autran, en quelques années, donna le jour à trois enfants : Joseph Autran, le poète [1], qui hérita des prénoms paternels (20 juin 1813), Sophie (23 mars 1816), Zoé (29 septembre 1818). Le petit Joseph se rappelait avoir appris la grammaire rue Bernard-du-Bois, au pensionnat Mazières, croyons-nous [2]. Sa maison natale était place du Marché-des-Capucins, au n° 4, où MM. Autran et Lambarine avaient transféré leur commerce [3].

Vers 1822, M. Autran éprouva des pertes d'argent : c'est à cette époque que Joseph fut expédié interne au petit séminaire d'Aix, alors dirigé par les Jésuites ; du moins, un billet d'Aix à son père porte la date du 17 novembre de cette année [4]. Il est très malaisé de spécifier au juste le temps qu'il y demeura. Suivant son récit, il y était entré en huitième, et n'y fit qu'un séjour fugitif sous le P. Loriquet, alors directeur. Mais, quelque part, il parle de Virgile étudié passionnément par lui dans un « cloître » [5], lequel ne saurait

1. Né à sept heures du matin. Témoins, Jujardy et Caffe.
2. *Guides marseillais.*
3. Sur cette place et son historique, voir Aug. Fabre, *les Rues de Marseille*, IV, p. 163 sqq.
4. Cette pièce, sans autre intérêt, n'a pas été insérée à l'Appendice.
5. *Vie rurale*, II, 25 : La Poésie latine (à M. Géruzez).

guère être que ce collège congréganiste. Expliquait-on Virgile en huitième?

Autre difficulté : il ne serait sorti du collège que pour entrer dans ce logis du quartier de l'Évêché autour duquel il fait graviter ses Mémoires. Or, de son propre aveu, on était encore place des Capucins en 1826, année de la mort de Talma [1]. Rien ne doit prévaloir toutefois contre ce témoignage répété d'Autran, que ses études d'Aix furent brèves, et presque aussitôt interrompues que commencées. Un nouveau désastre forçait le père à retirer son fils du petit séminaire et à aller vivre chez madame Dallest, sa belle-mère, auprès de l'Évêché, où le domicile des Autran, à la Noël 1829, était 4, rue Four-du-Chapitre (maison moderne aujourd'hui). M. Autran obtint une place de sous-chef aux subsistances à l'hôtel de ville [2] où son fils dit qu'il connaissait et tutoyait M. de Montgrand [3], maire de Marseille alors.

Ce n'est qu'à partir de 1837 que nous avons des indications se référant à un nouveau domicile, dont M. Autran, du reste, était propriétaire dès l'établis-

1. *Maison démolie*, pp. 7 et 8.
2. *Maison démolie*, p. 25; combiné avec les Guides dep. 1808.
3. Même ouvrage, pp. 26-7. Autran en fait même un parent de son père.

sement du cadastre (1822). Il s'agit d'une maison rue de l'Évêché, au delà des Dallest, angle de la rue (disparue) des Treize-Coins. C'était au numéro 49 [1]. Le plan cadastral répond à toutes les indications d'Autran [2]. Il y avait un jardin chargé d'une légère construction dans le fond. Le cabinet de travail du jeune garçon et toute la maison étaient en fausse équerre, comme Autran continue de s'en plaindre après tant d'années. Enfin, à regarder de la lucarne d'Autran tournée au couchant, on voyait sur la droite les tours de la Major et un morceau de la mer (anse de l'Ourse), qui, Dieu merci, « ne fait pas de fausse équerre ». Ajoutons que la maison contiguë servait de demeure à l'abbé Martin Sardou, chanoine et théologal, lequel prêcha beaucoup entre 1811 et 1840 [3].

Le quartier était très populaire, tourmenté du bruit des lavoirs publics, infecté de l'odeur des tanneries. Il reste à ce sujet une lettre particulièrement topique de Monseigneur de Mazenod, lettre décisive qui obtint la réfection du quartier [4].

1. Guides de 1838 et 1839; Contributions, Reg. Sect. Hôpital, II, f° 3083.

2. *Maison démolie*, pp. 9, 11 et 30-31.

3. *Guides marseillais*; le *Caducée*.

4. Archives de la Préf., Bât. Dép., 20, 1857-64. Lettre du 6 janvier 1851.

Ce furent les travaux nécessités par cette réfection [1], et nullement par l'élargissement d'un port [2], qui amenèrent en 1857 la disparition de cette maison, dont Autran parle avec une chaleur de cœur singulière. C'est, en effet, cette zone maritime qui est responsable de sa vocation de poète de la mer. Mais, dès 1839, la famille Autran n'y séjournait plus : elle s'était installée, 4, rue Delisle, où elle demeura jusqu'à la nomination de Joseph à la Bibliothèque.

On ne refait pas, de peur de le déflorer, le tableau qu'il a tracé par deux fois de cet intérieur [3], tout plein de bibelots et de parfums exotiques, et qui, a dit Pontmartin, est du Greuze retouché par Vollon [4]. La vie, du reste, quoique égayée par des visites de marins, n'y fut pas toujours très rose. Dans les débuts surtout, la prostration du père de famille, à peine atténuée par la constante prévenance et la souriante abnégation des femmes, faisait peser comme une chape de plomb sur les âmes. Grandi sous cette influence, Joseph fut un triste [5].

1. Contributions, reg. cité.
2. *Maison démolie*, pp. 4-5.
3. Même ouvrage, pp. 10-11; *Poèmes de la mer*, Préface.
4 *Nouveaux Samedis*, XVIII.
5. Aveux personnels, *M. D.*, p. 159; épig. de Lamartine, même ouvrage, p. 163.

La morale la plus sévère, la plus antique, régnait sous ce toit, où l'on n'eût pas admis que personne allât au théâtre. Madame Autran, que son fils aimait « avec passion », était une conscience catholique facilement alarmée; excellente personne, du reste, et d'une sensibilité extrême. Joseph, confiné dans son cabinet du jardin, voyait à peine un ami ou deux.

On le destinait au commerce. Mais, depuis l'enfance, quelques vers de Chénier — le cousin Chénier! — tombés dans son oreille [1], avaient suscité un écho en lui. Dans la suite, un brave marin génois, Julio Tini, ami de son père, l'avait ébloui de l'*Énéide*, et lui proposait un poème... sur Christophe Colomb [2]. Vers 1827, il rêva d'une tragédie sur la fondation de Rome [3]. Inspirations de la mer, inspirations de l'antique, une bonne part de Joseph Autran s'était dessinée dès lors.

En 1829, il s'y ajoute l'inspiration militaire : elle provint de la guerre imminente contre Alger; Joseph broda là-dessus une pièce qu'il a déchirée, mais dont

1. *Maison démolie*, p. 21. C'est la pièce n° XXXIII des *Bucoliques et Eglogues*.
2. Préface des *Poèmes de la mer*.
3. *Italie et Semaine Sainte à Rome*, éd. de 1841.

son père était très fier[1]. Il y avait là sans doute, à en juger par les pièces éparses dans le recueil de *la Mer*, une veine fluide, abondante, sans rien qui retînt la pensée ou l'imagination, — non pas Lamartine, mais son écolier.

1. *Maison démolie*, pp. 26-28.

CHAPITRE II

MIL HUIT CENT TRENTE-DEUX

Les partis à Marseille. — *Antony* au Grand-Théâtre. — La pièce des *Siffleurs*. — Le passage de Lamartine. — L'*Ode à Lamartine*. — La soirée du 8 juillet.

On faisait beaucoup de politique à Marseille en ce temps-là, c'est-à-dire au lendemain de la révolution de Juillet. Trois journaux appelés à de longues carrières, mais alors récemment éclos, *le Sémaphore*, *le Garde National*, *la Gazette du Midi*, se partageaient les lecteurs marseillais : l'un, libéral de la veille, représentait la Gauche dynastique; l'autre était la feuille officieuse, et le dernier la feuille carliste. Les Autran, par leurs traditions, se rattachaient à cette dernière nuance, mais la situation administrative de M. Autran l'inclinait à la prudence; l'oncle Jujardy, qui avait démissionné après le meurtre du duc

d'Enghien, était, lui, légitimiste acharné : ce fut lui qui s'enflamma, lorsque, au débarquement de Madame, un audacieux hissa les couleurs proscrites au clocher de Saint-Laurent [1].

C'est cette division de la famille qui explique la remarquable neutralité du jeune Autran en politique. Partout où il voit une grande douleur ou un grand souvenir, il porte sa sympathie, tour à tour carliste ou « bousingot » pour les yeux superficiels. Il ne traînait pas avec lui une même et monotone ritournelle, comme Gaston de Flotte, comme le libéral Bounin (Polydore), un poète aussi, et byronien, qui, passant à Nice, prend le temps de gémir sur l' « oppression » sarde [2].

L'Athénée ouvrier, fondé en 1828 par Reynard et Cauvière, était le foyer du libéralisme en politique et en littérature. Littérairement, on tenait pour toutes les licences romantiques, les bonnes et les autres, contre un ennemi qu'on incarnait volontiers dans la vieille Académie locale, où végétaient les derniers classiques [3]. L'occasion pour les Jeune-France se

1. *Maison démolie*, pp. 73 et 74, l'anecdote est du 30 avril 1832.
2. Activité littéraire, de 1829 à 1834. Plus tard, commerçant dans l'Inde. Voir sur lui G. de Flotte, *Essai sur la litt. à Marseille*, et Autran dans le *Sud*, 23 déc. 1841.
3. Voir G. de Flotte, *op. cit.*

présenta d'éprouver leurs forces lorsque *Antony* fut donné au Grand-Théâtre par la direction Baubet[1].

Ce fut pour Marseille comme une autre bataille d'*Hernani*. Une première représentation du chef-d'œuvre de Dumas, le 15 mars 1832, avait été accueillie avec faveur; il y avait eu des mécontents, mais rares. Le bruit, vrai ou faux, s'était répandu qu'à la seconde les classiques se donneraient rendez-vous. L'Athénée se mobilisa, et un signe de l'effervescence romantique est qu'on embaucha même les plus sédentaires, ceux qui, comme Autran, devaient faire des prodiges pour trouver la liberté et l'argent nécessaires[2].

Le plus piquant compte rendu de cette bruyante soirée a été fait par Eugène Guinot, dans le *Sémaphore* du 21 mars. Les souvenirs d'Autran sont un peu vagues; lui-même est plus exact et plus circonstancié dans le *Sud* du 23 décembre 1841. Les sifflets et la bataille ne durèrent pas la pièce entière : il est vrai qu'elle se termina dans l'agitation la plus vive. Les romantiques, par un geste mémorable[3], couronnè-

1. *Caducée*, II, p. 16 sqq.
2. *Maison démolie*, p. 22.
3. Ce fut Séb. Berteaut qui eut le « geste ». Le *Caducée* nomme l'acteur Darbonville.

rent l'exemplaire du souffleur, et, pour célébrer la déroute des classiques, portèrent en trophée une perruque au bout d'un bâton.

« Un ballet! » avaient crié quelques voix. Autran fut entraîné à la fièvre d'indignation de ses amis. Et, dans le cours de cette même nuit, il composa une pièce satirique de cinquante-quatre vers, intitulée *les Siffleurs du Drame*. Notons dès maintenant ce flot de verve, cette large faculté d'improvisation, qui fut jusqu'au bout la gloire et l'infirmité du poète.

La chose fut portée au journal de la Cannebière, *le Sémaphore*, feuille d'allure très jeune et très vive. Taxile Delord approuva, Eugène Guinot fut protecteur, et, sans savoir comment cela s'était fait, un peu ahuri, Joseph Autran était lancé dans la publicité (21 mars). Les vers, il est vrai, avaient pour signature les fausses initiales H. A.

C'est une amusante comédie que l'histoire des impatiences du jeune auteur, attendant le retour du père avec le journal quotidien. M. Autran, ce jour-là, le laissa à la mairie. Il s'y trouvait, expliqua-t-il, des vers « inconvenants ». Le pauvre garçon en eut la sueur froide.

Il ne lut sa chère poésie que dans la soirée, au café

Bodoul. Encore y déplora-t-il une « coquille » qui lui sembla gâter la pièce tout entière.

Cette pièce, qu'Autran ne recueillit pas, ne rechercha pas, n'annonce guère les *Poèmes de la Mer*. Il est bien curieux de voir ce néo-classique, ce génie latin, emporté à cette passion « hugonienne », comme on disait alors. Plus tard, et sans être moins lié avec les romantiques (tant s'en faut), il se reprendra.

Ces *Siffleurs* sont un faux départ. Le départ véritable allait venir : il semble qu'un dieu protecteur ait souffert de laisser le jeune homme errer plus longtemps dans ses voies.

Peu après la tentative carliste de Saint-Laurent, Marseille reçut deux visites : l'une officielle, la visite de S. A. R. le duc d'Orléans, l'héritier du trône, — l'autre privée, celle du grand Lamartine, qui, après un premier échec politique, s'en allait en Orient chercher des inspirations pour sa *Chute d'un Ange*.

Il était, dès le mois de mai[1], descendu à l'hôtel Beauvau[2], avec madame de Lamartine, leur fille, et ce beau lévrier dont la tête fine et le corps élancé symbolisaient si bien la muse lamartinienne elle-même.

1. Nolis du navire le 22 mai (*Voyage en Orient*, init.).
2. *Maison démolie*, p. 40.

Les visites et les hommages affluèrent, et il n'est pas excessif de dire que ceux-ci touchaient à l'adoration. Gaston de Flotte, le « poète-baron », l'invita dans son Désert[1]. Lamartine a cité plusieurs noms de ceux qui le vénérèrent : « M. J. Freyssinet, M. de Montgrand, MM. de Villeneuve, M. Van Gaver, M. Autran, M. Dufour, M. Jauffret, etc.[2] », auxquels, d'après lui-même[3], il faut ajouter son armateur, l'excellent Bruno Rostand. — Joseph Autran, en effet, fut de ce cortège : même, et du premier coup, il se trouva plus qu'aucun autre près du cœur du Maître.

Comment l'idée lui en vint, il ne le sut pas, mais son succès auprès du *Sémaphore* nous l'explique assez : il voulut célébrer à sa manière un grand sentiment collectif. De là cette *Ode sur le départ de M. de Lamartine* (20 juin), imprimée plus tard chez Bousquet, et dont le meilleur passage est le suivant :

O toi qui sais chanter ! va sur la terre antique
D'où la première voix et le premier cantique,
Comme un souffle odorant, montèrent vers le ciel !
O toi qui sais pleurer ! va sur les rives saintes
Où David exhala ses solennelles plaintes,
Où Dieu même a vidé le calice de fiel !...

1. *Caducée*, VI.
2. *Voyage en Orient*, 28 mai 1832.
3. *Ibid.*, p. 4 sqq.

Là, tout est souvenir : de douleur ou de gloire,
De crime ou de vertu, tout parle à la mémoire;
La Muse sur ces bords n'erre jamais en vain;
Mais, pour orner ces lieux d'un suprême prestige,
Il fallait que ta lyre eût fait plier la tige
D'un saule du Jourdain [1] !

Ce sont trente strophes, de couleur assez lamartinienne, que la critique regretta de ne pas voir recueillies dans l'édition des *Poèmes de la Mer*, car enfin, disait-elle, bonnes ou mauvaises, elles sont une date [2].

C'est G. de Flotte qui les présenta au grand poète [3]. Lamartine, qui devait, quinze ans plus tard, les qualifier de « premiers balbutiements poétiques [4] », en fut alors tellement ravi, qu'il s'en vint de sa personne chez l'auteur : le jeune homme ne s'y trouvant pas, il laissa sa carte avec une invitation pour le lendemain [5].

Il y eut là entre ces deux poètes une lune de miel de l'amitié, qu'après quarante années Autran ne se

1. *La Mer*, II, 7.
2. Voir le feuilleton du *Sémaphore*, 4 septembre 1852.
3. Tamisier, *Les Pertes récentes de l'Académie de Marseille* (1879), p. 4.
4. Voir le *Sémaphore* du 31 août 1847.
5. *Maison démolie*, p. 40.

remémore pas sans tressaillement. Lui-même, le grand lyrique, communique à l'adolescent un projet d'Épître à Sir Walter Scott, accepte ses corrections. Pendant huit jours, Autran est son cicerone dans la campagne marseillaise. Au cours d'une promenade en rade, on parle d'un recueil possible des *Harmonies de la mer* : Lamartine encourage. Et, suivant l'habitude de son prodigue génie, il lui dessine un plan tel « qu'à ce moment, dit Autran, si j'avais pu écrire sous sa dictée, j'aurais écrit un chef-d'œuvre ».

« Je passai là, dit-il encore[1], une des heures les plus charmantes de ma jeunesse. Le soleil se couchait sans nuages dans une mer illuminée de sa pourpre. L'air, tiède encore, était chargé de cette mélancolie qui se mêle à toutes les joies du cœur et qui en est comme le crépuscule. De temps en temps nous restions tous les quatre plongés dans ce silence qu'amène le lever des premières étoiles... »

Toutefois le perçant coup d'œil du Méridional avait dès lors découvert — et il en rit doucement — les étranges transformations que le regard de Lamartine faisait subir aux objets. Don Quichotte poétique, il

1. *Maison démolie*, p. 48.

voyait merveilles partout. Un figuier, pour lui, est un sycomore. Ce fut un amusement d'Autran, lorsque les revues publièrent le *Voyage en Orient*, de lire à l'un des anciens compagnons du poète, oncle de G. de Flotte, le fragment sur Alep sans nommer l'auteur. M. de Capmas n'en revenait pas : il n'avait pas vu, lui, tant de belles choses[1].

Quoi qu'il en soit, comme il transformait le monde visuel, Lamartine acceptait sa propre transformation en idole, et plus digne, certes, de prosternations que bien d'autres. Ce fut un hommage très juste et très mérité que celui qu'il reçut à l'Académie de Marseille (28 juin). M. de Villeneuve-Flayosc la présidait alors. Lamartine répondit par une improvisation en prose qui fut très goûtée, et par ces admirables vers *à l'Académie de Marseille*, qui semblaient, trouva-t-on, répondre aux adieux d'Autran, et dont la dernière strophe est bien connue :

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans ses eaux,
Dont le port sur ces mers, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,

1. *Maison démolie*, pp. 56-58.

Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois à mon départ mes vœux pour la patrie,
Mon premier salut au retour [1] !

La presse, en relatant cette mémorable séance, qui aurait dû être publique, et où un M. Durand osa lire une *Méditation*, ajoutait : « De jeunes poètes de haute espérance semblent éclore sous ses pas [2] ». C'est une allusion à l'adolescent Autran, de qui Lamartine faisait l'éloge à quiconque venait lui parler : réclame efficace, qui, tout en révélant Autran à sa ville, le révéla peut-être à lui-même.

Au retour de leur promenade en mer, l'aimable et grand poète voulut escalader de nouveau les quartiers du vieux Marseille. Il s'assit au foyer des Autran, et, de haute lutte, il emporta l'adhésion du père, tenace dans son sens pratique, à la vocation évidente de son fils. En cette soirée du 8 juillet, il fut décidé qu'Autran abandonnerait ses études commerciales pour écrire un livre à qui l'on se chargerait de trouver un éditeur. « Mais une place? — Dans l'Université! Je connais des ministres. Soyez tranquilles! »

1. *Voyage en Orient*, init. Voir aussi les journaux marseillais du temps.
2. *Sémaphore*.

Sans le savoir, c'était une des chimères de Don Quichotte qu'on venait d'accueillir dans cette pauvre maison. Comment le vieil Autran céda-t-il? Mais, plutôt, comment avait-il pu soutenir le combat? Le dieu pythien lui même était venu l'assaillir avec ses flèches d'or[1].

1. *Maison démolie*, p. 49. La date est donnée par le même ouvrage, p. 51.

CHAPITRE III

DE L'*ODE A LAMARTINE* A *LA MER* (1832-1835)

Travail d'Autran. — La déception du retour. — Autran et la *Gazette du Midi.* — Ses vers carlistes. — Ses vers à Berryer. — Le recueil de *la Mer* (1835). — Accueil du public. — Quelques amitiés d'Autran.

L'*Alceste*, capitaine Blanc, mit à la voile deux jours plus tard, mais un incident prosaïque — le manque de citrons frais[1] — la retint encore en rade de Montredon vingt-quatre heures, et le voyage ne commença que le 2 juillet au matin[2]. Les amis les plus chauds restèrent quelque temps à bord. « Un jeune homme de Marseille nous récitait des vers admirables, où il confiait pour nous ses vœux aux vents et aux flots. » C'est d'Autran qu'il s'agit[3]. Et Lamartine ajoute : « La

1. *Gazette du Midi*, 11 juillet.
2. *Voyage en Orient*, p. 27.
3. *Ibid.* V. l'Ode à l'*Alceste* dans *la Mer*, I. 7.

nature ne fut jamais plus féconde en promesses de génie que dans ce moment. Que d'hommes dans vingt ans, si tous deviennent des hommes! »

Dans l'Archipel encore une fois l'oublieux demi-dieu se ressouvint des Marseillais : entraîné par les gros temps dans le port de la Phocée antique (15 mai 1833), il grava son nom sur la roche. C'était son P. P. C. à Autran[1].

Mais Autran, plein d'un culte pieux, avait, à l'autre bout de la mer, déploré dans un chant funèbre la mort en Syrie de cette adorable Julia[2]. Tandis que le prince des poètes laissait son âme vibrer à toutes les impressions de mondes nouveaux, le jeune Marseillais s'efforçait de se montrer digne des espérances que Lamartine avait mises en lui. De ce golfe grec qu'il voyait de sa cellule, il extrayait des images et des scènes neuves, ayant vu ou cru voir dans la poésie neptunienne un domaine inexploré, qui serait à lui par droit de conquête. Comme on se découvre toujours des antécédents qui « doivent » nous provoquer à faire ce que nous faisons, il pensait que la carrière et les

1. Même ouvrage, III, 227; discours de Lamartine dans le *Sémaphore* du 31 août 1847.

2. *La Mer*, II, 8.

récits de son père, les suggestions de l'excellent Tini, jusqu'au paysage familier enfin, le prédestinaient à être le poète pélagique qui manquait aux littératures[1]. Au fond, comme nous le verrons, peu de poètes ont été plus impressionnés par leur milieu. Lorsque son mariage l'aura éloigné de la mer, les champs feront de lui un barde rural. Des retours d'Algérie l'auront déjà fait — mais pour peu de temps — chantre militaire.

Il était trop (pour ce temps-là) de l'école des lyriques pour concevoir une épopée maritime. Son travail est une série d'impressions sans autre lien qu'un horizon de mer.

Ce qui soutenait son courage, c'était l'accueil fait par la *Revue des Deux Mondes* à ses vers sur Lamartine. Deux strophes avaient été insérées dans le numéro du 15 juillet 1832 : on reconnaissait dans la pièce « un mouvement plein de naturel et d'harmonie », ce qui est vrai. Ainsi donc, non seulement Marseille, mais Paris aussi avait maintenant l'œil et l'oreille avertis.

Lamartine revint (1833). Il était en deuil, mais ce n'était pas son deuil qui l'avait changé. Il vit

1. *Poèmes de la Mer*, préface, éd. de 1875.

Autran : il lui parla des Chambres, d'avenir social, de candidature. La poésie? un jeu d'enfant! L'homme, lui, doit faire de la politique, agir sur les masses. « A propos, vous m'avez parlé d'un volume de vers... Pas le temps de les voir ici. Expédiez-moi à Mâcon. » Il indiqua même le moyen : cela ferait corps avec un envoi de patates.

Quand la réalité s'en mêle, elle a de ces traits de comédie qui ne sont pas sans grâce.

Accroché à un restant d'espérance, Autran envoya son manuscrit. Il sut que, de Mâcon, le poète l'avait emporté « avec les patates » à Saint-Point, et de Saint-Point à Paris. C'est tout ce qu'il sut jamais. Les lettres de Lamartine au bon Capmas, resté à Marseille, parlaient de tout, excepté du recueil de *la Mer*. Autran eut même beaucoup de mal pour reconstituer son livre, s'étant dessaisi de la plus belle copie qu'il en possédât.

Quel assombrissement cette déception fut non seulement pour le jeune homme, mais pour l'humble foyer tout entier, Autran ne nous l'a pas dit, mais cela s'entrevoit de reste. Pouvait-il, âgé de vingt ans, seul fils de la maison, vivre et faire vivre les siens de promesses mal tenues ou de vagues médailles acadé-

miques? Il y avait bien l'oncle André Martin, mais il avait tant de neveux! Il ne se désaffectionnait pas des Autran, montrant même, à ce qu'il semble, une prédilection pour le jeune homme, qui soigna une convalescence chez lui, à La Malle[1]. Il était flatté de sa gloire littéraire naissante, du lustre qu'il en retirait lui-même. Mais il vivait pour lui, généreux, semble-t-il, par petites sommes, ne se souciant point d'avancer aux siens la part de l'héritage.

Cependant Gaston de Flotte avait ouvert à Autran les colonnes de la belliqueuse et jeune *Gazette du Midi*, alors dirigée par l'éminent H. Abel. C'est là que furent publiées les pièces lyriques sur la mort du duc de Reichstadt (29 août 1832), sur la prison de Madame (16 décembre), sur l'anniversaire du meurtre de son époux (13 février 1833). La *Gazette* dégagea toute sa responsabilité au sujet de la première.

Les deux autres peuvent sembler assez jacobites :

Un frère de Louvel, fait de la même boue,
S'est trouvé pour te vendre au maître du Conseil[2]!

D'autres vers plus purement artistiques sont ces

1. Voir le poème d'*Amaryllis* (dans *la Flûte et le Tambour*).
2. *Blaye*.

fragments d'une version de Virgile dont quelques morceaux, le *Songe d'Énée*, *Camille*, parurent le 16 juillet 1834, et que la critique mit bien au-dessus de l'essai prolixe et lâché de Barthélemy [1].

Au cours de cette même année, les Audiffret [2] compromirent politiquement le jeune homme, plus qu'il n'eût voulu sans doute, dans l'affaire du Banquet des Réformistes. Excellentes gens, ces Audiffret : le mari, avocat et littérateur [3]; la femme, légitimiste militante et qui transcrivait pour les nécessités de l'anonymat les manuscrits destinés à la *Gazette* [4]. C'est elle qui amena le jeune Autran à composer pour Berryer, qu'on devait fêter à La Moutte (22 juillet 1834), des vers enflammés qu'il déclama devant dix mille personnes. Il est vrai que c'était un banquet de « fusion », auquel Démosthène Ollivier assistait [5]. Quoi qu'il en soit, cela n'était pas pour plaire à l'orléanisme, auquel il donna certainement des gages plus tard. Encore une fois, l'âme d'Autran, supérieure ou indifférente à la politique, allait d'elle-même à ce qui lui semblait

1. *Gazette* du 13 mai 1835.
2. A..., dans le récit d'Autran.
3. *Maison démolie*, pp. 77-78.
4. *Caducée*, V, 195.
5. Voir la *Gazette du Midi*, 19-25 juillet. Les vers sont dans le n° du 25.

beau et grand ; or le talent de Berryer était sûrement de cette espèce [1].

Au milieu de ces pièces de circonstance, le recueil de *la Mer*, enfin reconstitué, accru d'un second livre où se trouvent les morceaux étrangers à la conception de l'ensemble (*Schœnbrünn*, *Blaye*, *Escousse et Lebras*, etc.), s'imprimait à Paris chez Dentu, et, dès le mois de septembre, était annoncé dans la *Gazette* [2]. Autran fit, à cette occasion, le premier voyage à Paris que nous connaissions de lui [3].

Une fois édité, cela formait un in-octavo de 307 pages. La critique lui fut extrêmement bienveillante. « Le public devrait battre des mains ! » s'écriait le *Rénovateur* [4]. Théophile Gautier, dans la *Chronique de Paris*, allait avec une chaude sympathie au-devant du poète nouveau [5], et, en pleine Sorbonne, le successeur de Villemain, Géruzez, citait à son auditoire les vers frémissants du « Déluge » [6].

Gaston de Flotte, dans les articles qu'il consacre à

1. Voir *Sonnets capricieux*, p. 329.
2. N° du 14.
3. *Gazette* du 1er février 1835.
4. Cité par G. de Flotte, *Etat de la Litt. à Marseille*, 1836.
5. Ed. Fournier, *Souvenirs romantiques*, p. 18.
6. *Usque huc* dans les *Poèmes de la Mer*, éd. de 1852, p. 71. Titre rétabli en 1875.

ce recueil dans la *Gazette*, applaudissait son jeune ami de donner, par son exemple, un appoint à l'idée décentralisatrice. Il le justifiait du reproche de n'avoir chanté la mer « que du rivage », tout en regrettant l'absence de souvenirs historiques dans ses tableaux de la Méditerranée. Il notait quelques césures fâcheuses, à la Victor Hugo; des rimes trop répétées, amenées d'ailleurs par le sujet, et reconnaissait un vice général, le manque de pensée philosophique, Mais la correction du style était pour lui un délice[1].

A cette époque, en dehors du noble critique, Autran avait d'intéressantes amitiés littéraires. Tel ce spirituel et ouvert Sébastien Berteaut[2], collègue de M. Autran à l'hôtel de ville, plus tard secrétaire de la Chambre de commerce, alors et toujours littérateur avisé. Tel encore cet Agoub, d'origine orientale, mort trop tôt pour les lettres[3]. Il connut Jean Reboul par M. de Capmas, et encouragea l'apparition de ses poésies[4], en sorte que Reboul écrivait à M. de Flotte :

« Donnez pour moi à M. Autran le baiser poétique,

1. *Gazette* du 10 février 1835.
2. Voir sur lui le *Caducée*, I, p. 111 sqq.
3. G. de Flotte, *Essai* déjà cité, p. 292.
4. *Maison démolie*, p. 55, et *Gazette* du 1er décembre 1835. Voir aussi *la Mer*, II, 4.

et que le dieu de Délos vous ait tous deux en sa sainte et digne garde[1]. »

Amateur d'art — nous verrons plus loin ses goûts en peinture et en musique, — Autran avait consacré de très poétiques pages à ce grand Chanuel de la forge duquel était sortie cette Vierge d'argent dont l'exécution, à l'avance, décourageait les artistes[2]. En vérité, c'était dès lors, comme plus tard, l'âme la plus vibrante aux appels du Beau, quelque forme qu'il voulût prendre.

1. Lettre du 19 mars 1835, citée dans de Flotte, *Souvenirs et Mélanges*.
2. De Flotte, *Essai*, etc., p. 270 sqq.

CHAPITRE IV

DE *LA MER* AU VOYAGE DE ROME (1835-1840).

Le commodore américain. — Menpenti. — Gustave Ricard. — Mort de l'aïeule. — Les *Ludibria*. — L'Académie de Marseille. — Chateaubriand. — La tribune du *Sud*. — *L'An Quarante*. — Dosithée Teissère. — En Italie : Gênes, Pise, Rome et les Camaldules (1840).

C'est ici, croyons-nous [1], que se place ce projet avorté d'un beau voyage qui eût ouvert à la poésie d'Autran une source nouvelle. Une frégate américaine stationnait à Marseille, en partance pour une croisière en Orient. Le commodore cherchait un interprète. On lui parla d'Autran, qui lui convint. Quel rêve! Recommencer, lui chétif, la poétique tournée de Lamartine! Ajoutez qu'il y aurait eu pour compagnes de route les plus adorables jeunes filles.

1. Seul point de repère : Clémence Bec était mariée, ce qui n'eut pas lieu avant 1833. Voir aussi *la Mer*, I, 13.

C'est précisément cette circonstance qui, au dernier moment, empêcha la réalisation de ce joli songe. Le commodore trouva qu'un jeune homme aussi distingué était un sérieux danger pour ses filles. Il leva l'ancre, emmenant un fils d'épicier à sa place.

Chose curieuse : c'est la jeune madame Fitch elle-même [1], la future femme d'Autran, qui s'était entremise auprès du capitaine américain pour un voyage qui eût peut-être changé leurs deux destinées.

Jamais le poète ne se consola de ce voyage manqué. Et c'est avec un triste retour sur lui-même qu'il écrivait, en 1842, à son ami Jules Gamel :

Il faut infiniment trop de philosophie,
Il faut être insensible, et quelque chose encor,
Pour savoir qu'à Stamboul il est Sainte-Sophie,
Et pour se contenter d'aller voir la Major [2].

A la fin de l'année 1835, un poste convenable s'offrit enfin à Autran, qui l'accepta.

Une sécession — dont il n'avait pas connaissance, dit-il — s'était opérée au Petit Séminaire. L'abbé

1. Mme F..., dans le récit (p. 105).
2. *Sud* du 21 août 1842.

Polydore Jonjon, « prêté » par l'archevêché au diocèse de Marseille, ayant eu des froissements avec l'abbé Bicheron, supérieur de l'École, l'avait quittée, emmenant avec lui deux collègues, les abbés Blanc et Vidal[1]. Une scène pénible avait eu lieu à l'Évêché entre Monseigneur d'Icosie et M. Jonjon, le 8 mai. A eux trois, les dissidents s'associèrent, et, ayant fait choix d'un local, le château Menpenti, au Rouet, lancèrent un prospectus qui mit le haut clergé de la ville en rumeur. Monseigneur de Mazenod alla jusqu'à défendre l'administration des sacrements aux familles qui donneraient leur confiance à cette entreprise d'ailleurs reconnue par le ministère[2]. C'est dans un tel orage que l'école Menpenti s'ouvrit au mois d'octobre. Autran avait, dit-il, la chaire de rhétorique, soit deux cours par semaine[3]; mais l'abbé Jonjon lui-même témoigne qu'il s'agissait seulement de préparation latine[4]. Autre divergence : là où Autran parle de classes proprement dites, M. Jonjon dit qu'il s'agit de leçons particulières au petit Gustave Ricard.

1. Abbé Jonjon, *Hist. du Pensionnat Menpenti*, II, p. 130. Conv. du 15 juin 1835.
2. Voir la polémique du *Sémaphore* des 3, 7 et 9 oct. 1835 et de la *Gazette* des 8-10.
3. *Maison démolie*, pp. 85-86.
4. Abbé Jonjon, IV, 71.

Pour tout concilier, parlons d'une classe de latin, avec répétitions pour Ricard.

Ricard était un garçon de douze ans [1], l'air intelligent et affectueux, — la tête sur qui le regard du maître se repose, dans l'amas des faces ennuyées ou indifférentes. On fit une fois au professeur une charmante surprise : son récent recueil de *la Mer* avec un laurier, déposé sur sa chaire, à l'occasion de sa fête, la Saint-Joseph (1836) [2]. Le cœur d'Autran crut deviner le promoteur du complot. Il s'attacha à l'aimable enfant, amitié qui persévéra bien après la rupture du maître avec Menpenti, où Gustave devait rester jusqu'en 1839. Ricard fut de cette pléiade qui, avec Loubon, Papéty (d'anciens camarades [3]), Courdouan, devait être si chère au dilettante toujours éveillé dans Autran. Une curieuse fortune lui avait fait aussi, dès leurs débuts, connaître et goûter Liszt et Félicien David [4]. Il se croyait d'autant plus de mérite à aimer leur art, que, dans ses jeunes ans, le magister Mazières

1. Louis Brès, *Gustave Ricard et son œuvre*. C'était le fils d'un changeur.

2. *Maison démolie*, p. 86.

3. Même ouvrage, pp. 14-15. L'épitaphe de Ricard est aux *Sonnets capricieux*, p. 335. Voir un billet de lui, du 11 octobre 1858, aux Pièces justificatives.

4. *Sud* du 27 juillet 1844 et du 9 avril 1845.

avait prétendu le lui inculquer par des arguments trop frappants [1].

Quant au petit Ricard, Autran dut brusquement l'abandonner en même temps que ses cours à Menpenti, par suite des scrupules que le chanoine Sardou, leur voisin, sut inspirer à madame Autran. Plutôt que d'affliger une mère profondément aimée, Joseph, sans une hésitation, envoya sa démission aux directeurs [2]. Il fut un de ces héros simples qu'il devait si bien célébrer plus tard.

Ce n'aurait pas été une fâcheuse carrière, pour Autran, que l'enseignement. Qui, mieux que lui, eût, à Aix, commenté Virgile et Horace? Le manque de diplômes, l'abandon de Lamartine, le retinrent dans un journalisme précaire, ou qui, du moins, reste tel usqu'en 1839.

Vers la fin de l'hiver 1836, le 7 mars, les Autran avaient éprouvé une grande perte, celle de la chère aïeule, décédée à la Croix-de-Reynier, à quatre-vingts ans, vraisemblablement du choléra, qui régnait toujours. Autour d'elle se tenait un cercle où, avec les Autran et les Jujardy, se rencontraient madame Audiffret-

1. *Maison démolie*, p. 9.
2. Même ouvrage, pp. 89-91.

Reynaud, M. de Beaubois le bien nommé (un ancien beau, poète à ses heures, qui était boiteux [1]), enfin et surtout un jeune confrère de Louis Audiffret, Dosithée Teissère, épris de Sophie Autran, alors dans la fraîcheur de ses dix-huit printemps. Très longtemps, autour de sa coiffe grecque, madame Dallest, comme une bonne Providence souriante, avait réuni ses enfants et petits-enfants. Son souvenir suivra Autran jusqu'à la fin.

Dès cette même année, le jeune homme mettait sur pied un recueil nouveau, dont quelques primeurs parurent [2], mais qui ne fut publié dans son entier qu'à la saison de 1838. Sensible peut-être à l'indifférence du grand public pour cette « Mer » si bien reçue des lettrés [3], il l'intitulait modestement d'un titre tout virgilien : *Ludibria ventis*. Mais, à notre avis, Autran visait bien plutôt la diversité des inspirations qu'il y avait suivies. La mer avait cessé d'être la grande conseillère, et l'indécision caractérisait une œuvre d'ailleurs plus mûre et plus « pensée » que son aînée.

Dès l'apparition de *la Mer*, la renommée du

1. *Maison démolie*, p. 76.
2. *Gazette du Midi* du 26 novembre 1836.
3. Voir *la Poésie depuis 1830*, un article de Ch. Louandre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1841.

poète, déjà tout recommandé par l'estime de Lamartine, était si bien établie, que, le 22 avril 1837, sans regarder, comme on le dit, à l'extrait de naissance[1], l'Académie de Marseille, adoptant cette gloire locale, l'élut membre de sa section des lettres. Joseph Autran remplaçait Durand-Morange, un érudit qui avait été précieux à Barthélemy pour son Virgile français[2]. La réception eut lieu le 4 juin, en même temps que celle du savant abbé Bargès, et l'on se plaignit que le local fût mauvais, fatigant par son damas rouge, et que la voix des orateurs portât mal[3]. Le discours du jeune récipiendaire n'existe plus : nous le connaissons par une analyse et ce qui semble un extrait, publié plus tard en préface[4]. Autran passait en revue ses prédécesseurs lyriques, exaltant comme il convenait David et Pindare, indulgent à Horace, très sévère pour la Lyrique française avant le XIXe siècle. Dans sa réponse, le président Négrel-Féraud, qui avait naguère écrit en vers une *Causerie* anti-romantique[5], l'invitait doucement à plus de justice envers les J.-B. Rousseau.

1. Expression des journaux du temps.
2. Le *Caducée*, I, p. 97 sqq.
3. *Gazette du Midi* du 6 juin 1837.
4. *Sud* du 20 février 1839.
5. *Gazette* du 11 mai 1836.

Cette réception fut pour tous un signe. Elle indiquait l'infusion d'un sang nouveau dans ce corps un peu engourdi. Autran avait ouvert une brèche par où d'autres passèrent. Du reste, son nom rassurait : il n'était pas tapageur ; sa poésie était moderne, avec une saveur classique [1].

Un an plus tard (juillet 1838), l'initiateur du grand mouvement du siècle lui-même, Chateaubriand, passa par Marseille. Bien qu'Autran lui gardât sourdement une certaine rancune de n'avoir jamais répondu à une Épître en vers qu'il lui avait adressée [2], ce vieux dépit ne pouvait tenir contre le prestige d'une grande gloire : ne pardonna-t-il pas de même, et du fond du cœur, à ce léger et coupable Lamartine [3] ? L'auteur de *René* voulait voir surtout des ruines : Louis Méry, ironique, lui souhaitait d'en découvrir dans notre cité oublieuse [4]. Du moins Autran lui en trouva dans les environs (est-ce de la tour romaine de la Penne qu'il s'agit ?), promenade auguste et recueillie, qu'il a contée après la mort du Maître [5].

1. *Gazette* du 6 juin 1837.
2. C'est la *Mer Morte*, p. 285 sqq. des *Poèmes de la Mer*.
3. *Maison démolie*, p. 60.
4. *Sémaphore*, 4 août 1838.
5. Le *Pèlerin*, 7 *C. L.*, *M. M.*, 32. On ne peut rapporter le fait au voyage ultérieur de Chateaubriand, juin 1845.

Ses *Ludibria* avaient alors paru, chez Rossignol (un vol. de 320 pages). On jugera de leur variété d'après quelques titres : *L'Arc et les Flèches du Sauvage*, *La Mort de Beethoven*, *A Virgile sur le Pollion*, *Épître à George Sand*, cette dernière mêlée d'admiration et de réserves. Un critique (Adolphe Carle) trouvait beaucoup trop de mythologie à *la Flûte dans le Vallon* [1]. C'est que l'on comprenait peu encore le retour intelligent aux sources helléniques, si dessiné plus tard avec le Parnasse, et qu'Autran, héritier de Chénier, accusait déjà.

Autran parle quelque part d'un journal où il voulut entrer, et qui, après de premières fins de non-recevoir, — on se méfiait d'un Autran en prose [2], — vint lui-même le solliciter. Il semble placer le fait en 1836, peu après son départ de Menpenti. Tout ce que nous savons, c'est qu'après avoir fourni des vers et quelques articles à la *Gazette* jusqu'en cette même année 1836, il reste deux ans et plus sans rien donner à la presse locale. Mais, au 1er janvier 1839, le *Garde National* se transforma : il devint le *Sud* (jusqu'à la

1. *Sémaphore* du 4 mai 1838.
2. *Maison démolie*, pp. 84-5 et 91.

révolution de Février); Autran fut son critique de littérature et d'art[1].

Tribune infiniment précieuse. Grâce à elle, il devenait une espèce de puissance : les relations qu'il s'était créées avec les lettrés de Paris se multiplièrent; il s'en donna d'autres[2]. Il eut sa cour d'intellectuels de toutes sortes, même de la mauvaise, comme ce grotesque qui voulait à toute force qu'Autran insérât de ses vers, et qu'il ne put renvoyer qu'en disant : « Non, monsieur Bernard : je ne le ferai pas — parce que je suis jaloux de vous! » mot que le digne versificateur allait colportant avec orgueil[3]. Mais surtout révéler ou applaudir des talents, ce fut le plaisir, d'essence assurément distinguée, qu'il goûta dans son nouveau travail.

Ses articles de 1839[4] contiennent des critiques de Dumas (*Acté*), de Granier de Cassagnac, d'Alphonse Karr, de madame Desbordes-Valmore, de Reboul (*Le Dernier Jour*) et de Géruzez. Les amis très proches y ont leur place aussi : c'est Papéty, avec son admirable *Moïse*, et un nom moindre, un poète amateur,

1. Articles du 7 janvier 1839 au 30 septembre 1847.
2. Monselet.
3. Le *Caducée*, V, p. 457.
4. Dix-huit articles ou pièces de vers.

l'excellent Batlle, venu du Roussillon pour vendre des vins, et qui, comme Bacchus, se plaisait aux rythmes et aux nombres, vieillard toujours jeune, que son Roussillon reprit deux ans plus tard [1]. Toute cette prose éphémère d'Autran est d'une belle teinte d'humanisme et de simplicité tout ensemble.

Ce qu'il était en ce temps-là, nous l'entrevoyons dans une préface de son ami Berteaut : botté, fumant des pipes turques dans son cabinet, au milieu de tableaux. La préface est celle d'une œuvre collective d'Autran et de Méry, *L'An Quarante*, keepsake marseillais pour l'année nouvelle. Les auteurs éditaient cela sur place, chez Lejourdan. C'était un volume de 192 pages, orné de cinq vignettes, avec contribution de divers compositeurs pour la musique des pièces. Méry, pour son compte, y avait écrit un *Marseille*. Plus tard, Autran donna une partie de cette œuvre à part, chez Catelin, avec ce titre : *Les Provençales*, musique d'Étienne Arnaud, un ami de collège.

Si nous entrons dans ces détails, c'est qu'il s'agit d'œuvres condamnées par leur père, et qui ne sont pas entrées dans la collection définitive. Au reste, il

1. *Maison démolie*, pp. 113-114; *Sud* du 11 septembre 1841.

y avait dans *L'An Quarante* une « Bohémienne » assez réussie. Il semble pourtant que l'album ait été fraîchement accueilli, puisque Pierre Batlle, en très beaux vers, console son ami des dérisions d'un Zoïle, — Zoïle, le mot y est[1].

Mais sur la blessure un baume meilleur allait s'étendre, et il ne nous paraît pas que l'intéressé en soit assez reconnaissant à son auteur, si la légende doit être acceptée.

Avant d'en parler, signalons qu'un heureux événement s'était accompli dans la famille le 25 février de cette année 1840. Sophie Autran avait épousé M. Teissère, alors domicilié 4, rue de la Fare, et les témoins furent : pour elle, Joseph lui-même, avec l'oncle Jujardy; pour l'époux, MM. Audiffret et Reynaud. Dosithée Teissère avait trente et un ans; il devait, comme sa femme, survivre au poète.

Comme une bonne fortune n'arrive jamais seule, peu de temps après, Autran, réalisant en partie ses anciens vœux d'un lointain voyage, s'embarquait pour Civitä Vecchia, par Gênes et Livourne : il allait passer les fêtes de la Semaine Sainte à

1. *Sud* du 28 janvier 1840.

Rome[1]. La légende veut que ce soit l'oncle Martin qui lui ait procuré ce grand bonheur. Elle est vraisemblable. Mais elle ajoute que, dès qu'il en eut les moyens, le jeune homme remboursa son oncle, et que de ce trait inattendu s'ensuivirent de grandes conséquences : c'est là la partie caduque du récit, et nous nous en expliquerons en son temps.

Peu de Barbares ont approché la terre d'Italie avec autant de désir et de religion que le jeune Autran, monté le 5 mai sur le *Pharamond*, l'un des vapeurs du service d'Italie, bâtiment de 272 tonneaux, capitaine Bonnefoy. En une douzaine de jours, il allait à Naples et en revenait[2]. Autran passa trente-six heures dans les splendeurs de Gênes, erra dans Pise, guidé par une dame anglaise, qui s'était fait une retraite à quelque distance, au Gombo[3]. Quand il reprit la mer, une tempête força le navire à relâcher à Porto-Ferrajo. Débarqué enfin à Civitá, il était admis à y visiter le célèbre brigand Gasparone, lequel, maintenant dans les fers, s'occupait idylliquement à mettre en vers le *Télémaque*.

1. Voir le récit d'Autran, soit dans l'ouvrage de 1841, soit t. VII de l'éd. défin.
2. Le *Pharamond* alla et vint du 5 au 18.
3. Nous pensons qu'il s'agit de lady Greig.

L'avant-veille des Rameaux, le jeune poète entrait à Rome. Il y entrait de dos, comme il le remarque, par suite de l'arrangement des voyageurs dans la diligence.

Sa première visite fut pour le Café Grec, où il savait devoir rencontrer des connaissances. En effet, il y trouva son ami Dominique Papéty, le meilleur élève d'Ingres, grand prix de Rome de 1836, et dont la vie artistique presque entière, comme celle du Poussin, s'accomplit en Italie. Papéty, très esthétiquement, lui fit connaître Rome, le Colisée sous le clair de lune : l'impression fut inoubliable.

Ensuite Autran logea sur le Tibre, à la Ripetta, et consacra désormais tout son temps soit à la visite raisonnée des monuments, avec Nibby pour guide, soit à ces solennels offices de la funèbre Semaine, jusqu'au jour extatique de la Résurrection. Comme il arrive aux Barbares, le Français fut vivement choqué de la familiarité avec laquelle la populace de Rome en use même avec son miraculeux Saint-Pierre [1].

Le lendemain de Pâques, il quittait cette Rome, si rapidement sillonnée, pour Naples, où il arriva le jeudi suivant. Mais l'agitation napolitaine l'of-

1. *Œuvres complètes*, VII, p. 446.

fusqua tellement que, le jour même (24 avril), il se chercha un abri aux Camaldules, où il resta plus d'un mois, nous dit-il, dans le silence monastique, devant le plus radieux horizon. Là coula en abondance la fontaine des vers, toujours ruisselante, du reste, depuis la côte ligurienne. Nature heureuse et sympathique, de qui, elle aussi, l'on peut dire : « Mise au centre de tout comme un écho sonore ». Treize pièces, de nous connues, datent de ce voyage. Les plus importantes n'ont pas été recueillies dans l'édition définitive[1]. Ce sont *Ma première nuit à Rome*, dédiée à l'ami Papéty, et *Saint Pierre de Rome*[2], qui a de la force :

Règne donc! de ta gloire enveloppe l'espace!
La foule en vain blasphème, en vain le siècle passe :
O temple, sois toujours le temple souverain,
Et, de Rome à tes pieds dominant les ruines,
Demeure inébranlable entre les sept collines,
Colline de jaspe et d'airain!

1. La plupart des pièces conservées se trouvent dans les *Poèmes de la Mer*, éd. de 1852, pp. 239-284.
2. Voir le *Sud* des 25 juin 1840 et 9 septembre 1846. Documents sur d'autres séjours en Italie, au temps de sa richesse : *Lac de Côme* (*Œuvres complètes*, t. VIII), *Sonnets capricieux*, pp. 208-212.

CHAPITRE V

DU RETOUR DE ROME A LA SOIRÉE DE *LUCRÈCE* (1840-1843)

Dumas en Italie. — Méry et Barthélemy. — Autran et le colonel d'Illens. — Le poème de *Milianah* et son influence. — *La Semaine Sainte à Rome*. — Le Retour des Cendres. — Le 17e léger; Autran et les princes. — L'amitié de Laprade. — La suppléance de Méry au Musée.

Riche de beaux poèmes et des éléments d'une œuvre en prose qui, comme il s'en flatte, aurait comblé dans sa mesure une lacune des pages romaines de Chateaubriand, le poète laissa les bons moines après l'Ascension (29 mai), et rentra à Marseille, où, pour bienvenue, il trouva un nouveau chef-d'œuvre de Hugo à lire, *les Rayons et les Ombres* [1] : ce nouvel aspect intime et familier du puissant génie plut infiniment à Autran.

Précisément, le rival théâtral de Hugo, le grand

1. *Sud* du 3 juin.

Dumas, passait par Marseille, s'embarquant pour Naples (5 juin), alors que le jeune homme en revenait. Autran le salua de strophes cordiales[1]. Il avait même le plaisir inattendu de lui faire une aumône : celle de l'histoire de Gasparone, insérée et embellie par le fécond génie dans son *Corricolo* (chap. XLVI). L'Italie n'oubliait pas plus Autran qu'il ne l'oubliait lui-même : Papéty, cette même année, lui adressait son tableau, *Soleil couchant sur le Tibre*[2].

Depuis quelque temps, on l'a vu, il était lié avec un poète parisien et marseillais à la fois, le plus prestigieux des versificateurs, sinon peut-être des hommes d'esprit du siècle, ce fantasque et déconcertant Méry, que Marseille venait de s'attacher — elle le croyait — en lui donnant la succession du vieux Jauffret, le fabuliste, à la Bibliothèque (18 janvier 1840). Autran et Méry avaient des amitiés pareilles, comme ce bon G. de Flotte, l'hôte de tout l'univers écrivain ou artiste.

Autran et lui rêvaient à mes soleils couchants,
Et, comme dans Virgile, ils alternaient leurs chants[3].

1. *Poèmes de la Mer*, éd. de 1852, p. 295.
2. Voir le *Sud* du 23 octobre, avec les vers d'Autran. Cette toile est conservée à La Malle. Voir aux pièces justificatives une lettre de Papéty à Autran, du 16 octobre 1841.
3. G. de Flotte, *Souvenirs poétiques*, p. 11.

Tous deux aussi fréquentaient (mais Méry bien davantage) chez lady Susannah Greig, une Maltaise dont les salons, rue Saint-Ferréol, attiraient l'élite intelligente de la ville [1]. La plus retentissante des séances de l'Académie marseillaise depuis le passage de Lamartine fut assurément celle de la réception de Méry, désormais collègue d'Autran, et de gloire sage moins vraie mais plus bruyante. Ce fut le 20 juin. Autran, ce jour-là, lut son imposante pièce sur *la Nuit au Colisée* [2]. L'impression publique fut, dès lors, que Marseille était devenue une petite Athènes [3].

Le 30 juillet, la famille littéraire était encore plus complète : G. de Flotte lui-même, après avoir médit des Académies, avait fini par y entrer. Peu de jours après, le 4 août, à la Réserve [4], Autran faisait la connaissance d'un homme qui, vu de près, se trouvait être le bourgeois le plus pacifique et le plus serviable, Barthélemy. La liaison fut durable : elle survécut même à la mort de Barthélemy, en 1867, puisque

1. Voir l'étude de A. Mouttet, *Méry et le salon de lady Greig*.
2. *Sud* du 25 juin 1840.
3. Cela ressort aussi de Ch. Louandre, p. 999 du volume de la *Revue des Deux Mondes* de 1841.
4. *Sud* du 5 août. La poésie a été conservée par Autran.

Autran fit à lui seul presque tous les frais de son tombeau[1]. C'est Autran encore qui, en prose mélangée de vers burlesques, relata la noyade légendaire que fit, entre la côte et le Château d'If, Barthélemy, de sa satire invendue : *Marseille, petite revue d'une grande ville*, — quatre cents exemplaires qui allèrent, dit Autran, accroître la salure de la mer[2].

C'est à la fin de cette année 1840 que fut composé *Milianah* à propos duquel l'auteur a écrit :

« Cet idéal... a toujours été le mien : tirer de l'ombre les vertus inconnues et les mettre en lumière ; célébrer les petites gens, les matelots, les soldats, les laboureurs... Si jamais j'ai une épitaphe, je voudrais que ce fût celle-ci : *Exaltavit humiles*[3]. »

Pendant les jours où la France attendait le retour glorieux de son Napoléon mort, un drame silencieux se passait dans cette Afrique à peine apaisée, où la mauvaise paix de la Tafna venait de se rompre[4].

1. Le *Caducée*, I, p. 154.
2. *Sud* du 16 septembre 1842. — Le *Caducée* (I, 145) croit qu'Autran a été mystifié par G. Bénédit.
3. *Maison démolie*, p. 119. Le vœu a été exaucé par les héritiers du poète. On peut voir ces mots gravés sur le marbre du remarquable tombeau, avec médaillon en bas-relief, qui lui a été édifié dans la chapelle de La Malle.
4. Voir C. Rousset, *les Commencements d'une conquête*, pp. 442-4 et 478-81.

Entêté dans son funeste système des forts et camps retranchés, le maréchal Valée avait laissé dans Milianah, incendiée par ses habitants, 1 200 hommes de garnison, sous le colonel d'Illens (8 juin 1840). Il y eut un ravitaillemenl, un seul, quinze jours après ; puis les bandes d'Abd-el-Kader cernèrent la ville, et, durant trois mois, ces quelques malheureux eurent à lutter contre le blocus et les assauts. Ce fut une épopée atroce. Le 27 septembre seulement, un légionnaire échappé parvint à Alger, qui arma aussitôt. Le 4 octobre, Changarnier pénétrait dans Milianah, où des spectres le reçurent : cent hommes restaient valides, quatre cents gisaient à l'hôpital, le reste était mort.

Bien que Valée, dès lors, fît diligence pour secourir les villes bloquées, bien qu'il vînt à Milianah même, le 8 novembre, — sa tactique était condamnée. Le dernier coup lui fut porté par Autran lui-même.

Autran avait connu M. d'Illens à dîner chez un grand négociant. Le héros prit Autran à part pour lui dire quel sujet de poème c'eût été pour lui que ce siège de Milianah, s'il y avait assisté. Du moins, il pouvait lui communiquer le journal de ces tristes jours.

Saisi par la sombre grandeur de la matière, il

s'opéra chez Autran ce curieux phénomène de « possession » poétique dont sa vie offre plus d'un exemple. En une semaine[1], une épopée militaire était conçue, versifiée, et cela s'appelait *Milianah*, simplement. D'Illens revint tout exprès d'Algérie pour en entendre la lecture. Le poème fut imprimé chez Barile, au *Sud*, — quatre chants en 126 pages : c'était, à peu près, le journal du colonel sans la transfiguration poétique, avec seulement l'intercalation d'un épisode amoureux qui ne nuit pas à l'ensemble. La moitié des exemplaires fut expédiée en Afrique, mais interceptée, paraît-il, dans une razzia : d'Illens lui-même périt dans un guet-apens[2]. Sa gloire resta donc posthume, mais l'effet du poème fut grand. Autran n'avait eu aucune arrière-pensée politique ; il était même plein de ménagements pour Valée : toutefois *Milianah* décrédita Valée, comme les *Prisons* de Pellico, écrites sans récrimination, elles aussi, décréditaient le régime autrichien en Italie.

« Étonnée de ce grand désastre, dit Camille Rousset, émue par le poème frémissant de Joseph Autran, l'opinion publique fut sévère pour le maréchal Valée. »

1. *Sémaphore* du 18 janvier 1842.
2. Voir tout le récit, *Maison démolie*, pp. 116-121.

Bugeaud, qui déjà, au Parlement, avait blâmé sa tactique de vieillard, fut envoyé lui-même à sa place (29 décembre) pour appliquer ses propres idées. Telle est la part, modeste assurément, qui revient à Joseph Autran dans l'œuvre de la conquête algérienne. Littérairement, il fut loué pour avoir montré une nouvelle manière, familière et nerveuse, mieux comprise d'un public dégoûté de lyrisme [1].

En même temps paraissaient (toujours chez Barile) ses fameuses notes du voyage de 1840, fondues sous ce titre : *L'Italie et la Semaine Sainte à Rome* (365 pages). Par un procédé courant dans Chateaubriand, et dans Dumas encore, si j'ose dire, cet ouvrage est plein de digressions de tout ordre : anecdotes [2], archéologie, souvenirs d'histoire, — de quoi faire illusion un peu, car ce voyage a été bien court. Autran mêle le tout de pages de vers — les vers que les choses lui inspirèrent. Mais sa prose même, humoristique et grandiose tour à tour, fut bien accueillie. Le morceau de bravoure en était sa méditation sur Saint-Pierre.

Le lyrique, un peu comprimé dans *Milianah*, se

1. Voir l'article du *Sémaphore* cité suprà.
2. Comme celle de l'Obélisque de Sixte-Quint, qu'il se pique d'avoir apprise aux Français, *Œuvres*, t. VII, p. 300 sqq.

dédommagea en saluant, dans le *Constitutionnel*, le retour des Cendres, à côté de Victor Hugo et de Barthélemy [1]. Le titre de la pièce, *Grandia Ossa*, sentait de loin son amateur de Virgile. Mais Autran ne s'enrôlait pas, pour cela, dans les rangs des bonapartistes, non plus que jadis, par son *Schœnbrünn*. Quel poète, alors, eût pensé préparer l'Empire?

Quelques mois après, le poète de *Milianah* allait reparaître.

Le 30 juillet 1841 (et non pas 1840, comme il l'a écrit [2]), le 17e léger, revenant d'Afrique, passait par Marseille. Le jeune duc d'Aumale le commandait. Il y avait déjà quelque gloire africaine dans le drapeau de ce régiment. On préparait pour lui une soirée de gala au Gymnase, et le Directeur, Clérisseau, vint quémander quelques vers d'Autran. Brave comme Méry en cette occurrence, le poète donna un titre pour les affiches, et, avec l'interview d'un jeune officier qu'il tira de sa torpeur sur un banc des Allées de Meilhan, il composa dans la nuit un *Retour d'Afrique* qui fut lu par Laferrière le lendemain et eut un succès sans pareil [3]. Le prince en fit distribuer des exemplaires à

1. Voir le *Sud* du 9 janvier 1841.
2. *Maison démolie*, p. 109.
3. Recueilli dans *la Flûte et le Tambour* (Au 17e léger).

la troupe, et invita Autran, tout ému, à sa table. De ce soir-là, son cœur fut conquis à l'aimable Altesse.

« Nos princes, expliqua Cuvillier-Fleury au poète placé près de lui, nos princes sont les commis-voyageurs de la royauté[1]. »

Pour Henri d'Orléans, Autran fit exception à sa loi constante, d'être toujours muet sur les événements et les personnages des cours[2]. Lorsqu'il revint deux ans plus tard — 29 juin 1843 — avec l'auréole de la Smala enlevée, de nouveaux vers du poète l'accueillirent, qui se terminaient fièrement[3] :

.... Car l'enfant d'autrefois est homme, et la Victoire
A sonné sa majorité !

Que dis-je? il fit même des strophes sur son mariage avec une princesse de Salerne[4]. Mais, répétons-le, cela fait exception dans son œuvre.

Cette même année 1841, le *Sud* contient des chroniques ou des vers de lui sur Bazin, Philippe Tanneur. Il perdit alors — non par la mort, mais par le départ

1. *Maison démolie*, p. 113.
2. *Vie rurale*, I, 7 :

Quand un enfant naissait, futur maître du monde,
Autour de son berceau je n'ai jamais chanté.

3. *Sémaphore*, date ci-dessus.
4. *Sud* du 7 décembre 1844.

— le digne Batlle, qui regagnait ses lointaines Pyrénées le 9 septembre. Mais il conquit un ami nouveau, et de quelle valeur! dans la personne de Victor de Laprade lui-même.

Un avocat lyonnais de sa connaissance lui remit une *Psyché*, d'un confrère au barreau de Lyon, disait-il. *Psyché!* ce titre usé ne disait rien qui vaille au critique, lequel finit par ouvrir néanmoins le volume qu'il dévora d'un seul coup. De là des colonnes parues, le 9 octobre, dans le corps du journal même. Il faut croire que le *Sud* était fort considéré (l'article lui-même est bien chaud), car, raconte Autran, « peu de temps après on frappait un matin à ma porte. J'ouvris, un jeune homme entra[1], un beau jeune homme à grande barbe, à l'air inspiré, à la figure homérique.

» — Je suis, me dit-il, M. de Laprade; j'ai lu votre article, et j'ai pris le bateau du Rhône pour venir vous en remercier.

» Là-dessus, je mis ma main dans la sienne, et, depuis ce jour-là, ces deux mains ne se sont plus quittées[2]. »

1. Il avait vingt-neuf ans, étant l'aîné d'Autran d'une année. Voir aux pièces justificatives la lettre de Laprade, du 9 novembre 1841.

2. *Maison démolie*, p. 93.

Alliance heureuse assurément. Laprade donna quelque chose de sa robustesse à son ami, comme Autran put lui inspirer quelque grâce. Mais le fond de l'un ni de l'autre ne semble en avoir été sérieusement touché.

On a vu à différentes reprises quelles sont les confusions chronologiques des récits d'Autran. Un problème des plus extraordinaires qu'il nous pose est le suivant :

Il n'est pas possible de douter qu'il n'ait été nommé sous-bibliothécaire municipal le 31 octobre 1846 seulement [1], remplaçant Louis Méry l'érudit, frère du poète, alors nommé professeur de littératures étrangères à Aix ; Louis Méry lui-même succédait à Achard. Comment, dès lors, se fait-il qu'Autran indique expressément qu'il était installé dès l'époque où nous sommes arrivés? J. Dupuy, le chroniqueur de la *Gazette*, qu'il raconte avoir reçu dans son cabinet de bibliothécaire [2], n'est, en effet, resté à Marseille que jusqu'en 1841 [3].

Cependant Autran est formel : son dire concorde

1. Archives de la Bibliothèque. Voir aux pièces justificatives la lettre de Méry, du 27 septembre 1846.
2. *Maison démolie*, p. 124.
3. Voir *Caducée*, IV, pp. 225 sqq.

avec une tradition (altérée, sans doute), qu'il aurait été nommé par suite de ses vers au 17e léger. La solution peut être cherchée dans son intimité avec Joseph Méry et les fréquents déplacements de ce dernier. Méry aura invité Autran à se considérer comme chez lui au Musée; peut-être même lui aura-t-il délégué officieusement ses fonctions. Autran avait une situation littéraire assez forte pour se faire accepter du personnel officiel.

Là il vit défiler d'intéressantes figures : Dorval et Ligier, Scribe et Balzac; Barthélemy, lui, venait tous les jours : l'auteur de la *Colonne de Mazagran* l'aidait à corriger les épreuves de son *Milianah*. Ligier lui demanda une *Marie Stuart*, qu'il brûla avec d'autres œuvres, car il était devenu très scrupuleux sur ses productions, ne donnant plus un volume de 1841 à 1852, et le dernier n'était qu'une refonte. Influence de son nouveau milieu, sans doute. Lire beaucoup, cela rend méfiant de soi-même [1].

1. Sur les visiteurs du Musée, voir *Maison démolie*, pp. 124-142.

CHAPITRE VI

DE LA SOIRÉE DE *LUCRÈCE* AU PASSAGE A MARSEILLE DE DUMAS FILS (1843-1847).

Les Burgraves. — *Lucrèce.* — La tragédie d'Autran et ses aventures. — Ses amis : Reboul et Laprade. — Liszt. — *Le Bourdon neuf.* — Sous-bibliothécaire (1846).

De ses voyages à Paris — que l'on suit, à peu près, depuis 1835 — le plus fécond en conséquences fut celui qu'il y fit de février à avril 1843, en compagnie de Méry. Tous deux étaient descendus à l'Hôtel d'Europe, se laissant, du reste, une parfaite liberté mutuelle, et assistèrent en commun à l'une des premières des *Burgraves*, accueillis moins fraîchement qu'on ne l'a dit depuis, mais avec les signes d'une opposition commençante. Dans un couloir des Français, Méry présenta Autran à l'auteur, et il n'eût tenu qu'au

jeune homme d'accepter à déjeuner chez Hugo : une délicatesse peut-être intempestive l'en empêcha[1]. Il n'aurait pas nui, croyons-nous, à ce talent encore indécis, de recevoir la puissante empreinte.

Tout conspirait à rejeter Autran vers l'autre pôle, et, précisément, au cours de ce même séjour, le public manifesta par des applaudissements excessifs son retour à la pureté classique. Il s'agit, comme on sait, de *Lucrèce*, donnée à l'Odéon le 22 avril.

Cependant Autran vivait dans le clan hostile à Ponsard, auprès de ce Méry qui promettait à la *Presse*, avant la représentation, un simili-Ponsard, et tenait parole[2]. Il ne se faisait pas d'illusions sur cette *Lucrèce*, où il trouvait « la craintive prudence de conception qui caractérise un poète novice encore... Ce qu'il faut au théâtre, ajoutait-il, c'est une action neuve et saisissante, ce sont d'habiles combinaisons, c'est le choc des passions mises en présence, c'est le dessin ferme et logique des caractères, c'est l'éloquence de la parole humaine, etc.[3]. » Beaucoup de desiderata, comme on voit. Il appelait *les Burgraves*

1. *Maison démolie*, pp. 145-6.
2. Même ouvrage, pp. 146-8.
3. *Sud* du 9 mai 1843.

« une des plus resplendissantes créations d'un grand et fécond écrivain ». Cela est vrai, mais les secrètes affinités l'emportaient. Comme Ponsard, il était humaniste ; il avait vu Rachel dans le rôle d'Émilie ; il devait la revoir à Marseille[1]. Une question complimenteuse d'un fonctionnaire des Beaux-Arts fut un grain qui ne fut pas perdu[2].

A quelque temps de là, — c'était en juin, dans son ancienne retraite du quartier de l'Évêché[3], — il venait de lire une Vie d'Eschyle. Il songea. Ne venait-il pas de voir, à Paris, un Eschyle effacé par un Sophocle ou soi-disant tel, Sophocle inconnu la veille (on niait presque son existence), comme le Sophocle ancien ?

> J'ignore encor son nom, son âge, sa famille :
> Je ne l'ai jamais vu[4]....

Le scénario fut l'affaire d'une nuit. Le lendemain au soir, un acte était fait, et toute l'œuvre en vingt jours. Encore une fois Autran avait subi l'*afflatus*. La documentation fut sommaire : quelques séances à

1. *Sud* des 17 et 28 juin, m. a.
2. *Maison démolie*, p. 149. Autran déguise et dit : « M. Louis ».
3. « Ma Thébaïde marseillaise du bord de la mer » (*Fille d'Eschyle*, préface).
4. *Fille d'Eschyle*, acte I, sc. I.

la Bibliothèque y suffirent. C'était le bon temps du drame archéologique[1].

Alors commença l'odyssée habituelle, la vie souterraine du flot qui étincellera plus tard au grand jour. L'homme puissant, le pseudo-Mécène, fit attendre sa réponse, et c'était une rebuffade, enveloppée des formules ordinaires. Quant au manuscrit, il ne se pressa pas de le renvoyer. Et, par hasard, l'auteur apprend que Mécène a lu l'œuvre en société, qu'il lui a donné de grands éloges. Colère d'Autran qui somma aussitôt l'indiscret de lui réexpédier cet essai qu'il croyait jeté au feu, sur sa prière. Mais il ne fallut rien moins qu'une visite de Barthélemy et, s'il faut l'en croire, une menace de duel au pistolet, faite sans rire, pour aider le Parisien à retrouver le manuscrit[2].

Ce fut pour plus de trois ans une affaire enterrée. Autran, sans doute, avait eu tort de se hâter comme il avait fait. Mais, modeste comme il le fut toujours, il ne se vantait pas de son incursion tragique. Pontmartin, qui le connut dans le courant du mois

1. *Maison démolie*, pp. 151-153. Le chiffre de *douze jours* qu'elle donne est démenti par une lettre d'Autran à Laprade, du 3 juillet 1843. Voir aux pièces justificatives.
2. *Maison démolie*, pp. 153-7.

de juillet, ne tira de lui que ces mots : « Oui, j'ai envoyé quelque chose [1]... »

Ce n'est pas qu'il se refusât à donner à ses amis quelques-uns de ses vers dans leur primeur. « Je n'ai point, écrit Reboul [2], oublié le jeune poète qui, me tenant sous le bras, me récitait de délicieuses stances, dignes d'être accompagnées par le murmure de cette belle mer au bord de laquelle nous nous promenions. » Outre Reboul, Laprade encore témoignait envers Autran ses sentiments de fraternité poétique en lui dédiant ce poème de *Fausta* qui figure dans son recueil de 1844 [3].

Mais c'est Liszt, le grand Liszt qui, cette année-là, le passionna surtout, Liszt dont la tournée triomphale en France eut Marseille pour une de ses étapes. Le 23 juillet, il était descendu à l'hôtel d'Orient, rue Grignan, où la Société Trotebas lui donna une sérénade. Le 24, il y eut grand banquet en son honneur. Les 25 et 26 juillet, 2 et 6 août, eurent lieu d'inoubliables concerts [4]. Recommandé par Janin et Laprade

1. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, XV, p. 9.
2. Lettre du 5 mai 1844 (dans G. de Flotte, *Souvenirs et Mélanges*).
3. *Odes et Poèmes*. Voir le compte rendu d'Autran, *Sud* du 23 janvier 1844.
4. Voir les journaux du temps.

(comme s'il en eût eu besoin), Liszt s'était présenté à Autran : avec la fougue magyare, il s'éprit de ce dilettante intelligent, qui lui avait consacré un article d'enthousiasme[1]. Il y eut échange de cadeaux, comme entre Glaucus et Diomède, Liszt donnant un sabre hongrois en échange d'un banal paletot, — mieux encore, donnant à Autran des concerts particuliers dans sa chambre, et un soir, l'année suivante, à la Major[2]. Autran composa un chœur, *les Aquilons*, qui fut exécuté devant lui le 6 août.

Après son second passage, celui du banquet des pianistes (mai 1845), Liszt, en souvenir de leur grandiose soirée à deux, lui adressait d'Italie un projet d'opéra tiré de la *Divine Comédie*. Autran n'y donna pas suite. Peu auparavant, Félicien David (venu à Marseille, avril 1845) lui avait demandé un poème de *l'Océan*, qu'Autran avait mis sur pied, et dont l'auteur du *Désert* ne fit jamais rien. Il y avait de quoi le faire réfléchir[3].

Si nous ajoutons que, dans l'automne de 1844,

1. Voir le *Sud* des 27 et 31 juillet 1844.
2. Voir tout le récit d'Autran, *M. D.*, pp. 94-102. Autran confond les deux années. Le chœur des Aquilons dans le *Sémaphore* du 26 juillet.
3. Autran, pp. 101-102, *Maison démolie*.

Offenbach avait donné à Marseille des concerts [1], et qu'il y a des vers d'Autran sur la femme du maestro allemand [2], l'on verra que jamais années plus musicales n'ont passé pour Autran journaliste.

Comme Laprade, qui, l'année précédente, avait écrit un *Baptême de la Cloche* [3], Autran, à l'inauguration du bourdon énorme donné par Lyon à Marseille (5 octobre 1845), composa sur ce « bronze catéchumène » des strophes dont le texte fut distribué à la Plaine, devant monseigneur de Mazenod présidant la cérémonie [4]. Il convient de citer quelques vers de cette poésie indigène et municipale, qui, dans les *Poèmes de la Mer*, accompagne les stances à Notre-Dame de la Garde [5]. C'est le fils des Autran, le Marseillais traditionnaliste, qui respire dans cette apostrophe :

Chante, vaste bourdon! chante, cloche bénie!
Répands, répands à flots ta puissante harmonie,

1. Voir *Sud* du 28 novembre 1844.
2. A. Mouttet, *Souvenirs et Notes littéraires*.
3. Laprade, *Œuvres complètes* (chez Lemerre), V, n° 3.
4. Les parrains furent Max Consolat, maire, et madame Wulfran Puget.
5. Ed. de 1852, p. 91 sqq. L'administration de Notre-Dame de la Garde adressa à Autran une lettre de remerciements à la date du 14 octobre, qu'il ne nous a pas semblé utile de reproduire.

Verse-la sur la mer, et les champs, et les monts :
Et surtout, dès cette heure où ton hymne commence,
Entonne dans les cieux un chant de joie immense
Pour la cité que nous aimons!

L'année suivante, Autran, nous l'avons vu, succédait officiellement à Louis Méry, à la Bibliothèque. Son chef et ami, très obligeamment, lui céda à cette occasion une partie de l'appartement qu'il était censé y occuper avec madame Méry. C'était pour Autran, outre le logement, une position de deux mille francs [1], et, avec le produit de sa plume, cela aurait pu suffire à ses besoins de célibataire. Mais, ainsi qu'il le confesse [2], il dépensait comme un artiste, et dut, *pour faire de l'argent*, se défaire des églantines gagnées sous de faux noms à Toulouse. Le seul bijou qu'il conserva fut la bague donnée par le duc d'Aumale à son passage en 1841.

Peu avant sa nomination, il avait eu la joie de voir entrer à l'Académie locale Sébastien Berteaut, économiste, et même libre échangiste (8 septembre). Il lut dans cette séance son poème de *Saint-*

1. Renseignement dû à l'obligeance de M. Barré, bibliothécaire actuel.
2. *Maison démolie*, pp. 122-3.

Pierre de Rome. En même temps il encourageait par ses articles la naissante Société des Amis des Arts [1].

Toute cette partie de la vie d'Autran est, comme on le voit, malgré l'inestimable amitié de Liszt alors conquise, plutôt grise et médiocre. Depuis *Milianah*, il se repose. La vie matérielle est plus sûre, maintenant qu'il est entré dans les cadres d'une administration. Deux essais, sa *Fille d'Eschyle* et son livret de *l'Océan*, n'ont pas abouti. Il garde en portefeuille, mais pour les brûler bientôt, *Plumes Blanches et Plumes Noires*, poèmes (un titre à rapprocher des *Ludibria*), *les Joueurs de Cornemuse*, poésies aussi, *les Anciens Jours*, et une œuvre de prose, un roman, *les Trois Sœurs*, peut-être inspiré de sa propre vie [2]. Les rares nouvelles d'Autran dans le *Sud* sont assez faibles [3], et il ne convient pas de regretter ce dernier essai.

Maintenant, voici le grand souffle qui doit l'enlever,

1. Voir le *Sud* des 11 et 14 novembre 1846.

2. *Maison démolie*, p. 131. *Les Anciens Jours,* annoncés dans *l'An Quarante*, avec *Plumes Blanches et Plumes Noires.* — Les trois sœurs ne seraient-elles pas mesdemoiselles Dallest? On peut aussi penser aux sœurs de son ami M... (*La Mer*, I, 5).

3. Voir, par exemple, *Une bonne fortune en voyage* (*Sud* du 3 janvier 1841), *la Tisane de mauve* (27 avril 1842).

faire retentir de son nom pour un soir — et pour toujours — non plus la seule Provence, dès longtemps affectionnée à lui, mais Paris, qui ne connaît guère que la consécration du théâtre.

CHAPITRE VII

DU PASSAGE DE DUMAS FILS AU TRIOMPHE DE L'ODÉON (1847-1848)

Les deux Dumas. — Autran à Paris. — Le contretemps. — Lamartine au Prado. — L'Odéon. — La Révolution de Février. — La première représentation de la *Fille d'Eschyle.* — La crise des théâtres. — Retour. — La légende de M. Martin.

Il existait entre Joseph Autran et Alexandre Dumas fils, de onze ans plus jeune, un véritable commerce d'âmes, auquel la différence des caractères — gravité habituelle chez l'un, exubérance chez l'autre — aidait plus qu'elle ne nuisait. Liszt fut un météore dans la vie du doux poète : Dumas, comme Laprade, en fut le quotidien soleil, si l'on peut dire.

Le *Sud*, de tout temps, avait été très favorable aux Dumas, insérant même des choses fort pénibles pour Jules Janin traité de « critique épais et ignorant », pour son appréciation d'*un Mariage sous Louis XV.*

Janin s'étant offusqué de la verte riposte de Dumas, le *Sud* — évidemment, Autran lui-même — avait comparé à cette réponse les couplets autrement virulents de Racine et Boileau au duc de Nevers, et *vice versâ*, à propos de *Phèdre* [1].

Personne ne fut donc surpris de l'échange de belles rimes qui eut lieu les 6 et 8 janvier 1847 entre le chroniqueur du *Sud* et Dumas fils, retour d'un voyage en Espagne et en Afrique. Plus tard, l'âme d'Autran restait toute heureuse au souvenir de cette intimité de jeunesse [2]...

Un mois après, Alexandre Dumas regagna Paris [3]. Avec Maquet, son père montait le Théâtre-Historique, lequel s'ouvrit, fin février, par une représentation de *la Reine Margot*, que le duc de Montpensier honora de sa présence [4]. Dumas, malgré tout, ne pouvait pas toujours, à lui seul, occuper la scène : son fils lui apportait un manuscrit tragique. C'était cette malheureuse *Fille d'Eschyle*

1. Voir le *Sud* des 3 et 15 août 1843. De toute manière il y eut raccommodement. Voir la lettre de Janin, du 19 mai 1850, aux pièces justificatives.

2. Voir le récit *M. D.*, p. 158 sqq.

3. Voir d'autres vers de Dumas, *la Musique*, à madame L. R., dans le *Sud* du 3 février 1847.

4. *Moniteur Parisien* (dans le *Sud* du 26 février 1847).

qu'Autran s'était laissé prendre[1]. Il avait absolument cessé d'y compter, et voilà que le bon géant s'était plu à cette œuvre si différente de ses conceptions à lui; il pressait l'auteur de venir; il lui garantissait cinquante représentations au bas mot[2]. Cinquante, c'était beaucoup, sous Louis-Philippe.

Autran prit un congé d'un mois, et s'en vint à Paris, où il devint le commensal d'Alexandre Dumas, puis de Dumas père, à Saint-Germain. Avec eux il suivit le convoi de mademoiselle Mars, morte le 20 du mois de son nom. Mais le Théâtre-Historique ne put le jouer : Maquet tenait pour une actrice, Dumas pour une autre[3].

Le poète retourna à sa Bibliothèque, un peu consolé par les promesses du grand dramaturge, qui, en effet, se réalisèrent. Entre temps un événement glorieux vint éblouir la vie d'Autran. Lamartine, qu'il voyait maintenant sans arrière-pensée[4], était venu, avec sa femme, passer les vacances parlementaires à Marseille. Le 10 août, il descendait à

1. *Maison démolie*, pp. 160-161.
2. Voir le billet de Dumas, *op. cit.*, p. 162, et, aux pièces justificatives, la lettre du 4 mars 1847.
3. *Maison démolie*, pp. 162-170.
4. *Ibid.*, p. 60. Voir la lettre de Lamartine à Autran, du 8 juillet 1847, aux pièces justificatives.

l'hôtel des Empereurs; le 25 il présidait un banquet du Libre Échange; le lendemain l'Académie tenait une séance en son honneur. Là Autran, « notre Lamartine », comme l'appelait Berteaut, lui lisait ses vers, devenus célèbres, du *Prado*, où, entre toutes les plages glorieuses, Sunium, Sorrente, le Lido, il voulait que l'on mît le Prado marseillais aussi, désormais illustré par le séjour d'un rival des Tasse et des Démosthène. Lamartine se défendait avec la modestie convenable, et, parlant d'Autran, rappelait, comme nous l'avons vu, qu'il avait eu le plaisir d'encourager « les premiers balbutiements de son génie poétique »[1].

De tous les documents humains que Joseph Autran a semés dans sa *Maison démolie*, il n'en est point qui égale cette scène dont il a été le seul témoin : Lamartine, dans un escalier, écrasant avec colère les fleurs données par l'Athénée ouvrier en délire, et murmurant :

« Voilà pourtant à quel prix s'achète la popularité[2]! »

Du reste, la grâce, la souplesse, la facilité d'impro-

1. Voir les journaux du temps. Le « Prado » dans le *Sud* du 28 août et dans les *P. de la M.*, p. 309 sqq.
2. *Maison démolie*, p. 66. Autran avait préfacé l'*Athénée ouvrier*, un recueil de vers de l'année précédente.

visation, le génie, étaient à leur comble, et Autran, avec tout l'univers, adorait Lamartine.

Très brusquement, à partir d'octobre, cesse la collaboration du poète au *Sud*, collaboration devenue bien intermittente puisque cette année n'a plus que cinq feuilletons de lui, dont deux en vers. Le journal, toutefois, resta son journal, et, plus que tout autre à Marseille, s'intéressa aux destinées de son drame.

Avant la fin de l'année, Dumas, gracieusement, portait la pièce de son jeune ami à l'Odéon, et en faisait lui-même lecture au Comité. Le comité fut unanime.

Nouveau voyage d'Autran. Mais Paris était alors en émoi. Lamartine, qui devait lui lire, ainsi qu'à un petit groupe, les bonnes pages de son *Raphaël*, vint tard, retenu par la politique, et ne lut rien. Il se promettait d'ailleurs de ne pas manquer la première de l' « étude antique » que l'Odéon montait.

On l'annonçait pour le 23 février. Le 23 février vraiment, et le 24 aussi, il s'agissait de bien autre chose! La tragédie grondait dans la rue. Autran vit alors Balzac qui, un lambeau de velours à la main, méditait sur les destinées des trônes [1].

1. *Maison démolie*, p. 134. Voir, dans le *Journal* des Goncourt,

Quant à l'infortunée « étude antique », elle fut remise au 9 du mois suivant. C'est un grand honneur pour Autran, c'est un plus grand honneur pour le public des Écoles peut-être, d'avoir surmonté tant de choses qui se dressaient entre lui et cette image de la pure antiquité, fille des beaux soleils et des heures paresseuses. Et puis, excepté l'actrice Marie Laurent, chargée du rôle de Méganire, toute la troupe était médiocre, interprétant une tragédie en mélo [1]. Surcroît de péril : il n'y avait pas de claque, car, disait le directeur, le règne du privilège (lisez : billets de faveur) était terminé.

Nous passons sur l'incident de la garde scythe acclamée ainsi : « Vive la garde nationale! »; sur l'épisode plus tragique du cheval du cortège qui s'en vint crever une contrebasse. Il y eut une rafale de victoire qui emporta tout. M. Sardou était là, qui en témoigne [2]. L'auteur, tout crotté qu'il était (cette soirée avait encore contre elle un temps exécrable), fut empoigné par le grand Dumas, traîné en scène,

8 juin 1863, d'après Sainte-Beuve, l'amusant tableau de ce petit hôtel de la rive gauche « où on ne faisait que demander M. Autran... ».

1. Pontmartin, *Causeries littéraires*, I (art. de 1852).

2. Discours de réception à l'Académie française, p. 14.

applaudi à son corps défendant. Dès le lendemain, un petit homme glabre, à l'œil fin, venait curieusement l'interwiever sur son passé, la genèse de l'œuvre, etc., et semblait un peu froissé qu'Autran n'eût pas tout de suite reconnu Sainte-Beuve[1].

La presse, en effet, constata et confirma le triomphe. Ancelot, Rolle, Ed. Thierry, Hippolyte Lucas, Janin, Gautier, formèrent autour de la *Fille d'Eschyle* une espèce de chœur antique, renchérissant à qui donnerait à sa pensée l'expression la plus laudative[2]. « Douceur, distinction, élégance (Thierry)... Œuvre tout éclatante de force, de vie et de jeunesse (Rolle)... Parfum exhalé des ruches de l'Hymette et des roses... (Janin.) » Gautier, qui avait beaucoup d'admiration pour les Massaliotes en général[3] et le talent d'Autran en particulier, ouvre en ces termes son feuilleton dans la *Presse* (27 mars) :

« Du premier coup, M. Joseph Autran a conquis l'escabeau d'ivoire sous le portique en marbre blanc où trônent les dieux de la poésie. » Poursuivant, il

1. Voir tout le récit d'Autran, *M. D.*, pp. 170-178, et surtout, aux pièces justificatives, sa lettre à sa famille, du 11 mars 1848.
2. Voir le *Garde National* (ancien *Sud*) du 17 mars 1848.
3. Voir l'épisode de la soirée chez lady Greig en 1845, dans *M. D.*, pp. 139-140.

parlait d'un « genre dramatique particulier et d'un effet neuf ». Un critique (dans l'*Assemblée Nationale*) avait été choqué de l'égoïsme d'Eschyle. Égoïsme du génie! riposte Gautier, lequel, du reste, en qualité d'hugolien, est très décidément pour Eschyle contre son rival. Le *Siècle* (Hippolyte Lucas) se plaignait de la « nudité de l'action », tout en reconnaissant de quel « voile splendide » elle était revêtue[1].

Même après le succès profond, incontesté, universel, les dieux ennemis s'en mêlèrent. Malgré la belle salle du 9 mars, ce temps troublé n'aimait pas le théâtre. Le directeur de l'Odéon planta là sa troupe, et les artistes, groupés en société, ne réussirent pas mieux. Autran, frustré de ses droits d'auteur, après une semaine de gloire, dut emprunter pour rentrer à Marseille[2].

Nous rencontrons ici une sotte histoire, dont Pontmartin a fait une justice posthume[3]. Quelques bonnes âmes, du vivant d'Autran, avaient semé le bruit que, parti de Marseille avec mille francs (Sardou écrit

1. Pontmartin, *loc. cit.*, fait des réserves sur quelques figures et locutions conventionnelles. — Voir du reste la lettre d'un admirateur (Éd. Plouvier) aux pièces justificatives.
2. *Maison démolie*, pp. 179-80.
3. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, XV, pp. 20-21.

quinze cents) avancés par M. Martin, le poète aurait cru entrer dans ses bonnes grâces en lui rapportant cette somme intacte. Le vrai, c'était que, porteur d'une traite de son oncle, Autran l'égara à Paris et ne put s'en servir; d'où l'emprunt dont il est question plus haut. Du reste, précédé de sa renommée, il rencontra dans la cour des Messageries de Marseille le vieux parent, fier d'un neveu qui lui faisait honneur[1].

Avec ses embrassements, Autran recevait une lettre du président de l'Académie de Marseille, alors M. Miège, qui, au nom de ce corps, félicitait l'heureux vainqueur, auquel il trouvait « le sentiment, l'imagination, l'amour passionné des grandes choses ». Il l'exhortait à persévérer dans des genres élevés, à ne pas s'effrayer de l'épopée elle-même[2]. Nul enfant, jusqu'au triomphe si éclatant et si mérité d'Edmond Rostand, ne causa tant d'orgueil à Marseille[3].

1. *Maison démolie*, pp. 183-4.
2. *Sémaphore* du 1er avril 1848.
3. C'est à ses concitoyens de Marseille qu'Autran a dédié son œuvre.

CHAPITRE VIII

DE *LA FILLE D'ESCHYLE* AU MARIAGE D'AUTRAN (1848-1852)

Un grand succès sans lendemain. — Deux morts. — *Les Naufragés.* — Le prix Montyon. — Démêlés de Méry et de la Ville. — Sa démission : Autran bibliothécaire. — Sa propre démission et ses causes : sa fortune imprévue.

La Comédie-Française avait eu envie de la *Fille d'Eschyle* : Autran la lui donna, et Rachel, en compétition avec Judith pour le personnage de Méganire, l'emporta facilement. Le 27 juillet, elle vint, par ordre supérieur, déclamer la *Marseillaise* à Marseille, et le poète la revit alors. Elle aurait voulu qu'il lui fît de son œuvre un long monologue : rien que Rachel toute seule ; ni un Sophocle, ni même un Eschyle ! On devine comme elle fut reçue.

Pour abréger, disons que ses voyages, sa maladie firent échouer tout le projet. Autran la retrouva à

son retour d'Égypte, mourante, mais songeant toujours à ce beau rôle grec, qu'elle s'en alla jouer chez les Ombres [1].

Sur les destinées de la *Fille d'Eschyle*, Sardou a écrit bien joliment :

« Cette tragédie, tout athénienne, était si peu dans le courant des mœurs dramatiques, qu'applaudie avec transport, on l'a vue fuir, et se dérober depuis à tous les regards, comme une Nymphe antique, un peu confuse de s'être révélée au public parisien dans la chaste beauté de sa nudité grecque [2]. »

Du reste, une inquiétude, terrible pour un être de sentiment comme l'était Autran, avait refoulé en lui toute pensée d'ambition dramatique. Sa mère, déjà grandement frappée en 1843, s'alita alors pour ne plus se relever. Le docteur Cauvière ne dissimula rien de son état. Elle mourut le 24 octobre 1848 à deux heures de la nuit, dans ce logement du Musée que l'on occupait depuis 1846 [3].

« Je veillais dans ma chambre, écrit le fils, enveloppé d'un manteau, plongé dans une sombre an-

1. *Maison démolie*, pp. 187-191.
2. Discours de réception à l'Académie.
3. Témoins : Teissère (frère), avoué, et J.-B. Cantin, avocat.

goisse, toujours prêt à courir auprès de la malade; j'entendais au dehors, dans un des jardins voisins, un chien poussant un aboiement plaintif, continu, lamentable... Tout à coup, j'entendis retentir dans mon plancher ces trois coups mystérieux dont Chateaubriand a parlé. Je me précipitai par l'escalier dans la chambre de ma mère, située au-dessous de la mienne; elle rendait le dernier soupir. Je n'eus que le temps de le recueillir et de tomber immobile sur le parquet, comme frappé de mort moi-même[1]. »

Peu auparavant, le 24 août, Autran avait dû assister, dans l'église des Prêcheurs, au service que l'Académie marseillaise, sur la proposition d'Audiffret, faisait célébrer en mémoire de ce Chateaubriand dont il vient d'évoquer le nom[2]. Il avait salué sa tombe de vers mélancoliques et passionnés :

Je t'écrivis un jour, tu ne répondis pas.
C'est bien : que pouvais-tu répondre à moi, pygmée? etc.[3].

Mais la mort maternelle amena chez lui une pros-

1. *Maison démolie*, pp. 185-186.
2. *Sémaphore* du 28 août. Voir les vers de G. de Flotte dans le n° du 31.
3. *Poèmes de la Mer*, 1852, p. 293.

tration de l'homme et de l'artiste, qui dura jusqu'au printemps de 1849, où il délivra son âme de tout son poids d'amertume en écrivant ce poème des *Naufragés* qui est dans son œuvre comme *le Désespoir* dans l'œuvre de Lamartine, une note inattendue de déchirement et d'angoisse :

... Ah! pouvions-nous prévoir, quand nous sommes [partis,
Que nous serions, hélas! loin de vous engloutis
Sous l'épais linceul des eaux noires,
Et que les souvenirs que nous avons laissés,
Plus vite que des mots sur le sable tracés,
Seraient rayés de vos mémoires!... [1]

L'année qui suivit (1850), l'auteur dramatique eut sa récompense, — moindre, estime Monselet, que son mérite [2], — dans la répartition annuelle des prix Montyon par l'Académie française. Il toucha une médaille de trois mille francs, détachée du prix de *Gabrielle*. Villemain, secrétaire perpétuel, s'effarouchait bien un peu de cette « témérité d'avoir prêté des sentiments et tout un langage à ces grands génies qu'on a peine à traduire ». Il définissait l'œuvre : « réminiscence grecque plutôt que forte imitation de

1. *Poèmes de la Mer*, I, 18 (éd. déf.).
2. *Petits Mém. litt.*, p. 249.

l'art antique, mélange d'harmonie et de vers négligés, d'intrigues heureusement nouvelles et de situations trop connues ». La jalousie littéraire énergiquement rendue, voilà, suivant lui, l'originalité, la garantie de durée de la tragédie[1].

Quelques mois auparavant, une révolution intérieure s'était accomplie dans la Bibliothèque de Marseille. La Ville avait, durant de longues années, supporté les fugues, devenues chroniques, de Méry, son spirituel bibliothécaire[2]. Le Musée marseillais était l'un des moindres soucis de ce Parisien véritable, providence de la *Presse*, sauvée par lui d'une faillite[3], et aussi embesogné de théâtre[4]. La municipalité estimait, prosaïquement, que le conservateur devait se tenir à son poste. Méry s'en étonna beaucoup, et répondit :

« J'ai toujours considéré mon emploi de bibliothécaire, non pas comme une fonction, mais comme une récompense. Il paraît que mes chers compatriotes ne l'envisagent pas ainsi : je le regrette. (Il explique

1. Académie française, *Recueil des discours*, etc., 1850.
2. Voir, dans le *Sud* du 26 décembre 1846, les vers par lesquels Autran le rappelle.
3. Voir, dans le *Sémaphore* du 8 février 1845, la description du célèbre encrier d'honneur.
4. *L'Univers et la Maison* (1845), *l'Eden* (1848), etc.

qu'il est retenu par des pièces en répétition.) Tout ce que je puis faire, c'est de pourvoir à la Bibliothèque de loin, et d'employer, comme par le passé, tous mes appointements au chauffage de cette glacière qui, sans moi, n'aurait pas un lecteur [1]. »

Et, la mairie insistant, il envoyait sa démission, en ajoutant : « Je donne, du même coup, ma démission de Marseillais » (20 mars 1850).

On devait rencontrer plus de conscience et d'exactitude dans son successeur désigné, Autran (nomination du 30 mars). Même au sein des embarras de toute espèce que lui valut le gros événement de 1851, il trouvait le temps de se préoccuper de l'achèvement de la copie systématique du catalogue commencée par Guindon [2]. Enfin, dès qu'il crut ne pouvoir suffire à la tâche exigée, c'est-à-dire dès cette même époque, il offrit spontanément de résigner ses fonctions. Supplié par la mairie, il resta une année encore. A la veille de son mariage (26 mars 1852), il fut plus formel, et la Ville ne put que s'incliner,

1. S. Berteaut, *Méry*, p. 57. Le conseil municipal lui enleva son traitement (10 mars 1849), en reportant 500 francs d'augmentation sur celui d'Autran.

2. Archives municipales, Secrétariat, Reg. des Corresp., 23, n° 2123.

mais à contre-cœur. Le poste demeura inoccupé jusqu'à la fin de l'année suivante [1].

Quelles étaient, maintenant, les circonstances où se trouvait Autran depuis une année?

Le vieil André Martin était mort, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 23 mars 1851, dans son hôtel de la place Noailles, en l'état d'un testament long et détaillé, *antérieur de sept semaines* (20 janvier 1848) à la première de la tragédie d'Autran, et non pas, comme il le dit [2], consécutif de la soirée de l'Odéon. M. Martin n'avait pas attendu le succès pour récompenser le talent. Du reste, il n'expliquait pas sa volonté [3], mais la formulait très nette, après la série des legs particuliers :

« J'institue pour mon seul héritier foncier Joseph-Antoine Autran, mon petit-neveu, fils de Joseph Autran, mon neveu germain, et, là où il viendrait à décéder avant moi, j'institue à sa place son père Joseph Autran, mon neveu germain. »

On se prit à dire, désormais, avec une nuance

1. Ce fut Reynier qui lui succéda.
2. *Maison démolie*, p. 193.
3. Tout au plus prend-il la peine d'expliquer (en tête) qu'étant sans héritiers directs et ne tenant sa fortune que de son industrie, il se croit libre d'en disposer à sa guise.

d'envie, « le millionnaire Autran ». Autran eut maison de ville — qu'il occupa aussitôt, avec sa famille — et maison des champs, à La Malle. Cependant, la fortune ne le changea pas, et il fut quelque temps avant de s'apercevoir de l'utilité des équipages de maître[1].

1. *Maison démolie*, p. 194. — Le testament Martin aux minutes de Mᵉ Gavot.

CHAPITRE IX

DU MARIAGE D'AUTRAN A *LA VIE RURALE* (1852-1856)

Madame veuve Fitch, née Clémence Bec. — Le mariage. — Habitudes nouvelles. — Les *Poèmes de la Mer*. — Plus de théâtre. — Pradine et son inspiration. — Apologie d'Autran. — *Laboureurs et Soldats*. — *La Vie rurale*.

La Fortune, en un court espace de temps, avait multiplié pour lui les faveurs, traversées, il est vrai, par une grande douleur, la mort de sa mère. De 1848 à 1851, elle l'avait fait célèbre et riche. Un troisième lot devait lui échoir : il fut heureux.

De longue date il connaissait madame Clémence Fitch [1]. C'était la fille d'un courtier royal, amateur d'art distingué [2], Jean-Mathieu Bec. Le 29 octobre 1833, son

1. Voir suprà, ch. IV, init.; la scène doit se placer entre 1833 et 1837.

2. Liszt dans la loge de M. Bec (*Sémaphore* du 26 juillet 1844);

père l'avait mariée à un négociant américain, Douglas-Wordworth Fitch, installé à Marseille depuis 1821 [1] et qui la laissa veuve le 7 juin 1848, avec deux enfants — dont le second seul survit aujourd'hui — William-Harold et Charles-Douglas. On dit que madame Fitch ayant composé des vers pour une soirée de charité, son talent plut tellement à Autran, à qui ces vers furent soumis, qu'il désira connaître la personne de l'auteur [2]. Son joli poème intitulé *Hospitalité* se réfère à une visite qu'il lui fit à Pradine [3]. Ce qui paraît justifié par ses propres vers :

> Je lui répondis : « De tous les combats
> Le plus redoutable en mon cœur se livre [4] ! »

c'est qu'il l'aimait avant l'héritage, et qu'il en souffrit comme on peut le croire.

« Cette fortune, dit Sardou, l'affranchit d'un scrupule dont l'exagération même fait l'éloge de sa probité, et lui permit de s'unir à celle que la grâce de

collection d'art de M. Bec (A. Saurel, *Dict. des B.-d.-R.*, I, p. 356).

1. *Guides*. Né en 1799 à Bozrah (U. S. A.), fils du colonel Asa Fitch.
2. Charles Blanc, réponse à Sardou (p. 58 de la brochure).
3. *Vie rurale*, éd. défin., I, 17.
4. *Op. cit.*, I, 18.

son esprit non moins que la bonté de son cœur désignaient bien pour sa compagne[1]. »

On nous dit, en effet, que Louise-Clémence n'était pas régulièrement belle, mais, ce qui vaut mieux, gracieuse infiniment, maîtresse de maison accomplie, surtout faite pour comprendre le poète et s'identifier à lui. Sans doute elle n'a pas été sans influence sur la direction nouvelle de la poésie d'Autran après 1852.

Le contrat, passé à Marseille par-devant Mes de Gasquet et Gavot le 1er avril de cette année, était fait de puissance à puissance, sous le régime de la séparation de biens. Madame Fitch apportait une maison rue Montgrand[2], bâtie de ses deniers en 1845, et, en outre, le château de Pradine près de Grambois (Vaucluse).

Le mariage eut lieu le 3 avril. MM. Gamel, Firino, Teissère et Audiffret furent témoins. Le docteur Gamel, subrogé-tuteur des jeunes Fitch, était, on le sait, un ami d'Autran; M. Firino était le receveur général du département, connu pour ses réceptions

1. Discours de réception, 23 mai 1878.

2. La maison rue Montgrand portait le n° 72. Cette partie de la rue Montgrand a reçu maintenant le nom de Joseph-Autran. La demeure du poète y porte le n° 6.

mondaines. Les jeunes nièces d'Autran ont signé aussi dans l'acte.

Dès lors Autran habita chez sa femme, 70, rue de Village, domicile échangé en 1857 pour l'immeuble de la rue Montgrand. Monsieur Autran père, lui, s'installa Troisième Calade. Il achevait paisiblement sa carrière à la mairie, où il était chef du service des subsistances depuis 1844. Il prit sa retraite en 1853 [1].

L'année même de son mariage, à la fin de l'été — passé en Normandie, — Autran donna une édition refondue de *la Mer*, qu'il intitulait *Poèmes de la Mer*. L'éditeur fut Michel Lévy, qu'il garda jusqu'à la fin : déjà *la Fille d'Eschyle* avait été publiée chez lui [2]. La préface expliquait à quelle sorte d'originalité l'auteur prétendait. Suivant lui, les Anciens, voués au cabotage, effrayés de la grande mer, n'avaient pu ni l'aimer ni la chanter. Les Modernes, eux, avaient servilement, en ceci comme en d'autres choses, copié les Anciens.

Quoi qu'il en soit de ces théories, contestées par le judicieux Tamisier [3], la poésie elle-même retrouva un

1. *Guides.*
2. C'était l'éditeur de Hugo et de Dumas.
3. *Sémaphore* du 4 septembre.

public chaleureux. On mettait Autran « entre Musset et Laprade, Augier et Ponsard ». Quant aux critiques, elles reparaissaient les mêmes qu'en 1835. Reboul, lui, admirait sincèrement l'œuvre. Il écrit des Audiffret :

« Ils étaient porteurs d'une lettre et d'un volume d'Autran : j'ai trouvé, mon cher ami, de magnifiques choses dans ce volume, et mon cœur de Méridional a tressailli de joie en voyant que Vernet, qui est aussi de nos contrées, avait son pendant en poésie[1]. »

Fr. Tamisier conseillait à Autran de persévérer dans le drame. C'est, du moins, en cette même année qu'il composa ses *Padilla* sur un thème espagnol, mais qu'il ne donna pas à la scène. Sardou l'approuve, et écrit finement : « Nous y aurions perdu de très beaux vers ». Quant au sujet, il plaisait peut-être à Autran de montrer qu'aussi bien que la Grèce classique, il savait sa romantique Espagne. Pontmartin loue très fort la belle apostrophe à l'Épée, et pense que *Padilla* ferait figure « entre *Hernani* et *la Fille de Roland*[2] ».

1. Lettre du 25 septembre 1852, dans G. de Flotte, *Souvenirs et Mélanges*.
2. *Nouveaux Samedis*, XVII.

Quel fut le motif de l'abstention dramatique d'Autran? Lui-même nous répond que ce fut la prudence :

Je vis ce qu'on appelle une foule idolâtre :
Elle battit des mains, elle me rappela;
Mais, en homme prudent, je m'en suis tenu là[1].

Sardou écrit : « Autran, ce doux rêveur, était-il fait pour la lutte? J'en doute fort ». Plus tard, — il l'a conté lui-même[2], — il a sacrifié une résurrection de *la Fille d'Eschyle* à une envie de dormir, à un projet de voyage en Italie. « Si l'on vous dit jamais, conclut-il, que je suis un ambitieux, vous avez de quoi répondre. »

Pour nous, à cette nonchalance, encouragée peut-être par son nouvel état d'homme riche, nous pensons qu'il convient d'ajouter le soupçon de vanité naturel à l'auteur qui a eu un grand succès à la scène, et veut laisser les esprits sous cette impression, qu'il aurait donné sa mesure, si seulement il avait voulu.

Pradine et les bords du Lèze, qui, avec le domaine de La Malle, prirent dès lors une grande partie de sa

1. Voir l'en-tête de *la Fille d'Eschyle* (*Œuvres complètes*, t. VI).
2. *Maison démolie*, pp. 191-193.

vie, lui révélèrent la poésie des champs, connue seulement de lui jusque-là à travers Virgile et Horace. Avec sa belle flexibilité de Méridional, il se plongea dans la contemplation du bois, du guéret, de la ferme, et aussi des santés morales et physiques de leurs habitants. Par là, il joue un peu dans le second Empire le rôle de ces illustres modèles que nous venons de citer. La critique, un jour, l'amena à faire là-dessus sa profession de foi [1].

« Qu'a-t-on besoin, disait-on, d'un Gautier, d'un Banville, d'un Leconte, d'un Laprade, d'un Joseph Autran?

Or çà, vous qui chantez quels titres sont les vôtres?
Êtes-vous des martyrs? êtes-vous des apôtres?

» La vraie poésie doit être sociale, humanitaire, telle qu'on l'a vue il n'y a pas longtemps.

— Il est vrai, répond Autran,

Il est vrai, mais alors de généreuses flammes
Échauffaient tous les cœurs, brûlaient toutes les âmes.

» Aujourd'hui quelle foi survit parmi les hommes? L'argent est le roi du jour. Quant à chanter, quant à

1. *Epîtres rustiques,* I, II : A un Critique.

appeler un avenir meilleur, comment parler de ce qui n'apparaît pas encore? Permets, en attendant (car, ici, il faut le citer tout entier),

Permets, en attendant, qu'assis au pied d'un hêtre,
Je suive en ses travaux, qui son aussi les miens,
L'homme soumis encore au poids des jours anciens.
Laisse-moi l'admirer dans sa pauvreté sobre,
Soit qu'ouvrant les sillons, au tiède vent d'octobre,
Il y sème le grain qui mûrira pour nous;
Soit qu'au flanc des coteaux, berger tranquille et doux,
Il veille à son bétail dans les herbes voisines,
Et qu'il regarde l'heure au cadran des collines! »

Apologie d'ailleurs inutile. La vraie raison pourquoi Autran n'a pas fait de politique, c'est que jamais il ne l'a aimée. Il avait des préférences, mais c'était tout le contraire d'un combatif. Son *Treize Février*, n'a pas eu de lendemain.

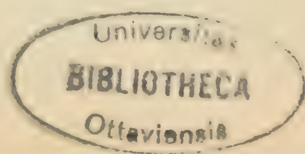
Victoire Aubier, la mère méconnue par un fils trop diplômé, *le Baptême du Marquis*, *le Médecin du Luberon*, le *Poème des Laboureurs*, ont été conçus à Pradine et en portent la marque. *Le Médecin du Luberon* est l'apothéose d'un mort tout récent, le docteur Ailhaud du Castelet, victime de son dévouement, et dont les obsèques, par suite de l'inclémence du temps, furent presque solitaires.

Laboureurs et Soldats parurent en 1854. On reconnut le poète de *Milianah* avec un enrichissement de sa veine. Cette même année, le gouvernement le décora [1]. De sa retraite de La Malle, pendant l'été, il pouvait entendre le canon du camp d'Arbois où s'instruisaient les recrues pour la relève de Crimée [2]. Dans cette guerre, pour laquelle il retrouva sa lyre militaire (*Ode à l'armée d'Orient*), il perdit un ami, le général de Pontevès, enlevé jeune encore, en 1855 [3]. Nous savons que, la même année, au printemps, une maladie le retint à Nice [4].

Il va sans dire que les voyages à Paris deviennent plus fréquents à partir de 1852. Il descendait 172, rue de Rivoli, et, plus tard, hôtel Saint-James, rue Saint-Honoré. A cette époque la *Revue des Deux Mondes*, longtemps inhospitalière à son égard lui ouvrit ses colonnes. *Le Médecin du Luberon* y parut en 1853 (1er décembre), *les Soldats* le 15 février suivant, et trois autres études jusqu'en 1859.

Le volume des *Laboureurs* avait été écoulé en

1. *Guide* de 1855.
2. *Vie rurale*, éd. de 1875, III, 12.
3. *La Flûte et le Tambour* : Roulements de Tambour, 5. Voir aussi le n° 6.
4. Lettre de Reboul à De Flotte, 25 avril 1855.



quinze jours. La *Vie rurale*, publiée en 1856 — et qui est le cœur de son œuvre champêtre, — eut un succès tel (cinq mille exemplaires en quelques jours) que, par un exemple sans doute rare de conscience, Autran, très scrupuleux sur la qualité de ses vers, l'arrêta tout net[1]. Critique sévère pour lui-même, à plus forte raison tolérait-il que ses amis le fussent à son égard. Reboul s'inquiète quelque part qu'il n'ait mal pris ce vers, écho de ses conseils poétiques :

La gaieté sous ma plume est une dissonance[2].

G. de Flotte le rassure. Ce qui, du reste, provoquait les plaisanteries de Reboul, était précisément ce que Lamartine aimait en Joseph Autran[3]. Et puis, cela n'était déjà plus exactement vrai.

1. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, VII.
2. Lettre du 13 mai 1856. Le vers est dans l'une des *Traditionnelles*, dédiée à Autran (1855) *: Du Beau dans les Arts.*
3. *Maison démolie*, p. 62.

CHAPITRE X

DE *LA VIE RURALE* A LA CANDIDATURE ACADÉMIQUE (1856-1862)

Les amis d'Autran. — La rivalité des Félibres. — Autran et Laprade. — Valentine Autran, d'après les *Epîtres rustiques*. — Le *Poème des Beaux Jours*.

Le recueil des *Epîtres rustiques*, véritable inspiration horacienne, mêlée d'effusions et de satire, de l'année 1861, nous le montre dans son cortège habituel d'amis, Brizeux, Laprade, Reboul, De Flotte, Pontmartin, Dumas fils, Texier, Mérimée, sans compter les peintres, Ricard de Marseille, Imer de Vaucluse [1].

Pontmartin gérait la critique à Paris, et, près d'Avignon, la mairie des Angles, — mairie fortunée, comme l'estime Autran [2]. L'affection était sincère

1. Il a fréquenté aussi Delacroix (*Poèmes de la mer*, p. 321 sqq.).
2. *Epitres rustiques*, II, 5. Voir la lettre à Pontmartin du 21 juillet 1852, aux pièces justificatives.

entre les deux hommes, malgré la verve un peu excessive et fatigante du premier. Pontmartin, sans arrière-pensée, appelait comiquement l' « impôt Autran [1] » le tribut d'éloges, parfois tempérés de réserves, qu'il lui payait consciencieusement dans ses feuilletons divers (dix au moins). Par contre, tout en rendant à Sainte-Beuve la justice que sa grande intelligence lui méritait, Autran en lui n'aimait pas l'homme, pas plus qu'il n'appréciait le poète, du reste assez proche de lui par quelques côtés [2].

Dumas fils le retenait toujours sous un prestige fait de tendresse autant que d'admiration. Il aurait voulu le fixer près de lui, aux champs; il s'y emploie, sans paraître, au surplus, se faire d'illusions sur la possibilité de provincialiser ce Parisien pur [3].

Il goûtait infiniment l'admirable et sobre Mérimée. Il se désole, frappant à sa porte un hiver à Paris, d'apprendre qu'il est parti pour là où lui-même devrait être, le Midi et le soleil [4].

Avec Edmond Texier, le spirituel chroniqueur du

1. D'après M. R...., qui a connu personnellement l'un et l'autre.

2. *Le Lac de Côme*, XLII. Voir son épitaphe, très méchante, *Sonnets capricieux*, p. 323.

3. *Epîtres rustiques*, II, 9.

4. Même ouvrage, II, 1.

Siècle, Autran était en 1859 à Cannes, où tous deux virent le banal tombereau qui avait servi au transport des restes de la pauvre grande Rachel [1]. L'année suivante, il le félicite de la popularité de sa *Chronique de la guerre d'Italie*, trouvée aux mains d'un pâtre [2].

Dans ce même recueil, si intéressant pour la connaissance de sa pensée, il applaudit Lacordaire [3] allant à la Sainte-Baume « ramener près de la montagne et de la basilique l'ancienne milice chargée par la Providence d'y veiller nuit et jour [4] »; Jules Simon décrivant dans la *Revue des Deux Mondes* tout cet enfer, alors à peine entrevu, de la misère ouvrière [5]. Il remercie Reboul, qui vient de lui adresser à Paris (avril 1859) ce jeune rustique du pays d'Arles qui apportait dans son manteau — rien moins que *Mireille* [6]! Il craint pour Frédéric Mistral la griserie de l'encens de la capitale; il lui souhaite toute la sagesse des génies modestes de Nîmes.

Dirons-nous que, dans cette Épître, une gêne se

1. *Maison démolie*, p. 191.
2. *Epitres rustiques*, I, 13.
3. *Op. cit.*, II, 6.
4. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine*, préf., ad fin.
5. C'est *l'Ouvrière*, 1861.
6. *Epîtres rustiques*, II, 2. Amitié de Mistral pour Autran : voir sa lettre du 23 mai 1868, accompagnant l'envoi de *Calendal*, aux pièces justificatives.

cache sous l'ironie? A partir de *Mireille*, en effet, Autran cesse de personnifier la Provence aux yeux de Paris. Un rival victorieux lui était né, pouvait-on croire : la langue de Mistral le faisait plus « indigène » qu'Autran lui-même.

« Soit, semble répondre le poète français, mais qu'est-ce qu'une langue provençale? Il y en a vingt : Mistral n'en a illustré qu'une. Et puis elles reculent : le félibrige ne sera qu'un déjeuner de soleil. »

Il faut même croire que cette rivalité imprévue l'a vivement touché (malgré sa réelle sympathie pour *Mireille* et l'auteur [1]), puisqu'il s'oublie jusqu'à traiter de « patois » le parler de Roumanille :

> ... On parle de fonder
> La chaire de *patois* qui manque à la Sorbonne!

Laprade, en ce temps, était descendu des hauteurs de sa poésie forézienne pour se jeter, avec ses *Poèmes civiques*, dans une mêlée qui, on le sait, lui coûta sa chaire de professeur. Loin de le détourner, — ce qui peut surprendre, — Autran l'encourage; Autran, peu bonapartiste et qui n'approuve pas toute la politique

1. Il aide Mistral pour le prix Montyon (voir à la fin).

étrangère d'alors [1], est surtout choqué de la croissante immoralité de Paris, et, comme tout vrai poète, maudit les saccagements d'Haussmann. *Hélas! Hélas!* sa satire la plus forte, a des vers bien piquants sur l'engouement de femmes honnêtes du temps pour le mobilier des courtisanes [2]. Avec plus d'atticisme, c'est la même allure chagrine qu'on trouve dans les *Démolisseurs*, les *Muses d'État*, *Ce gueux de Tacite*, de son virulent ami (septembre-décembre 1861).

A la suite d'un séjour chez Autran (janvier 1859), Laprade, dans une ode à la Provence, écrit ces vers de ferme et harmonieuse facture, qui nous les montrent appuyés l'un à l'autre, en vrais Gémeaux de cette poésie post-lamartinienne :

Tu fis naître pour moi, sur tes plages sereines,
Ce frère harmonieux, aux splendides couleurs,
Qui sait rendre à tes flots les voix de leurs sirènes
Et l'accent de Virgile à tes bruns laboureurs.

Mêlant tous deux notre âme et nos rêves sans nombre,
Dans ces chants alternés à la Muse si chers,
L'élégant Phocéen parle au Druide sombre :
Moi, je dis les grands bois, et lui les blondes mers [3].

1. Réserves sur la guerre de Crimée, par exemple.
2. *Epîtres rustiques*, I, 3 (A Raoul D...). Il n'assista pas à l'Exposition de 1867 (*Sonnets capricieux*, p. 280).
3. Laprade, *Œuvres complètes*, t. V. *Varia*, 7. Voir ses lettres de 1866-70, aux pièces justificatives.

Il existe dans les *Épîtres rustiques* des vers à madame Autran[1] qui témoignent d'un grand bonheur. De leur union un enfant était né, une fille, Louise-Geneviève-Valentine[2], que madame Autran mit au monde à Paris. Pour elle est ce passage, l'un des plus délicatement émus de l'œuvre de notre poète :

Emmène aussi ta fille, enfant qui rit et pleure
(Et saurions-nous jamais nous en sevrer une heure?),
Ta fille aux jours naissants, ta fille qui n'a pas
Sur le sol fait encor l'ébauche de ses pas!
Que ce soit dans les fleurs, à l'ombre d'une haie,
Qu'on aventure enfin sa marche, qu'on l'essaie
A se tenir debout, — et seule, et sans soutien,
A courir une fois de mon cœur jusqu'au tien.
Croissez pour ce jour-là, verts tapis, tendres mousses!
A ses pieds nus, gazons, épargnez les secousses!
Oiseaux, enseignez-lui des mots pleins de douceur;
Lis des champs, dites-lui : Bonjour, petite sœur!
Je veux que, par degrés, cette âme se compose
Du miel et du parfum qu'exhale toute chose;
Que du cristal de l'onde elle ait la pureté;
Qu'elle ait du frais matin l'immortelle clarté;
Que toute impression suave ou solennelle
Jour à jour la pénètre et sans fin reste en elle;
Que sur le front, sans cesse exempte de tout mal,
Elle garde le baume et le sel baptismal;
En vous, grâce et beauté, qu'elle vive et s'élève;
Et qu'à jamais le ciel soit clément à notre Ève!

1. *Epîtres rustiques*, II, 3 : A Louise-C. A.
2. Prénoms dans le testament d'Autran, voir à la fin.

C'est là ce qui, sans doute, plus que jamais autorisait l'heureux poète à intituler le recueil qui parut peu après (1862) : *le Poème des Beaux Jours* [1], duquel on a dit que c'était son ouvrage le plus lyrique, qu'il « y élève jusqu'à son expression la plus idéale la poésie des champs [2] ». Il ne lui manquait plus qu'un fauteuil académique. Cette dernière faveur de la destinée fut plus difficile à conquérir.

1. Un vol. de 144 pages. Les ouvrages précédents ont, respectivement : *Laboureurs et Soldats*, 220 pages ; la *Vie rurale*, 313 ; les *Epîtres rustiques*, 246.
2. Cuvillier-Fleury, Réponse à Autran, 1869.

CHAPITRE XI

DE LA CANDIDATURE ACADÉMIQUE A LA RÉCEPTION (1862-1869)

Sentiments de la Compagnie. — Le fauteuil de Scribe. — Le fauteuil de Vigny. — Veine tragi-comique d'Autran. — Le fauteuil de Ponsard. — La réception. — Deuils de famille.

L'Académie française, en couronnant encore une fois Autran pour sa *Vie rurale* (prix partagé avec M. Rigault pour son étude sur le *Génie comparé des anciens et des modernes*[1]), avait affirmé ses sentiments pour le poète. Il est vrai que ces prix allaient surtout à la moralité des œuvres. Cet élément, bien que non purement artistique, avait peut-être fait le meilleur du succès d'Autran dans le Midi : on aimait à lire un écrivain distingué, à coup sûr, mais aussi

1. Académie française. Rapport de 1857. Voir la lettre de Mignet à Autran, du 3 mars 1857, aux pièces justificatives.

dont les livres pouvaient traîner parmi les broderies des jeunes filles [1]. Autran, redisons-le, a une chasteté naturelle. N'est-ce pas lui qui devait écrire de Lamartine, son idole de toujours :

« Le tort de notre prophète à nous, a été de les noyer (ces cris de l'âme) dans une profusion de pensées et d'images d'un ordre plus terrestre [2]. »

Déjà en 1858 son frère, et non pas aîné, en poésie, Laprade, était des Quarante, et semblait lui tendre la main pour une prompte ascension après lui. En 1861, le fauteuil vingt-sept ans occupé par Eugène Scribe devint vacant [3]. Autran crut que sa pièce de l'Odéon valait, au moins littérairement, l'œuvre du fécond amuseur [4]. Le vieux Guizot l'avait encouragé. Il se présenta. Il était nommé sans la mort subite de l'académicien Biot, deux jours avant le scrutin [5]. Même alors sa situation était telle, que Reboul espérait pour lui [6]. Autran avait Camille

1. « On vous savait gré de ce que vous pouviez être lu en famille. » (Cuvillier-Fleury.)

2. *Lac de Côme*, XXXVIII.

3. Sur de premières tentatives en 1859, voir la lettre de Ponsard du 27 avril, aux pièces justificatives.

4. Sur la première rencontre d'Autran et de Scribe, voir *Maison démolie*, pp. 125-6.

5. Pour ces détails et la plupart des suivants, voir Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, II, 163 sqq.

6. Lettre du 25 mars 1862, dans G. de Flotte (Sainte-Beuve

Doucet pour concurrent. L'un et l'autre finirent par se retirer devant Octave Feuillet [1], reçu le 26 mars 1863.

Ce qui, en cette affaire, exaspéra Autran, ce fut le double jeu mené envers lui, à ce qu'il finit par savoir, par François Guizot. Guizot, tout vieux qu'il était, s'était fatigué à essayer de lui enlever quinze voix pour un préféré. C'était au lendemain de l'austère volume sur *l'Église et la Société chrétienne en 1861*. Terrible une fois par hasard, Autran l'a traité de Scapin [2].

La mort d'Alfred de Vigny, en 1863, suscita une seconde candidature. Avec Autran se présentait encore Doucet, et aussi Jules Janin. La bataille fut des plus vives : il y eut dix tours de scrutin, et, si l'on eût attendu le onzième, la voix nécessaire était promise à Autran (1864). Au scrutin du 7 avril 1865, Autran et Janin étaient écartés, la place restait libre à Camille Doucet qui prit séance l'année suivante.

aussi croyait alors au succès d'Autran, *Journal* des Goncourt, 8 novembre 1862).

1. Monselet, p. 313.

2. *Comédie de l'Histoire*, 100. Voir aussi *Sonnets capricieux*, p. 279.

L'opposition contre Joseph Autran prétextait l'insuffisante « notoriété » de son œuvre. Pontmartin avait beau jeu à répondre. Suivant lui, le plus grand succès de librairie remporté par un poète en ce siècle, Hugo mis hors concours, était le succès d'Autran. Il rappelait *les Laboureurs* enlevés dès l'apparition, *la Vie rurale* arrêtée dans son essor par l'écrivain lui-même, les *Poèmes de la Mer*, les *Épîtres rustiques* à leur quatrième tirage, *Milianah* connu par cœur en Afrique, *la Fille d'Eschyle* introuvable[1]. C'étaient des titres.

Cependant Autran y ajoutait encore, mais discrètement. Nous ne parlons pas des poèmes d'une marque nouvelle publiés dans *le Correspondant*, où trônait Laprade, mais de sa jolie traduction du *Cyclope* d'Euripide (1863), qu'il a dédiée à son spirituel ami du *Courrier de Paris*, de Belloy, qui venait de donner un Térence français, en attendant un Plaute[2]. Dans ce choix d'un drame satyrique, composition mêlée de tragédie et de farce, il y a comme un symbole : Autran ne se détache que par degrés du genre sérieux, qui l'avait toujours attiré davantage. *Les Noces de Thétis*

1. *Nouveaux Samedis*, VII, 90 sqq.
2. Estime d'Autran pour de Belloy, *Lac de Côme*, XLVI.

offrent le même caractère : cette comédie des Dieux est très loin de Scarron et de Meilhac et Halévy. *Le Roi d'Arles* en serait plus près [1].

Quant aux vers donnés au *Correspondant*, ils parurent en six fois, de 1865 à 1873, et les tons en sont très divers : on remarqua le *Journal de Campagne* (25 janvier 1867) pour sa légèreté malicieuse. Il y a aussi de curieux pastiches bibliques. Des *Sonnets capricieux* nous parlons ailleurs.

A une année de distance, Autran perdit alors deux amis anciens, Méry et Barthélemy (1866-1867) ; Reboul était déjà mort depuis 1864. Le poète dédie à ses deux brillants concitoyens quelques lignes sobres et justes : « Marseille les avait créés de race latine. Il y avait en eux du Juvénal et du Virgile, à petite dose. La circonstance fut leur muse. Ils vécurent trop de l'à-propos, de l'actualité, de la personnalité, de tout ce qui n'a qu'un jour et qu'une heure. Quiconque s'accroche aux choses qui passent, passe avec elles. Ils avaient pourtant plus de qualités natives que beaucoup de ceux qui resteront [2]... »

1. Ces deux dernières pièces recueillies seulement dans l'édition définitive.

2. *Lac de Côme*, XLI. Cf. *Sonnets capricieux*, p. 326.

Cela était bien *vu*, pas si bien toutefois que François Ponsard, décédé lui aussi en 1867 :

Il était de Pontoise aussi bien que de Rome :
Il balança Corneille, — et surpassa Prudhomme [1].

C'est, néanmoins, ce pauvre Ponsard dont la mort lui ouvrit les portes de l'Académie. Si l'on considère dans Autran l'auteur de *la Fille d'Eschyle* seulement, on trouvera qu'il y a beaucoup de raison dans le choix que firent les Immortels le 7 mars 1868, en dépit d'un concurrent redoutable, Théophile Gautier [2]. L'année suivante, le 8 avril, Joseph Autran prenait séance, et ouvrait son discours par un solennel adieu à un mort récent, Lamartine :

« J'arrive au lendemain d'un des plus grands deuils de la poésie moderne; je pénètre dans le temple au moment où vient d'en sortir ce chantre immortel qui fut l'enchanteur de tout un siècle... le glorieux patron de ma jeunesse, l'illustre ami de ma vie entière [3]... »

Le morceau de critique que constitue ce discours

1. *Caducée*, I, 281. Le dernier hémistiche, suggéré par Edmond Texier.
2. Colère des Goncourt (*Journal*, 6 mai 1868).
3. Académie française, *Recueil des Discours*, etc., 1866-70, 2e p., pp. 266-287.

est sain comme Ponsard lui-même; il est « vrai », suivant le mot de Pontmartin[1]. Du reste, on l'a vu, Autran n'avait pas attendu la connaissance du spirituel critique pour se faire une opinion raisonnée sur l'heureux auteur de *Lucrèce*, intéressant mélange de sens rassis et de grandeur. Autran reconnaît le mérite de son œuvre. Mais, quant à faire de Ponsard un classique pur, il ne le veut pas, et il a raison. Ponsard fut un éclectique[2].

C'est le caustique et pénétrant Cuvillier-Fleury qui répondait. Il passait volontairement sous silence tout cet Autran qui va de 1832 à 1848, et que l'intéressé lui-même considérait comme non avenu, mais il en notait la popularité dans le Midi et ses causes. Il louait en bons termes le reste, établissant avec beaucoup d'art un lien psychologique entre les poèmes ruraux.

Parlant des *Épîtres rustiques* : « Même sujet (que *la Vie rurale*), avec un amer regret d'avoir été mal compris... Votre idylle impuissante se fait satire ». Cette satire elle-même est heureusement

1. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, VII, art. d'avril 1869.
2. Voir, dans Monselet, une appréciation du discours; il y voit des réserves *cruelles*.

caractérisée : « Votre critique se couvre volontiers de fleurs », etc. [1].

Dans cette séance de réception une circonstance touchante accrut la naturelle sympathie du public pour le récipiendaire. Il lisait de fort près son discours, écrit en gros caractères [2]. Celui qui avait tant célébré les splendeurs du soleil sur la terre et sur l'eau, devenait aveugle. En même temps le vieux père longtemps conservé — une âme très simple, toujours éblouie de cette Croix du Sud sous laquelle avait vécu sa jeunesse — s'en allait rejoindre les chères ombres de madame Dallest et de sa fille (1868). Deux ans plus tôt était décédé son beau-père, dont la remarquable galerie d'art échut en héritage à l'hôtel Montgrand [3].

1. Voir le *Recueil des Discours*, etc., pp. 287-317. Autran fut peu satisfait (*Sonnets capricieux*, p. 272).

2. Monselet. — Autran, passionné de lecture, avait longtemps eu la manie des myopes, de lire de préférence les elzévirs. Il le faisait finalement avec deux lorgnons aidés, par surcroît, d'une loupe.

3. M. Autran père disparaît des *Guides* à l'époque indiquée. Dernier domicile : 20, rue Montgrand. Le décès de M. Bec est inscrit à l'état civil : il avait quatre-vingt-trois ans. Parmi ses toiles, Saurel cite un A. del Sarto, un Potter, un Wouwermans, un Berghem, un Sodoma, un Brascassat, un Terburg, deux Vernet. On nous parle aussi d'un Téniers. (*Tribune artistique*, 1862, p. 121.)

CHAPITRE XII

DE LA RÉCEPTION D'AUTRAN A SA MORT
(1869-1877)

Caractère d'Autran. — Les événements de 1870-71 et leur répercussion sur lui. — L'édition définitive. — M. Daubian-Delisle. — Le renouveau de 1872 : les *Sonnets capricieux*. — Les *Paladins* — Critique et Mémoires. — Refonte générale. — Affaiblissement physique. — La verve des derniers mois. — Mort subite.

Autran académicien frappa ses collègues par un « très rare bon sens [1] ». Devenu plus rare à Marseille, on y entendit moins « sa voix d'un timbre si sonore et d'un accent si pur [2] ». Son portrait par Flameng nous représente alors un homme grisonnant, de physionomie arrêtée et même un peu rude, avec je ne sais quoi d' « intéressant » et de rêveur

1. Mignet, lettre du 7 mars 1877 à madame Autran.
2. F. Tamisier, *les Pertes récentes de l'Académie de Marseille*, 1879, p. 5.

dans le regard. La bonté, en lui, était foncière [1] : quelque chose d'ingénu, d'indulgent et d'avisé, tout ensemble. L'effort, il est vrai, semble lui avoir été difficile [2] : c'est un héritage de mollesse féminine qu'il devait tenir des Dallest. Tous les témoignages sont d'accord sur sa modestie, parfaitement conciliable avec un certain sentiment de sa valeur. Dans la conversation il intervenait par un mot souvent plein de sel, et rougissait s'il trouvait un écho admiratif [3]. Il était « abstrait » par moments, lorsque survenait la Muse [4].

La nouvelle de la déclaration de guerre le surprit aux eaux de Cauterets, et, comme firent la plupart des baigneurs, il voulut hâter sa rentrée. La santé de madame Autran le força à s'arrêter à mi-route, à Carcassonne. Là se produisit une situation tragique, comparable à celle qu'Alphonse Daudet imagine dans un de ses *Contes du Lundi*.

Carcassonne était alors infectée de variole noire. Autant que de l'épidémie, il fallait se garantir de la

1. Pontmartin, *N. S.*, VII : « Discours excellent, l'homme meilleur encore ».
2. Témoignage de M. R...
3. Daubian-Delisle, *Joseph Autran*, *Souvenirs personnels.*
4. *Gazette du Midi* du 7 mars 1877.

population languedocienne, de jour en jour plus surexcitée par le cours des événements. Ces mêmes événements, Autran devait les déguiser à sa femme malade, parler de notre marche en avant, du succès de Bazaine [1]. On s'explique ainsi l'exaspération ressentie par Autran contre l'Empereur « qui n'a pas su mourir », l'enthousiasme qu'il montre pour le libérateur du territoire [2]. Comme beaucoup d'autres, il rêvait d'une restauration monarchique [3], et, dans sa propre famille, Dosithée Teissère, conseiller général d'Allauch (1871-1880), défendait ces mêmes idées [4]. La courte mais alarmante Commune de Marseille, coïncidant avec celle de Paris, contribua à faire d'Autran cette figure attristée que M. Daubian-Delisle connut en 1871 [5].

Cette année fut son année testamentaire. A l'Académie de Marseille, dès le 5 janvier, on avait dû lui accorder la vétérance. Le 30 décembre, il rédigeait

1. Daubian-Delisle, art. cité, comme pour beaucoup des détails qui suivent.

2. *Sonnets capricieux*, pp. 308-313, 317.

3. De teinte orléaniste (témoignage Daubian). Voir ses vers contre Gambetta, *Sonnets capricieux*, p. 309.

4. Madame d'Oussouville, *Historique du Cl Gl des B.-d.-R.*, p. 494.

5. « Pâleur, tristesse, accablement, je ne sais quoi de plaintif. » Mais on nous dit que le fond éveillé, spirituel, n'avait jamais péri. Ses désespérances lui venaient par « lames de fond » (mot de madame Jacques Normand, sa fille).

ses dernières volontés. Dans le courant de juillet, le jeune Daubian sut qu'il cherchait un secrétaire pour l'aider à procéder à une revision complète de ses œuvres.

On a souvent admiré ce travail de justice accompli par le poète sur lui-même, et qui rappelle les plus hautes traditions. Autran formulait toute sa critique d'art en une sentence lapidaire, qu'on dirait de Boileau sans une certaine familiarité moderne :

Un vers n'est jamais bien quand il peut être mieux.

Ainsi, quoiqu'il eût déjà, vers le milieu de sa vie, jugé les productions de sa jeunesse, — vieux, il censura sa vie poétique entière. Il fut, nous dit-on, très sévère, et plus d'une fois son jeune auxiliaire plaida pour lui contre lui-même, mais inutilement. Du reste, il se croyait désormais stérile : les rythmes ne le visitaient plus.

Comme une floraison inopinée, un soir d'avril 1872, toute sa force productrice lui revint, à la suite d'un inédit retrouvé, *Amaryllis*, qui procède de la même veine que *Victoire Aubier*[1]. Il dit aux vers cet adieu qui, par endroits, vous prend aux entrailles, et qui

1. Recueillie dans *Flûte et Tambour*.

commence ainsi : « Ferme-toi... », pour s'achever sur ce vers :

Je m'avance à tâtons sur un monde en débris [1].

Puis, par un démenti admirable, aussitôt il se retrouva poète, mais poète satirique comme dans les *Épîtres*, et dans une forme nouvelle pour lui, le sonnet classique. Il en fut tellement rempli que, nous dit son secrétaire, dans ses promenades le long de l'Huveaune, à Marseille, il lui arrivait, après un commun silence, de s'écrier : « Parlez-moi, car je sens que je vais faire un sonnet ! » De cette espèce d'ensorcellement qu'on prendrait volontiers pour un cas pathologique, naquirent les *Sonnets capricieux*, volume nouveau qui dut accroître l'édition complète. C'étaient, dit Monselet, « de brillants épis mêlés à quelques herbes insignifiantes ». Chez Laprade, ils sont caractérisés autrement :

Une grande âme habite en ces petits corps frêles;
La Muse les chérit : seuls, ils ont à la fois
L'aiguillon, le miel et les ailes [2].

1. *La Lyre à sept cordes*, *Musique moderne*, Epilogue.
2. *Livre des Dieux*, 21. Voir sa lettre du 14 mai 1873, aux pièces justificatives.

L'été suivant, le même démon revint le hanter à Allevard, où, en trois semaines, jaillit de son cerveau cette brillante et facile *Légende des Paladins*, qu'il présentait à la France affaiblie, comme un cordial. A ces travaux, si ce nom leur convient, s'ajoutaient les productions en prose : ce *Lac de Côme*, qui est un recueil de jugements littéraires d'époques diverses à ce qu'il semble (les morts les plus récentes dont il soit parlé sont de 1872). Recueil inégal, où l'on doit relever sa condamnation absolue des *Fleurs du Mal*, qu'il ne comprend décidément pas [1], et sa critique d'André Chénier, laquelle a l'air d'un plaidoyer *pro domo* [2].

Puis, et surtout, cette *Maison démolie*, dictée à La Malle en 1874 [3], et divisée en vingt et une lettres fictives à madame Autran. Le titre lui-même n'a qu'une réalité poétique : l'auteur se suppose dans cette vieille maison de l'Évêché, qu'on va démolir au moment où il achève ses souvenirs. Simple amas d'anecdotes choisies pour intéresser ; de sa vie morale ou intellectuelle, peu de chose.

1. XLIX : « Ne me parlez pas de ce poète-là... »
2. XXXII. Il le trouve peu heureux dans le sujet moderne. Voir aussi sa critique de Gœthe, *Comédie de l'Histoire*, 91.
3. Renseignement de M. Daubian.

De 1875 à sa mort parurent six volumes de l'édition définitive, *les Poèmes de la Mer* en tête, mais remaniés; puis *la Vie rurale*, *la Flûte et le Tambour*, *Sonnets capricieux*, *la Lyre à sept cordes*, *Drames et Comédies*. *La Vie rurale* s'était grandement accrue, par la fusion des *Épîtres rustiques*, du *Poème des Beaux Jours*, du *Journal de Campagne*. Dans *Flûte et Tambour*, *Milianah* figurait avec les *Soldats*, diverses pièces militaires, et toutes les épopées champêtres. Quant à *la Lyre à sept cordes*, elle contient, outre le recueil biblique (*Paroles de Salomon*), *la Fin de l'épopée* ou *la Mort d'Homère*, *la Légende des Paladins*, et, sous la rubrique *Musique-moderne*, diverses pièces sans unité.

Dans le volume dramatique avaient pris place *les Noces de Thétis*, *la Fille d'Eschyle*, *le Cyclope*, *Un Sonnet* — œuvre de jeunesse [1] — et *le Roi d'Arles*.

Autran pouvait considérer sa tâche comme terminée, mais il y voulut ajouter quelques spécimens de prose : ses souvenirs en premier lieu, puis ses notes critiques, enfin cette *Semaine Sainte à Rome*, presque introuvable depuis 1841, et qui, par suite des révolutions

1. Cf. *Maison démolie*, pp. 140-1.

de l'Italie, prenait maintenant un certain intérêt historique ; du reste, il en retrancha à peu près toutes les effusions en vers.

Cependant les avertissements de la nature semblaient l'engager à fermer au plus tôt son recueil. Les équinoxes de 1875 et 1876 lui avaient été très durs à passer. Laprade le vit en décembre de cette dernière année, assista avec lui aux offices du jour de Noël sous les voûtes de cet antique Saint-Victor, sa paroisse ; se promena sur la Corniche avec lui, devisant de hautes questions à leur ordinaire, et le quitta sans se douter de l'imminence de sa fin [1]. On avait pris rendez-vous pour la belle saison à La Malle [2].

Le symptôme de cette mort approchante fut un redoublement dans l'activité poétique d'Autran. Il avait conçu une galerie de croquis d'histoire sur le mode comique, — comme une contrepartie aux séries épiques de Hugo. Souvent, le matin, dans son lit, il griffonnait des vers que lui seul pouvait déchiffrer ensuite, et les dictait à son secrétaire [3]. Ainsi en

1. La *Comédie de l'histoire*, préface. Voir les lettres à Pontmartin et Laprade, des 1er janvier et 16 février 1877, aux pièces justificatives.

2. Laprade, lettre à madame Autran, 8 mars 1877.

3. Renseignement de M. Daubian.

fut-il le jour qui se trouva le dernier de sa vie, le 6 mars 1877.

Son secrétaire, M. Daubian, sur les huit heures et demie, était entré chez lui, et l'avait trouvé riant de bon cœur d'une facétie en vers qu'il venait d'improviser sur cette *Légende des Siècles*, si mêlée, dont le second volume était tout récent [1]. Soudain le rire s'arrêta : le poète, tout changé, porta la main à sa poitrine en murmurant :

« Je ressens au cœur une douleur terrible... »

Et il s'affaissa. M. Daubian, éperdu, s'élança sur la sonnette, mais ç'en était fait. Les docteurs Girard et Lebas, appelés, ne purent que constater le décès, provenant d'une embolie pulmonaire [2].

1. Pièce ébauchée, non recueillie.
2. Journaux locaux du temps combinés.

APPENDICE

(1877-1883)

Le testament. — Les obsèques. — Les sympathies. — La rue Joseph-Autran. — Les volumes posthumes. — Mort de madame Autran. — Le mariage de mademoiselle Valentine Autran.

Le testament, ouvert, consistait en une simple feuille de papier à lettres sur laquelle étaient tracées quelques lignes commençant ainsi :

« Je recommande mon âme au Dieu très bon et très miséricordieux.... »

Remarquons cette formule philosophique plutôt encore que catholique. C'était une tendance d'Autran, bien que croyant fort sincère, et même pratiquant, au point que le funèbre instant ne l'a point surpris [1]. Sa foi était de bonne humeur et ne s'effrayait pas de quelques plaisanteries comme celle du *Journal de Noé*, par exemple [2].

Autran voulait des obsèques les plus simples qu'il se pourrait : point de foule, mais des amis ; « pas de discours, des prières ». Il demandait à être inhumé à La Malle, dans ces champs qu'il avait aimés [3].

1. Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, XV, 5.
2. *Comédie de l'histoire*, 3. Du reste, c'était un « libéral ».
3. Minutes De Gasquet, dépôt du 15 mars.

On ne put empêcher les autorités de Marseille, l'Académie de la Ville, enfin un long cortège d'admirateurs, de suivre à Saint-Victor le modeste corbillard. Les lettres et dépêches de sympathie affluèrent dans cette haute et vaste maison voisine du Palais, où il habitait depuis vingt années. Laprade, foudroyé par la brusque nouvelle, n'avait pu venir de Lyon. Mais lui, Pontmartin, Dumas fils, de Falloux, Mignet, Mistral, Roumanille, Doucet au nom de l'Académie, Arsène Houssaye, H. de Bornier, les directeurs ancien et nouveau du *Correspondant*, Rigaud, premier président d'Aix, qui rappela la camaraderie du collège, consolèrent par leurs témoignages « la plus bienfaisante, la plus attentive, la plus dévouée des Béatrix [1] ».

Le 26 mars parut un arrêté municipal, déjà réclamé par la presse, et qui était conçu en ces termes :

« Le Maire de Marseille,

» Considérant qu'une ville s'honore elle-même en faisant passer à la postérité le nom de ceux de ses enfants qui se sont illustrés ;

» Considérant que la Ville de Marseille doit être justement fière d'avoir donné le jour à Joseph Autran, à l'auteur de *la Fille d'Eschyle*, des *Poèmes de la Mer*, de *la Vie rurale* et de tant d'autres œuvres remarquables qui lui ont valu le titre de membre de l'Académie française ;

» Arrête :

» La partie de la rue Montgrand comprise entre les rues Fortia et de la Paix portera désormais le nom de Joseph Autran.

» ED. MAGLIONE [2]. »

1. Voir la *Gazette du Midi* du 29 mars 1877.
2. *Petit Marseillais* du 29 mars.

La piété de Clémence Autran veilla à la publication du dernier volume préparé par son mari : *Lettres et Notes de Voyage*. Laprade se chargea d'annoncer au public cette prodigieuse et originale série de poèmes qu'il enfanta aux derniers moments, comme trop sûr du peu qui lui restait à vivre, et ce fut la *Comédie de l'histoire* (1881).

Cinq ans après lui, sa veuve elle-même descendit au tombeau (14 mars 1882), demandant que son cœur fût réuni au corps du doux chantre qu'elle avait tant aimé [1]. Camille Doucet, dont la compétition avait retardé, on l'a vu, de plusieurs années l'entrée d'Autran à l'Académie, devenu maintenant ami de la famille, s'intéressait au mariage de mademoiselle Valentine Autran avec un très galant homme, le délicat poète et auteur dramatique Jacques Normand (16 avril 1883). Autran n'avait pas connu son gendre futur, mais, sur la lecture d'une pièce de début, l'avait deviné écrivain d'avenir. Si donc le nom s'est perdu, la tradition littéraire, on le voit, s'est perpétuée.

1. Minutes De Gasquet, dépôt du 21 mars 1882.

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES

I. — LA MATIÈRE

On a dit avec un air de paradoxe : « L'artiste n'invente pas, il se souvient », et c'est la contrepartie de l'autre définition bien connue de l'Art : « la nature vue à travers un tempérament ». L'artiste use des matériaux que lui livre la vie, et c'est une comparaison que Platon employait déjà de rapprocher le poète de l'abeille. Entre le miel et le suc des fleurs il y a le talent, le génie qui élabore, mais qui n'invente jamais. On a pu prouver [1] que si Victor Hugo fut véritablement ivre de lumière, il le dut à un voyage en Espagne pendant son enfance, où ce pays net et clair s'imprima dans son âme avec une persistance définitive. On pourrait également prouver que l'enfance d'un Baudelaire ou d'un Leconte de Lisle sous des cieux

1. M. Mabilleau.

lointains, au milieu d'une nature formidable, aux bords d'un océan infini, a influencé leur œuvre entière et que l'inquiétude de l'un et l'impassibilité de l'autre proviennent de la même impression subie avec révolte ou avec résignation, et qu'un cerveau de Français de France ne saurait jamais inventer. Ce sont les premières impressions qui nous font une âme, tout le reste est question de métier.

L'âme de Joseph Autran qui s'est formée au milieu d'une nature que nous pouvons à notre tour contempler, d'après des événements que nous connaissons, est assez proche de nous par le temps et les circonstances pour que l'on désire retrouver les matériaux que la vie lui confia.

Autran passa toute son enfance devant la mer : les premières émotions poursuivent leur cours souterrain pendant toute la vie ; sans se perdre jamais, elles se transforment. Lorsque de sa lucarne, après quelques vers de l'*Énéide*, le jeune Autran voyait la mer s'étendre sous ses regards, les épithètes virgiliennes s'animaient, les descriptions dépassaient les mots et un grand souffle entrait dans l'âme de l'enfant. Ce qui lui montrait à travers le texte des poètes des paysages immortels, par une opération

intellectuelle inverse l'amenait à s'imaginer ce que pouvaient donner avec des mots les visions rapportées de ses courses dans la campagne ou au bord des flots. Ce fut un bonheur pour le futur poète d'avoir été retiré assez vite du collège, d'avoir passé l'âge où se forme l'imagination dans un milieu propice. On comprend qu'il éprouve une nuance de regret lorsqu'il dit dans sa nouvelle préface aux *Poèmes de la Mer*, l'ouvrage qui résuma toutes ses impressions enfantines : « Il est des souvenirs qui semblent porter avec eux leur excuse; on se sent d'autant plus attiré vers eux que le temps les éloigne davantage, et pour peu qu'ils se rattachent à des objets disparus à jamais du monde, ils se trouvent comme placés sous la protection d'un sentiment religieux. »

On n'a qu'à lire la suite de cette préface pour reconnaître cette persistance des premières impressions. Peu de tableaux dans l'œuvre d'Autran sont aussi nettement présentés que celui de la maison paternelle : les petits salons du rez-de chaussée, décorés de trois ou quatre peintures au lavis, bricks et goélettes à la voile qu'un pinceau scrupuleux orna de tout l'appareil de leurs agrès; les bibelots exotiques épars dans la maison et l'odeur particulière sur

tout cela, l'odeur de navire. Il ne se souvient pas sans émotion de ces visiteurs, marins, pour la plupart, que les femmes accueillaient avec une généreuse et souriante hospitalité. On revoit dans la salle basse l'enfant silencieux et ravi qui écoutait les récits d'aventures lointaines, sa mère le ramenant à sa chambre bien avant que les hôtes se fussent retirés. Il éprouvait à perdre la suite de l'entretien un chagrin, une angoisse qui lui semblaient « la plus dure des épreuves ». Comme son imagination travaillait pour compléter à son gré ces histoires merveilleuses ! En somme l'artiste n'agit pas autrement : la vie lui suggère ce que l'art devra achever. L'amour qu'il garda toute sa vie pour le divin Virgile, ce qui le ranimait sans cesse c'était le souvenir de soirées à la maison paternelle avec ce bon Julio Tini, un homme bien séduisant pour une âme d'enfant, un homme « qui avait franchi vingt fois » l'Atlantique, sans que les bourrasques de la vie ni les vents de la mer eussent emporté de sa mémoire un vers de Virgile ou d'Horace. On revoit encore à la veillée le bon vieux capitaine attirant l'écolier près de lui et récitant sans une hésitation « des centaines de vers de l'*Énéide* auxquels son accent italien et sa

déclamation chantante prêtaient comme une harmonie et une vérité de plus ».

Le premier sujet qui se proposa à Autran fut un « Christophe Colomb » que lui suggéra Julio Tini : une épopée où il eût uni ses deux grandes passions, la mer et les voyages à la recherche d'une nouvelle patrie, comme celui du pieux Énée. Autran lui-même a très finement analysé comment il trouva dans ces premières impressions le sujet de son premier livre : « Non seulement, dit-il, la mer occupait autour de moi toutes les pensées, résonnait dans toutes les paroles, elle était aussi l'éternel et unique spectacle de mes yeux. J'en étais si rapproché que le moindre vent jetait jusque dans ma chambre la poussière saline de ses flots et que j'entendais la nuit, de mon alcôve, même dans les plus grands calmes, le bruit de sa respiration haute et large. » Et cet amour devait être sincère pour inspirer à des années de distance de pareilles descriptions !

L'influence du milieu, de la vie familiale que mena toujours Autran à la rue de l'Évêché, eut encore un autre résultat, celui de lui conserver, jusqu'à l'âge où les convictions qu'inspirent les exemples environnants deviennent immuables, ses illusions sur la

bonté et la générosité des hommes. Plus tard on sent qu'il s'efforce de prendre le ton pessimiste en honneur après 1850 et qu'il n'y arrive pas. Il est spirituel et piquant, non méchant. Il est assuré que l'homme, foncièrement bon, ne se pervertit que par accident : il ne faut jamais perdre l'espoir de le relever. La plupart de ses récits seront pour célébrer des traits de générosité ou de dévouement. On sent qu'il ne peut pas croire que les hommes qu'il voit vivre sous un beau ciel, dans une belle nature, puissent nourrir des pensées basses ou préparer de mauvais desseins. Cet optimisme a chez lui la force d'un instinct. Enfin, l'éducation pure et sévère qu'il reçut fera que de son œuvre la femme est presque absente; nous entendons par là la femme destructive et fatale, et la passion qu'elle inspire. Un critique le félicitait de ce que ses livres pouvaient être laissés sur la table. On ne trouvera dans son œuvre que la mère ou la jeune fille; il ne faut pas s'en plaindre. Il y a bien assez d'écrivains qui oublient qu'ils ont eu une mère et qu'ils peuvent avoir des filles.

Lorsqu'une heureuse fortune lui permit de se retirer dans ses terres, Autran se plut aux collines du Luberon ou aux ombrages de La Malle. Tout heureux

de vivre enfin de la vie de ses maîtres, Horace et Virgile, il se prit d'amour pour la Provence dont il n'avait connu jusque-là que les côtes. Les peintres ou les écrivains qui n'ont fait que traverser le pays ont contribué à lui donner une réputation conventionnelle. Les saisons y ont une diversité délicate qu'Autran savourait en artiste. Il y a dans la *Vie rurale* une Provence peu connue, toute triste « d'automne qui s'en va d'heure en heure plus pâle », sous le vent d'ouest qui pousse d'un bout de l'horizon à l'autre des nuages lourds et secoue les arbres dépouillés et sifflants ; et une Provence en proie à l'hiver net et dur, sans neige, avec un froid étincelant sous un ciel toujours clair.

La mer et la Provence sont les impressions majeures dans l'œuvre d'Autran. Il ne fut jamais un voyageur enthousiaste. L'Italie et ses souvenirs antiques ne lui inspirèrent que *la Semaine Sainte à Rome* de 1841, reprise en 1875 et condensée pour former le *Voyage en Italie*, et quelques pièces éparses. La vie de Paris ne l'attirait pas et les apparitions fréquentes mais courtes qu'il y faisait ne le documentèrent que pour les descriptions superficielles de l'existence de plaisir.

La même pudeur qui empêcha Autran de parler de ses sentiments nous prive de tout renseignement par son œuvre sur sa vie privée; rarement la pensée fut autant séparée des événements quotidiens; les pièces se comptent où il parle des deux êtres que l'on sait avoir été la passion de sa vie : sa femme et sa fille. Il pensait que le public ne doit pas être admis partout et lorsqu'on voit des poètes se faire de la copie avec leurs joies ou leurs douleurs intimes, on sent pour sa réserve une singulière estime.

Devant les événements publics Autran resta assez indifférent. Il aimait, non pas un gouvernement, ou un régime, mais la France, à la gloire de laquelle il écrivit des vers admirables. Profondément ému par les guerres qui augmentaient cette gloire, les désastres de 1870 lui firent une blessure inguérissable. Il ne cessa pas d'espérer, cependant, de prêcher le relèvement et la confiance; et jusqu'à la fin il eut foi dans les destinées de son pays. Il était presque un enfant lors de la guerre d'Algérie, et les idées de gloire guerrière, de mort glorieuse, prenaient dans son âme enthousiaste des proportions grandioses : il consacra à la gloire de nos armées des pièces de circonstance comme *Milianah*, et la guerre d'Afrique forme le sujet

ou le cadre de plusieurs de ses contes. Au contraire les guerres de l'Empire, du premier et du second, le laissaient assez froid : les unes étaient trop proches pour que la gloire en compensât les désastres, les autres étaient faites par un gouvernement qui n'avait pas ses sympathies.

Au fond le poète qui devait écrire : « Tout homme politique est un malhonnête homme » se désintéressait de ces questions. Avec l'âge il était devenu plus retiré; il n'avait jamais aimé le monde, il était trop intelligent pour cela, mais il avait su grouper autour de lui des amitiés précieuses et il aimait la causerie. Les contemporains nous assurent qu'il fut un improvisateur remarquable, s'élevant rapidement aux idées générales et les développant avec une ampleur et une intelligence pleines de finesse. Grand observateur, il était aisément non pas philosophe, mais moraliste. L'absence de culture philosophique, l'ignorance de l'évolution de la pensée humaine serait une lacune dans l'œuvre d'Autran, si le poète, comme beaucoup de ses contemporains, avait voulu forcer sa nature et poursuivre à tout prix une fausse profondeur. Mais pour lui la réalité extérieure, le monde existait avec une telle intensité qu'il n'aurait jamais pu plier son

esprit à la fantasmagorie d'abstraction que sont les rêveries philosophiques. Il fut un moraliste avisé, d'autant plus que sans esprit de système, sans fausser la vérité à son profit, il note au jour le jour les remarques qu'il fait, sans parti pris ni contre l'humanité ni pour elle. Au fond il était optimiste, et ses boutades, plus spirituelles que méchantes, naissaient plus de sa nature réfléchie que d'un ressentiment théorique contre l'univers.

Il sut retirer de la vie ce qu'elle peut présenter d'agréable : beaux paysages marins ou ruraux, récits de belles actions dans de beaux cadres, passions nobles et désintéressées. Ce contemplatif sut être heureux de ce que le ciel était clair au-dessus des arbres chantant dans la brise, et de ce que son âme se sentait harmonieusement émue de la beauté quotidienne des choses.

II. — LES THÉORIES

Place d'Autran dans la littérature. — Fut-il un romantique? — Ses opinions littéraires sur l'art, sur les artistes anciens, sur les artistes modernes, sur lui-même (ses préfaces). — Sa technique.

Il est bien difficile aujourd'hui à un artiste de s'abstraire complètement du milieu dans lequel il vit, surtout de son milieu intellectuel. Nous avons pu voir la fascination qu'exerça sur les premières pensées littéraires d'Autran le génie d'un Lamartine. On est artiste d'abord par soi-même, pour la conception, par le monde étrange que l'on sent vivre et vibrer en soi, puis aussi par l'imitation lorsqu'il s'agit de passer de l'idée à la forme, lorsqu'on décide d'exécuter : les maîtres ont toujours commencé par être des écoliers ou, si l'on veut, des disciples; l'originalité vient ensuite, d'autant plus forte que l'on a mieux étudié

les procédés déjà employés et qu'on peut en reconnaître les défauts et les lacunes.

Donc chaque artiste apprend; c'est-à-dire qu'il prend autour de lui le résultat des expériences de ses devanciers, il aperçoit des théories, il trouve des modes qui désormais régleront sa pensée, des moules où il jettera la matière que lui fournissent la vie, les circonstances, l'art ou son propre tempérament. Sans la théorie, consciente ou inconsciente — mais qui existe toujours puisqu'elle se retrouve sans peine dans toutes les œuvres, — l'artiste ne serait qu'un rêveur : l'idée ne lui viendrait même pas de faire sortir de leur vague domaine ces premières aspirations. C'est ainsi qu'un promeneur ignorant ne saurait dégager du caillou qu'il a ramassé, la pierre précieuse qui y est peut-être enfermée.

Le second résultat de cette application constante de la théorie à la matière comme d'un instrument et d'une méthode pour polir l'œuvre d'art, c'est d'établir entre les œuvres une continuité, une logique d'exposition et d'exécution qui frappent l'esprit le moins averti. M. Georg Brandès a pu ainsi étudier « les Grands Courants de la littérature », et nous voyons à chaque instant paraître des ouvrages sur tel ou tel

mouvement de la pensée humaine. A relever le chemin parcouru par une forme artistique, on y distingue aisément ce que chacun y apporte de perfectionnement et d'originalité, les découvertes et les simples applications. Et les découvertes de la science comme celles de l'art créent des besoins nouveaux. Chateaubriand a créé la mélancolie moderne, une vision nouvelle de la vie et des choses. En peinture, en musique comme en littérature, on constate un parallélisme remarquable entre les inventeurs et les besoins créés, entre l'offre et la demande qui la suit.

C'est pour ces raisons qu'avant d'étudier un écrivain dans le détail de ses œuvres on doit, de même qu'on s'est demandé quelle fut sa vie et quelle matière la vie a donnée à son âme, rechercher les procédés auxquels il recourut, et, pour les mieux découvrir, voir quels furent ses rapports avec le reste de la littérature. Or on trouve dans chaque œuvre une triple documentation : d'abord les dates des œuvres et leurs rapports avec les œuvres antérieures ou contemporaines; les jugements — s'il en a laissé — que l'écrivain a pu porter sur ces œuvres (on ne saurait mieux caractériser ses propres tendances que par l'approbation ou la désapprobation donnée à celles d'autrui);

les opinions qu'il a pu émettre sur ses propres œuvres dans ses préfaces; enfin l'exécution elle-même qui souvent diffère beaucoup de la théorie, soit que la matière fût ingrate, soit que la main de l'ouvrier l'ait trahi.

Demandons-nous d'abord quelle fut la place d'Autran dans la littérature du XIXe siècle.

Ses œuvres se succèdent sur un espace de plus de quarante ans à partir de 1835. Or, le grand mouvement littéraire ou, si l'on veut, le grand courant qu'ont suivi la plupart des écrivains nés dans la première moitié du siècle fut le romantisme. Ce serait donc un premier caractère de déterminer qu'il fut ou non de cette école.

Que signifiait exactement cette appellation qui servit à désigner les œuvres d'un Hugo et celles d'un Gautier, celles d'un Lamartine et celles d'un Musset? Lorsque la jeunesse à Paris livra la bataille d'*Hernani*; lorsque, à Marseille même, elle livra la bataille d'*Antony*, à laquelle Autran prit la part que nous savons, elle invoquait un droit qu'elle considérait comme sacré : la liberté de l'art. Nous ne pensons pas que l'on puisse trouver un meilleur fondement au romantisme ni en donner une meilleure définition

que celle que l'instinct imposa à ses premiers sectateurs.

Le romantisme fut une révolte au nom de la liberté et pour acquérir à jamais cette liberté. Plusieurs siècles de développement harmonieux avaient fini par engendrer des traditions dont on avait tiré des règles, et à mesure que les génies devenaient plus rares dans l'universalité des talents, ces règles s'imposaient de plus en plus tyranniques. De là un art impersonnel et cette impersonnalité même considérée comme une condition de la perfection de l'œuvre. Le romantisme revendiqua la liberté, et la liberté pour chacun consista à être soi-même en tout et toujours, à faire tout ce qui plaît. C'est à cet art que s'applique la définition : « L'œuvre d'art est un coin de la nature vue à travers un tempérament ». L'écrivain ne vit plus dans les spectacles de l'histoire ou de la vie que l'émotion qu'ils lui inspiraient; c'est ce qui explique la contradiction apparente entre les diverses œuvres : là où Hugo voyait une antithèse, Dumas admirait la pompe, l'ostentation de la richesse, de la force ou de l'astuce, et les deux théâtres étaient néanmoins romantiques.

Or, il y avait dans le théâtre classique certaines

traditions : la tragédie devait satisfaire aux trois unités, ne mettre en scène que de grands personnages, s'abstenir par suite du ton familier réservé à la comédie. Le drame romantique fut le contre-pied de tout cela, et visa non plus à la beauté, mais au sublime.

Dans la poésie, au lieu de donner à l'émotion la forme la plus générale, le romantisme s'attacha à trouver l'expression la plus individuelle même aux émotions de tout le monde. Hugo n'avouait-il pas qu'il était posé au centre de tout comme un « Écho sonore »? Le poète fut dès lors celui qui dit son avis sur tout, et la poésie se confondit avec le lyrisme, expansion intime d'une âme. « Le romantisme, a dit excellemment M. Brunetière, fut la pénétration de tous les genres par le lyrisme », par la peinture complaisante du moi. Ainsi qu'il arrive, ce mouvement dura ce que durent les mouvements littéraires : le temps où mûrissait la génération qui le créa ou en accéléra la marche; la génération qui commença à écrire en 1850 et 1860 fut par réaction de l'école impassible; Leconte de Lisle était le maître, dans toute l'acception du mot, de cette école qui devait s'appeler le Parnasse.

Si l'on considère les rapports d'Autran avec les poètes ses aînés ou ses contemporains, si on lit quelques passages de ses préfaces, si on en croit ses manifestations de jeunesse, on serait tenté de le classer parmi les romantiques.

Un examen plus attentif nous montre, non qu'il n'eût pas aimé à être romantique, mais que son tempérament était trop équilibré, sa culture trop imprégnée d'antiquité, son imagination trop calme et son âme trop modeste pour qu'il appliquât dans ses œuvres des principes consistant précisément en l'absence de principes.

En plein XIX[e] siècle, un peu à l'écart du mouvement général, Autran fut un classique. Nous aurons maintes fois à relever ses attaques contre le parti avancé du romantisme qui sacrifiait l'idée à la forme et la pensée à la rime. Nous pouvons croire qu'il aimait Hugo, nous savons qu'il n'aimait pas Baudelaire, cette fleur vénéneuse du romantisme; il admirait Boileau, tout comme Flaubert qui est aussi un classique malgré ses truculences. Nous verrons dans son théâtre que des trois libertés que prend le drame romantique il n'en réclama qu'une (que nécessitait peut-être son inexpérience), la non-observation

de l'unité de temps et de lieu : au demeurant le ton chez lui reste noble, le comique ne s'allie jamais au tragique et les vers rappellent beaucoup plus *Lucrèce* qu'*Hernani*.

Il est très rarement lyrique dans l'acception moderne du mot : nous n'aurons pas à examiner quelle transformation il fit subir à la nature; restant presque toujours en communication avec elle, il peint d'après son modèle : la preuve en est l'absence de métaphores dans son œuvre. Le romantisme créa sinon la métaphore elle-même, du moins son usage systématique et son abus. A la perception physique de l'objet que l'on a sous les yeux, s'en ajoute une autre purement intellectuelle et pour ainsi dire au second degré : une sensation fixée dans la mémoire ou l'imagination et dont l'image vient se juxtaposer à la première. Lorsque Victor Hugo, après avoir (d'après une antique métaphore) comparé les vagues à des moutons, parle du pâtre-promontoire, sa vision est simultanée. Et depuis Baudelaire, à l'imitation de l'école anglaise (Shelley et les Lakistes), la métaphore, au lieu de réunir deux sensations visuelles, a fini par accoupler des impressions visuelles auditives, ou tactiles. Nous ne rencontrerons jamais de

parcils procédés dans Autran. Il n'y a pas, peut-être dans son œuvre entière, plus d'une seule métaphore, que nous citerons. Il en reste à la comparaison, qui est une figure due non à l'imagination mais à la raison, un résultat non pas de l'invention mais de la logique.

Nous ne rencontrerons pas non plus chez notre poète cette vision simultanée de la vie, de la nature, et de la vie de l'homme, cette gigantesque métaphore qui est le panthéisme et qui donne aux vers d'un Leconte de Lisle leur lointaine grandeur. Autran est trop classique, trop pénétré des règles, pour ne pas en avoir reconnu qui délimitent le domaine de l'homme et celui de la nature : ils ne se confondent jamais chez lui, ni dans la pensée, ni dans le style.

Le culte de la raison, de la clarté logique de l'œuvre d'art, faisait que le plus grand défaut à ses yeux était l'obscurité sous prétexte de profondeur ; il en avait de l'aversion pour Gœthe et les écrivains allemands. Son œuvre à lui est un modèle de clarté et de simplicité antiques.

Il se faisait une idée de l'art aussi différente de celle d'un Hugo que de celle d'un Flaubert. Il ne crut jamais avec l'un que le poète est un prophète

dont le génie dirige les peuples et crée de l'histoire ; il ne voulut pas avec l'autre école qu'il fût une sorte de mandarin sans autre souci que celui de la beauté à atteindre, aux dépens même de la réalité, sans s'inquiéter du public non initié. L'art, pour lui comme pour les anciens ses maîtres, pour un Théocrite ou pour un Horace, c'est de s'abandonner à la joie de voir de belles choses et de le dire. L'œuvre d'art, dont la conception se fait à l'écart du public, une fois achevée est un être qui vit, qui a le droit de créer à son tour de la vie. C'est ce qu'il exprime quelque part en beaux vers :

... Tout s'en va, tout tombe et se flétrit,
Hors le rêve idéal émané d'un esprit.
Le sang matériel qui roule dans nos veines
Ne colore ici-bas que des images vaines.
Le fantôme c'est moi, ce marbre est le vivant ;
Le spectre que l'artiste un jour vit en rêvant
Avec toute la vie aura toute la gloire ;
Ce qui marche au soleil n'est qu'une ombre illusoire ;
Ce qui n'a pas vécu vit éternellement.
L'amour, la passion, le cri, le mouvement
Vont des fils de Corneille aux enfants de Shakespeare :
C'est Hamlet, c'est Cinna, c'est le Cid qui respire ;
Et je suis moi, passant d'os et de chair pourvu,
Jaloux de ce Gil Blas que personne n'a vu [1].

1. *Lyre à sept cordes*, p. 300.

Cette toute-puissance qu'Autran concède à l'art n'est pas la même que l'orgueil prophétique de Hugo; une différence essentielle les sépare qui fait apprécier la divergence d'idéal et de caractère entre les deux poètes. Pour Hugo l'être sacré c'est le *poète*, la poésie est un sacerdoce, une fonction. Pour Autran l'ouvrier n'est rien et doit s'effacer devant l'œuvre d'art et la chose belle est tout : on aperçoit là nettement l'opposition entre le Romantisme et le Classicisme.

Nous avons eu souvent à relever cette passion d'Autran pour les auteurs anciens qui eut une belle influence sur son esthétique.

« On aura beau dire et beau faire — écrit-il au début, en préface aux *Poèmes de la Mer*, — le plus admirable roman du monde ne vaudra jamais l'*Iliade*; la fiction la plus dramatique du plus habile prosateur sera toujours placée aux yeux des experts à une respectueuse distance de l'*Énéide*, qui pour l'intérêt ne vaut pas un conte de nourrice. »

Il a gardé de ce culte des auteurs antiques, surtout d'Horace et de Virgile (la liste serait trop longue des passages où il cite tout ce qu'il leur doit), un amour de la clarté et de la simplicité tel que ces qualités furent

chez lui comme une seconde nature. Ce n'est pas une pure simplicité d'expression, mais une clarté d'inspiration singulièrement profonde et dont l'expression naïve n'est que la suite naturelle. On pourrait dire de lui ce qu'il disait si joliment de Méry[1] : « J'ai mille souvenirs d'avoir été Virgile. » Ou plutôt on retrouverait en lui la bonhomie, la finesse, l'atticisme d'Horace. Aussi, après avoir montré qu'il prit part au mouvement romantique, est-on obligé de conclure qu'il est resté cependant classique. On aimerait à croire que les âmes des deux poètes romains le visitaient tour à tour et que les collines du Luberon leur étaient aussi agréables à décrire que les doux paysages latins.

Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'Autran resta isolé dans sa Provence, et que, loin de Paris, il était plus à l'aise pour en juger à leur juste valeur la vie et les œuvres. Nous rencontrons chez lui plusieurs jugements sur les œuvres contemporaines, et il prit la peine de rédiger brièvement ce qu'il pensait de la plupart des poètes français. Le fragment est intitulé *Le lac de Côme* : un léger scénario sert à expliquer ce cours de littérature qui a parfois les allures de

1. *Sonnets capricieux*, p. 326.

l'épigramme. La plupart de ces jugements sont à citer, d'abord parce qu'ils sont d'une forme agréable et puis parce qu'il serait à la fois impossible de tirer une règle unique de préférences parfois capricieuses et téméraire d'y faire un choix : lorsqu'il s'agit de les juger, tous les poètes se valent, ils ne diffèrent entre eux qu'une fois le jugement prononcé.

Un voyageur français, ayant loué une villa sur les bords du lac, y trouve la bibliothèque fermée à clef et n'a pour toute lecture qu'un cahier où le propriétaire absent, qui fut professeur de belles-lettres, consigna de « Petites notes sur les poètes de sa bibliothèque ». Ce sont en réalité les « Opinions de Joseph Autran sur ses prédécesseurs » (il n'y est parlé d'aucun poète vivant, et cela semble avoir été composé vers 1872). Il y suit à peu près l'ordre chronologique de Charles d'Orléans et de François Villon à Baudelaire avec cette réflexion préliminaire : « L'obscurité m'est importune, je ne commence à me plaire que là où quelque clarté commence à se produire. Ce qui m'attache uniquement chez les auteurs des temps lointains c'est leur biographie. Leurs aventures me semblent en général plus amusantes que leurs œuvres. » Cela posé, il juge.

— Marot : un page qui a inauguré deux traditions littéraires : la mendicité et la pénitence.

— J. du Bellay : dont il préfère un sonnet à toute l'œuvre de Boileau.

— Malherbe : un Don Quichotte littéraire qui ennuie tout le monde de sa Dulcinée : la prosodie, et qui n'a fait de sa vie que quatre vers :

Elle était de ce monde où les plus belles choses, etc.

— Régnier : un grand poète du terroir; Racan et Segrais : des plagiaires d'Horace et de Virgile.

— Corneille : qui reste grand parce qu'en littérature il n'y a que le bon qui compte.

— La Fontaine : qui a assassiné Esope.

— Molière : un des génies de ce monde.

— Madame Deshoulières : qui a fait quatre vers, elle aussi (on ne se souvient jamais du reste de la pièce).

— Boileau : « ce grand poète a encore un admirateur en France » (serait-ce Flaubert ?).

— Racine : qu'il juge, avec l'idéal du siècle, harmonieux mais non musical; « il travaille dans une chambre régulière, carrée, symétrique, qui a peut-être une cheminée mais qui n'a pas de fenêtre ».

— J.-B. Rousseau : qui fut le « poète lyrique », un poète à part se faisant reconnaître par un certain penchant à l'épilepsie, du moins au XVIIIe siècle, car « la poésie lyrique, c'est-à-dire la poésie même », date, d'après le professeur (c'est-à-dire d'après Autran), du XIXe siècle : « Ces pédants, dit-il, auront beau dire et beau faire, c'est de notre siècle qu'elle date. Les hommes en général se font volontiers les admirateurs des âges précédents, les flatteurs du passé, *temporis acti*. Moi, je l'avoue sans vergogne, j'aime mon temps. Je n'y tiens aucune place, je n'y suis qu'un modeste professeur, n'importe, j'estime que ce siècle ne le cède à aucun autre. Je ne puis me persuader que celui de Louis XIV ait porté le génie de la France à sa plus haute expression. Un temps qui a été dans l'erreur sur plusieurs points essentiels de l'art ne peut pas avoir atteint la suprême perfection. Or le grand siècle subissait encore toutes sortes de préjugés et d'illusions, ne fût-ce que cette absurde loi des trois unités qui a fait de son théâtre un théâtre artificiel et tout de convention. Personne au moins ne contestera que les maîtres de la poésie lyrique ont vécu de nos jours et qu'il n'est plus permis désormais de prononcer le nom de J.-B. Rousseau auprès des

quatre ou cinq noms que tout le monde a sur les lèvres. »

— Louis Racine : le plus faible ouvrage du grand Racine.

— Voltaire : dont la prose n'a été mauvaise que dans ses vers.

— Gresset : qui eut la « gaîté ecclésiastique ».

— Ducis : à qui l'on doit être reconnaissant d'avoir été hostile à Napoléon, religieux, partisan des modernes et l'inventeur de Shakespeare.

— Delille : « un faux monnayeur qui se fait passer pour riche ».

— Gilbert : « le seul vrai poète du XVIIIe siècle qui l'a laissé mourir de faim ».

— Claris de Florian : « joli comme son nom ».

— Fontanes : « un de ces hommes dont l'exemple encourage beaucoup à ne rien faire ».

— André Chénier : à qui « la guillotine de la Terreur a fait plus de bien que de mal ». « Le tort, le grand tort d'André Chénier, c'est de s'être abstrait systématiquement du monde où il vivait pour se transporter par l'imagination dans le monde antique, dans le monde païen. Il a dû à ce changement d'optique ce que je trouve d'artificiel dans beaucoup de ses

pages. Il est vrai qu'il lui est dû aussi la plupart des beautés qui rendent sa mémoire immortelle. »

— Chateaubriand : « Il avait la passion des vers, malheureusement il en a fait. »

— Béranger : « Beaucoup trop de gloire pendant sa vie, pas assez après sa mort ».

— Millevoye : « un doux nom, un doux poète, un de ceux qui doivent une partie de leur gloire à la précocité de leur mort. Le monde n'aime pas que les poètes soi-disant poitrinaires fournissent des exemples de longévité » ; et il ajoute avec une ironie féroce dont on trouve chez lui peu d'exemples : « Il a une prédilection pour ceux qui meurent en achevant leur livre. Ceux-là du moins ne l'ont pas trompé ».

— Lamartine : « Nul n'a parlé de Dieu dans un angage plus digne de Dieu et de l'âme humaine ». « La sainteté semble y égaler le génie. »

Vigny a fait à Autran l'impression d'un homme varié dans son talent mais beaucoup moins dans sa conversation :

— « Sa parole est une plainte perpétuelle contre l'indifférence du public français envers la poésie ! » Et Autran raconte avec un calme terrible : « C'était dans un salon où l'on parlait du volume des *Des-*

tinées... Une dame du plus haut monde, dont les équipages font sensation au Bois, qui a la prétention d'exercer quelque influence sur l'Académie, avouait sans façon ne pas l'avoir lu. Dame! c'est un livre de six francs. Un jeune homme modeste lui offrit de lui prêter l'exemplaire. — C'est toujours ainsi. Les livres en France sont achetés par les pauvres qui les prêtent aux riches. *Il arrive même que les riches ne les rendent pas.* »

Nous avons cité son opinion sur ses amis Barthélemy et Méry dont la circonstance fut la muse.

Il traite Sainte-Beuve de grand critique doublé d'un petit poète, ce qui est vrai, et Th. Gautier de poète doublé d'un critique, ce qui est vrai encore.

Il a pour Delphine de Girardin un mot exquis de « rosserie » : « Une muse couronnée de fleurs artificielles », et il semble qu'un remords galant lui fasse seul ajouter : « Elle aurait eu plus de talent si elle avait eu moins d'esprit. Pour arriver jusqu'au génie il faut un peu de bêtise et je crois qu'à ce prix-là elle n'en aurait pas voulu. »

Il consacre une longue notice émue à Brizeux qui aurait dû naître en Angleterre et qui mourut de misère en France; « mais il vivra, je l'espère, car la

France a l'habitude de se montrer généreuse envers la mémoire des poètes qu'elle a laissés mourir de faim. Sa générosité a besoin d'être stimulée par le remords. »

Nous voudrions citer en entier ce qu'il conseille, à propos d'Hégésippe Moreau, à un jeune homme qui veut écrire : « Pas de vers,... écris un beau livre en prose, un roman dans le genre honnête ; tu pourras peut-être le vendre cinq cents francs. Te le dirai-je enfin ? Écris un roman dans le genre immonde, alors, oh ! alors, nom ami, tu n'iras pas à l'hôpital, ta fortune est faite. Quarante éditions en six semaines ! » La littérature et le public ne changent guère.

Il compare Alfred de Musset à Lamartine sans le lui préférer, mais en indiquant les qualités qui rendent le poète des *Nuits* plus sympathique peut-être au goût français.

Quant à Baudelaire, Autran ne paraît pas l'avoir compris ; il ne l'a certes pas aimé et il aurait été bien étonné s'il avait pu prévoir l'influence sur la poésie française, ou plutôt sur les poètes français, « de ce fou qui ouvre sa fenêtre et adresse aux passants de bizarres apostrophes, de ce débauché qui sort la nuit d'un mauvais lieu et offense par ses chansons avinées la majesté des étoiles ».

Pour la plupart des auteurs modernes il est plutôt sévère, il traite Gautier de ciseleur, Banville de funambule; Leconte de Lisle est robuste et grand, mais ses sujets grecs ou hindous nous sont indifférents; Vigny reste trop sur sa tour d'ivoire :

Il serait mieux compris s'il était moins sublime [1].

Les préférences d'Autran vont à Sénancourt, à Chateaubriand, à Lamartine, à Byron, qui ont chanté l'âme de leur époque.

Il n'aime pas beaucoup la littérature étrangère et il revient souvent sur la fausse profondeur de Gœthe.

Entre les anciens — c'est-à-dire le XVIIe siècle — et les modernes — c'est-à-dire le XIXe, — il hésite : après tout est-il obligé d'avouer « qu'ils se valent et que la France peut en être également fière [2] »?

Voilà dans quel sens Autran était orienté par son époque, son éducation et ses tendances. Quelle idée se faisait-il lui-même de son œuvre? La réponse est dans les préfaces de l'édition définitive, mais souvent il y a de la marge entre son idéal et la réalisation qu'il en a tentée.

1. *Lyre à sept cordes*, p. 323.
2. *Sonnets capricieux*, p. 292.

Il nous dit, par exemple, qu'il voulut dans les *Poèmes de la Mer* combler une lacune des littératures. Il oubliait seulement l'Odyssée et mille autres passages de la littérature antique où la mer avait été chantée.

Nous verrons s'il a réussi du moins dans la tâche qu'il entreprenait. Nous verrons aussi quel était le but qu'il se proposait en écrivant des tragédies, et s'il a réussi ce qu'il se proposait dans *la Vie rurale*.

Nous ne ferions en nous étendant que recourir à des citations, trop longues, que l'on trouvera plus convenablement encadrées dans le texte même des préfaces de l'édition définitive.

Nous aurons aussi l'occasion de revenir sur sa merveilleuse facilité et ses facultés d'improvisation. Il eut aussi le don de revenir sur son premier mouvement et de corriger [1], et l'on ne saurait assez admirer le bel exemple de probité littéraire qu'il donna en se livrant à son travail de réédition.

Il resterait à parler de la technique et du vers d'Autran. Mais nous croyons en avoir assez dit sur ce sujet sans vouloir nous exposer à redire des choses trop connues. Son vers est le vers de Lamartine et

1. *La Flûte et le Tambour* (Préface).

de Musset, et nous signalerons en son lieu l'originalité que l'on peut y découvrir.

Il nous reste à aborder l'œuvre même : ce qui est résulté de la combinaison du talent du poète avec la matière que lui donna la vie, l'art ou la nature.

III. — L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LES POÈMES DESCRIPTIFS

I

LES *POÈMES DE LA MER*

Rien ne semble au premier abord échapper au progrès matériel comme l'art, et cependant, rien ne lui est soumis davantage. D'une époque à l'autre, non seulement il se crée des idées nouvelles, mais encore les mots anciens dont le plus souvent nous nous servons pour les exprimer, voient leur compréhension s'altérer ou s'élargir suivant les vicissitudes mêmes des besoins nouveaux de l'âme humaine. C'est ainsi, par exemple, que pour un homme du XIXe siècle, l'hésitation d'un Romain du temps d'Auguste à traverser l'Adriatique semblait puérile, et que pour un

homme du xxe siècle, où les steamers robustes et rapides suppriment la terreur et les distances, le mot qui évoquerait les mêmes images qui effrayaient Horace, n'est plus celui de « mer », mais celui d' « océan », et le temps est sans doute proche où les divers océans ne paraîtront pas plus vastes que les différents replis d'un lac unique. Il ne faut donc pas oublier la date quand on lit les *Poèmes de la Mer*, et il faut, dès l'abord, s'attendre à y trouver des descriptions de la Méditerranée à une époque où il y avait encore beaucoup de bateaux à voiles et où le cabotage passait encore pour de la navigation.

C'est devant ce lac sans tempêtes violentes, aux contours aimables, aux côtes lumineuses; devant la mer qui vit naître Vénus, qui retentit jadis du chant des Sirènes, où les Néréides et les Tritons suivaient les navires; devant une nature gracieuse, aux souvenirs mythologiques, que notre poète passa son enfance. Ses premières courses le long des vagues, les jeux de la lumière sur l'eau selon l'heure du jour, la vie des matelots, la vue de leur départ et de leur arrivée, l'inquiétude qui saisit un terrien à contempler les barques s'écouées par la tempête; les récits des gens de mer, dont nous avons cité ce qu'il nous rapporte

lui-même; ce fut là qu'il trouva sa première leçon de beauté et la première notion de l'ampleur du ciel sur la terre. Un écolier qui, pour rentrer chez lui, traverse un quartier urbain où les murs sont tout le paysage et où l'intérêt se concentre sur les êtres humains qui seuls y ont de la diversité, aura, croyons-nous, des impressions originelles toutes d'observation ou de psychologie intérieure. Mais comme Autran ouvrait la lucarne de sa chambre, il voyait la mer luire sous le soleil couchant, il apercevait un navire louvoyant, les voiles au vent, pour rentrer au port; et son paradis d'écolier tranquille était la plage qu'on lui défendait souvent par crainte de camaraderies compromettantes avec les moussaillons qui s'y ébattaient tout le long du jour. Sa première œuvre — celle où l'on met d'ordinaire plus de génie que de talent — fut donc consacrée à la mer.

Les diverses pièces qui forment le recueil résument, comme le dit la préface, une phase de sa vie. A suivre Autran dans son existence quotidienne on retrouvera facilement les scènes qu'il a décrites; on les contemplera aujourd'hui encore : la mer est éternelle et les races des bords de la Méditerranée n'en sortent guère et vivent dans leurs vieilles traditions. Ces esquisses

ont encore conservé de leur charme; mais le titre ambitieux de 1835 : « La Mer », même diminué en 1852 en « Poèmes de la Mer », promet plus qu'il ne peut tenir : les dangers de la vie sur les flots sont chose des plus relatives.

Si l'on consulte la table des matières, on voit que sur soixante-quinze pièces que contient le volume, le tiers à peine — soit, exactement, vingt-deux pièces, — groupées d'ailleurs sous le sous-titre « Océan », traitent de sujets maritimes en général : les deux autres subdivisions consacrent vingt-trois pièces à la Méditerranée et vingt-neuf aux côtes de Provence. Et même dans la première partie, la moitié à peine des pièces traite de sujets véritablement marins; les autres sont consacrées à la philosophie (Océanides, le Déluge, Circumnavigation), à la légende (le Déluge, Selkirk) ou à des scènes de genre. Dans la deuxième partie, « Méditerranée », sur vingt-trois pièces on en compte au moins six (les Premiers jours, Chanson d'un Triton, les Rameurs d'Ulysse, la Galère de Pollion, la Traversée de Charlemagne et l'Idylle au rivage) sur des sujets antiques ou inspirés de l'antiquité, huit qui ne sont pas marines mais maritimes (A madame Élise de G..., la Côte d'Italie, Sur une plage

du Latium, A une jeune passagère, le Gombo, Bordighera, la Mer Morte, les Nuits de Naples). « Pulchra nimis » est une anecdote, « la Grotte », « Mer latine », « Nuits de Mars », « Harmonie », sont des élégies (ou si l'on veut — d'un mot plus moderne — des *Lieder*). En somme il ne resterait guère que quatre pièces ayant la mer pour objet. Et toute la troisième partie, comme son titre l'indique, se passe sur la côte.

On pourra objecter l'inutilité de cette statistique : on doit, dira-t-on, peser les pièces et non les compter, et il suffit d'un poème comme « les Naufragés » ou même de certains vers comme il s'en trouve dans toutes ces pièces incriminées de n'être pas d'inspiration uniquement marine, pour qu'Autran soit et reste un grand amoureux de la Méditerranée et un chantre sincère de la vie sur les flots. Elle servira du moins à ne vouloir prouver que cela même et à avertir que l'on ait à étudier dans les *Poèmes de la Mer* non pas la description de la mer, mais des scènes marines.

Entre les éléments que le poète avait à sa disposition et l'ambition qui le poussait, il y a la différence qui sépare les dissertations de ses préfaces et l'impression que nous laisse son livre. Qu'on lise après le sien un livre de Loti, et l'on comprendra qu'il entre-

vit un superbe sujet et qu'il n'aurait jamais pu traiter, quel que fût son talent, eût-il même eu du génie, parce qu'il y a des spectacles que l'imagination ne saurait inventer et qu'un simple voyage nous offre. Ce n'est pas son cerveau ni sa main qui l'ont trahi, c'est son tempérament, au fond très casanier. Il y a une jolie pièce de lui [1] où il se représente couché dans une grotte, sur une colline, en face de la mer et rêvant de la gloire de La Pérouse. « Qu'arriverait-il de cette nostalgie si la grotte s'effondrait, l'écrasant? » On peut penser que c'est une perte pour la poésie que les circonstances ne lui aient pas permis de satisfaire sa passion des voyages. Nous savons à quoi se bornent ses excursions maritimes : comme dans ses poèmes il ne perdit jamais la côte de vue, et lorsque, dans une ou deux pièces (les Naufragés, le Fond de la mer), il veut s'éloigner par l'imagination et sonder les abîmes, il est éloquent, mais non descriptif.

Ces réserves faites (à sa préface trop compréhensive), il faut répéter que la renommée qui alla au poète de vingt ans et l'accompagna dans l'immortalité, l'œuvre la méritait et la mérite encore.

1. *Poèmes de la Mer*, p. 104.

Ses peintures des côtes de Provence gardent un coloris et une vigueur singulières, c'est net et clair comme les golfes découpés par l'eau transparente; sans viser à la profondeur, il atteint souvent l'émotion. L'impression vivement ressentie et rendue a conservé toute sa jeunesse et l'on doit avouer que la gloire — qui ne se trompe jamais complètement — a eu raison de choisir cette œuvre pour s'y ramasser tout entière, tant les qualités que nous rencontrerons plus tard dans notre poète développées, conscientes, s'y montrent déjà, plus simples et, s'il est possible, plus aimables.

Il y a deux manières de décrire : peindre, c'est-à-dire présenter les divers éléments d'un tableau dans un ensemble esthétique, ou raconter, c'est-à-dire donner l'impression du tableau au lieu du tableau lui-même. Ces deux méthodes sont bonnes et, quant à ce qui est de leur domaine spécial d'application, c'est une question de tempérament.

On ne saurait décider dans quelle classe il faut ranger Autran. Sa technique varie d'une pièce à l'autre, mais il avait cependant une excellente tendance à voir exactement et bien — c'est-à-dire avec choix; — il a été malheureusement influencé par Lamartine qui, transposant à travers son âme, ne fut

sublime que lorsqu'il monologuait. Notre poète eut aussi un penchant à prendre la parole lui-même au lieu de laisser parler les choses et les gens qu'il nous montrait, et rien n'est plus frappant comme contraste que deux pièces également belles : « le Feu d'épaves » et « les Naufragés », qui voisinent dans la première partie.

L'une est une chose vue, une scène vécue : à la nuit tombante, en automne, au bord de la mer qui ondule lentement, le poète et la femme qu'il aime ont allumé du feu avec des morceaux de bois, épaves de la mer, et une grande tristesse pèse sur eux. Soudain une femme passe en chantant, le long du rivage, et comme leurs cœurs qui se reprennent à espérer dans le rêve et dans la vie, les épaves s'enflamment et éclairent la nuit. La pièce est remarquable, d'une tonalité émue, d'une grave simplicité qui a beaucoup de force.

Au contraire, dans « les Naufragés », une belle pièce aussi, le poète s'est laissé aller à prendre la forme narrative et verse facilement dans l'éloquence : plusieurs strophes tragiques et pleines sont encadrées de passages en variations ou en énumérations et l'effet total en est affaibli.

Nous aurons souvent à le remarquer : la prodi-

gieuse facilité d'Autran le poussait très souvent à la forme narrative : lorsqu'il prend pour sujet une anecdote (« Simian » dans les *Poèmes de la Mer*), l'inconvénient n'en est pas très grand, mais lorsqu'il décrit directement, comme il n'a pas le souffle de Lamartine ni l'arsenal imaginatif de Hugo, il développe avec peut-être trop de complaisance.

On rencontre peu de métaphores dans Autran, même dans un sujet aussi souple : il préfère recourir à l'image directe. Lorsqu'il trouva que l'aurore sur la mer est blanche comme un lis, il se servit deux fois de cette image [1]. S'il compare la mer à une femme, c'est plutôt pour un rapprochement psychologique que pour une comparaison objective : c'est un exemple, extraordinaire au XIXe siècle, d'un poète qui ne sent pas double ou triple ce qu'il voit, et les exceptions sont toujours intéressantes.

En somme, ce qui l'a frappé plus encore que l'aspect de la mer, c'est son rôle utilitaire consistant à servir de trait d'union entre les peuples et de berceau aux civilisations. Il a beau dans sa préface blâmer Camoëns d'avoir considéré l'Océan comme un grand

1. A Edmond T..., p. 186, et Matinée de juin, p. 328.

chemin pour les vaisseaux, lui-même n'y a pas vu autre chose, sinon une conception, plus chrétienne peut-être, des crimes de la mer. Lorsqu'il évoque les naufragés qu'ensevelissent les fonds inconnus, lorsqu'il essaie, dans des vers très beaux, de s'imaginer l'obscurité transparente de ces cimetères, c'est moins un sentiment d'horreur qu'une sorte de révolte toute chrétienne contre l'injustice du sort : en somme l'idée des « Naufragés » est celle-ci : il est affreux de se dissoudre loin du cimetière du pays natal, loin des pleurs de ceux qui restent.

Et pourtant il est toujours sensible à l'inlassable diversité de ce « vieux chef-d'œuvre que Dieu sans cesse recommence »[1], à ses formes qui s'engendrent mutuellement, à sa musique qui contient toutes les harmonies, qui parle à chaque âme le langage qu'elle entend le mieux, le langage de l'infini.

Enfin l'amateur d'Horace et de Virgile et de l'antiquité tout entière, le poète qui ne pouvait contempler sans émotion les flots qui portèrent Antoine et Cléopâtre, qui poussèrent la fragile trirème de Phocée, portant à Massilia la civilisation ionienne, voyait

1. *Poèmes de la Mer*, p. 185.

aussi dans cette mer éternelle le berceau de divinités folâtres, aimables et diverses qui sont mortes le jour où l'on ne crut plus en elles. Les trois pièces : *Chanson d'un Triton*, *les Rameurs d'Ulysse* et *la Galère de Pollion*, sont d'un joli sentiment antique qui rappelle André Chénier.

La première est une paraphrase de quelques vers de Théocrite. Un Triton (dans le poète grec c'est Polyphème) dit à la Néréide : « Laisse la mer glauque gronder au rivage ; plus agréablement dans ma grotte tu passeras la nuit avec moi ». En français cela donne neuf strophes de six vers chacune.

Les « Rameurs d'Ulyse » sont une pièce d'une haute tenue littéraire. C'est un dialogue entre les rameurs fatigués et le coryphée qui les encourage :

C'est ainsi qu'ils chantaient, perdus sur l'onde immense
Et la rame et le chant s'élevaient en cadence,
En cadence tombaient. Ulysse, l'œil aux cieux,
Ulysse était assis, toujours silencieux.

C'est là une vision saisissante du chef dont l'unique pensée est pour le but auquel il marche et où il conduit l'humanité inquiète. Cette trouvaille plut tellement à Autran qu'il reprit la même image (moins heureusement) dans « la Traversée de Charlemagne ».

Dans « la Galère de Pollion » il traite un beau sujet. Deux rameurs causent à l'heure du repos, détachés de la rame ; ils ont entendu sur la mer un grand soupir, une voix gémissante et profonde qui se perdait sur l'eau, comme de quelqu'un d'immense qui mourrait. Et ils se demandent si ce n'est pas l'agonie de ces dieux marins, de ces dieux devenus nuisibles, qu'ils ont entendus ; or, comme ils arrivent en face de la Judée, ils voient des formes blanches allant du ciel à la terre annoncer la bonne nouvelle, et Pollion s'écrie : *Virgile est prophète!*

Sur les rivages qu'il n'aimait pas quitter, Autran a rencontré des scènes de genre, des coins de paysage qu'il rend avec beaucoup de netteté.

Des pêcheurs rentrés au rivage font en silence leur soupe de poissons, le soleil se couche derrière des ruines que ses lueurs transforment en arc de victoire. Le soir, sur le port, d'un bateau à l'autre alternent des chansons naïves, napolitaines ou grecques, tristes d'avoir traversé tant de siècles de durs labeurs. Sur une colline, sur des bancs de marbre, de vieux marins sont assis en face de cette mer qu'ils regrettent et dont ils rappellent les traîtrises voluptueuses. Ou bien ce sont des coins provençaux : la Viste, les Calanques,

Notre-Dame de la Garde, Endoume, Carqueiranne. C'est le côté lumineux de la Provence dont il donnera dans *la Vie rurale* la vision hivernale triste et glacée.

Enfin on doit remarquer dans *les Poèmes de la Mer* la fameuse Ode de 1847 à Lamartine, où il promet l'immortalité à la Plage du Prado ; c'est une pièce de circonstance sans grande valeur littéraire, ainsi que celle dédiée à Liszt.

L'impression générale que l'on garde du livre est faite de sincérité d'impression et d'une vigueur simple dans l'exécution. Ce n'est certes pas le chef-d'œuvre d'Autran, mais il renferme quelques pièces qui sont parmi ses chefs-d'œuvre.

II

LA VIE RURALE

Quoiqu'épris des vallons dont il fait son asile,
Horace y garde encore un parfum de la ville,
. . . .
Il vit là, revêtu de paix et de mystère,
Comme un sage et pourtant comme un propriétaire.

On n'a pas mieux parlé du poète latin et on ne saurait mieux caractériser Autran qu'en lui appliquant ce

qu'il dit de son maître : sa *Vie rurale* (intitulée d'abord et plus exactement « Journal de Campagne ») a été écrite dans un salon confortable dont les fenêtres donnaient sur une nature aimable et soignée : La Malle, près d'Aix, et Pradine, dans le Luberon. Le poète y passait « les mois de campagne », et ce sont des coins dignes de Tibur, mais pourtant :

Même sous les splendeurs de mai qui refleurit,
Rome est encor parfois, de là-haut, regardée.

De même *la Vie rurale* s'est augmentée d'épîtres rustiques où la campagne n'est qu'un prétexte, qu'un fond de tableau.

Au reste il est bien difficile à un homme né dans les villes de bien comprendre les terres cultivées ou désertes qui les entourent. Le citadin transporté loin des rues se souvient toujours et malgré tout de sa prison de pierre : s'il lève les yeux au ciel, s'il jouit de la lumière, s'il goûte la saveur de l'air, s'il s'amuse à regarder les astres, les fleurs, les animaux, ce sont pour lui des objets de curiosité, des éléments de comparaison : il songe que tout cela n'existe pas à la ville et que pourtant on y vit bien sans cela, qu'on y est heureux, qu'on y fait des rêves d'avenir qui

n'auront que ce cadre étouffant pour se réaliser, et il éprouve, malgré toute la sincérité d'émotion dont il est capable, un peu de l'impression que l'on ressent dans un musée : on voit là de belles choses, sans doute, mais dont on peut se passer. La vie de la campagne est profonde pour l'âme de celui qui y est né, qui a toujours vécu et qui mourra sur la terre qui le fait vivre; il voit, d'un seul regard, le clocher de son église, ses champs et le champ du repos éternel avec ses pierres blanches. Chaque heure du jour y a un sens; un orage est un malheur et le bonheur est représenté par une belle journée. Si cet homme était capable d'écrire, et il n'y peut guère songer, si cet enfant de la nature pouvait raconter le sentiment qu'il éprouve à se sentir toujours près de son sujet, alors nous aurions vraiment une Vie rurale, une Vie des champs. Mais, à part ce laboureur-poète, tous les poètes ne pourront nous donner que de l'à-peu-près ou, si l'on peut dire, ils feront œuvre d'amateurs.

« Horace est campagnard, Virgile est la campagne [1] », dit très finement Autran, et il a lui-même très bien senti ce qu'il était incapable de traduire :

1. P. 178.

... la vaste étendue et son vaste horizon :
La campagne, à toute heure et dans toute saison ;
La campagne sereine, oublieuse, immobile [1].

Cette note même est rare dans l'œuvre d'Autran et la préface de la réédition l'explique : « Ce n'est qu'un journal sincère, libre et naïf des impressions de la vie aux champs. » Les paysages, les scènes de genre, les notations heureuses, tout est vu avec les yeux d'un citadin. Cette fusion intime de l'âme humaine dans l'âme des choses, si intense dans l'œuvre de Loti que l'on recourt toujours à lui pour expliquer cette vision simultanée de l'homme et de la nature, de l'homme au milieu de la nature, à la fois si grand et si petit; ce panthéisme dont Leconte de Lisle, Loti, tous les écrivains exotiques ont fait comme le support de notre vision du monde extérieur, on les cherchera vainement dans l'œuvre d'un classique comme Autran. On a remarqué que les Romains n'avaient pas le sentiment du paysage en lui-même, tant que l'homme ne l'avait pas façonné : les mêmes hommes qui n'ont jamais eu un mot d'admiration pour leurs beaux lacs de montagnes [2], s'extasiaient

1. P. 179.

2. Sauf quelques passage, trop brefs, de Catulle, par exemple sur le lac de Garde (éd. Muller, XXXI).

devant un bassin artificiel ou des jardins apprêtés; à Baïes, devant la mer la plus voluptueuse qui ait jamais caressé un rivage harmonieux, ils n'avaient d'yeux que pour l'établissement des bains ou pour les villas factices des sénateurs. C'est l'extrême d'un genre dont un Loti serait l'extrême opposé. Notre « douce terre de France » est plutôt une compagne aimable qu'une maîtresse tyrannique : elle berce les rêves, elle n'en impose pas. L'homme peut la contempler sans s'oublier en elle : elle est un miroir toujours souriant. Elle ne donne jamais le sentiment du duel entre l'homme et la nature introduit dans notre littérature par les écrivains voyageurs. Autran continue à travers le XIXe siècle la tradition française de beaux jardins bien ordonnés où naissent des pensées agréables parmi des fleurs choisies : il serait facile de prouver que toutes ou presque toutes ses pièces de *la Vie rurale* ne sont qu'une méditation dans un cadre agreste; que tout ce qui n'est pas poésie lyrique y est peinture de genre, vision objective et étonnée de la vie des champs.

On a pu dire non sans raison que *la Vie rurale* est l'œuvre la plus lyrique d'Autran. Si l'on entend par lyrisme le débordement du moi, il y a pris la nature

non comme but, mais comme moyen nous donnant plutôt les idées d'un poète propriétaire qui se promène que l'âme de la terre vivante autour de lui.

Le recueil de *la Vie rurale* comporte trois parties contenant respectivement vingt-cinq, vingt-deux et vingt-huit pièces relatives, comme le poète l'avait voulu, aux trois saisons où l'on s'enfuit loin de la ville : printemps, été, automne.

« Pendant que la terre est en fleurs », le poète note de jolis détails, une aurore [1], une vieille haie [2], la porte du presbytère encadrée de lianes roses, une jeune mère dans une cerisaie, qui regarde jouer ses enfants, des courses « le long des futaies [3] », quelques troènes en fleurs au-dessus d'un ruisseau, un chêne si âgé qu'il a l'air éternel, et ces vieux bergers contemplatifs dont les extases silencieuses ont peut-être créé les civilisations et qui regardent se lever les étoiles au-dessus des collines.

En été le poète reste davantage chez lui : il lit, il

1. P. 21.
2. P. 49.
3. P. 73.

relit son cher Horace, son Virgile toujours nouveau, il correspond avec ses amis, il s'attarde dans des salons frais auprès d'aimables châtelaines, il écoute le récit de ce qui se passe au village, il consacre toute une ode au puits de sa ferme dont l'eau fraîche le désaltère, à la source voisine; il visite le cabaret, ou bien, à l'ombre des grands arbres, il écoute ce qui se dit dans les branches. Lorsqu'il se risque en pleine campagne, c'est un tel éblouissement, un tel vertige de chaleur et de lumière qu'il intitule une pièce « le Démon du Midi ».

La plaine au loin blanchit et semble une eau qui fume

. . . .

On s'arrête, on n'entend que le chœur des cigales,
Que ce cri continu comme un scintillement
Et qui semble ajouter à l'éblouissement [1].

On trouverait dans le recueil des pièces faites « Pendant que les moissons mûrissent » de jolis détails et de beaux vers, mais la plus belle partie de *la Vie rurale* et, au point de vue lyrique, un des chefs-d'œuvre d'Autran, c'est la série consacrée à la tristesse de l'automne : « Pendant que les arbres s'effeuillent. »

1. P. 139.

L'automne en Provence loin de la mer est souvent d'une morne tristesse : les collines sont nues, les quelques grands arbres qui émergent des buissons ou des champs ajoutent à la désolation d'un ciel gris où le vent d'ouest pousse de gros nuages; Autran, par tempérament déjà propice à la mélancolie, souffrait d'entendre le vent de la pluie gémir autour de la maison et vibrait d'une angoisse d'autant plus forte qu'elle était sans cause précise.

Tristes heures où l'on doute de tout et surtout de soi-même : le pire des supplices pour un poète. Ce fut Chateaubriand qui révéla le premier cette angoisse de l'automne et l'on peut croire qu'Autran ne pouvait lire sans frémir l'admirable passage de *René* : « J'entrais avec ravissement dans les mois des tempêtes... Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. »

Ce ne sont que des visions de souffrance ou de deuil qu'il évoque : une maison près d'une mare verdâtre qu'un grand vent secoue; un pâtre mort du choléra et sa femme morte aussi toute seule au milieu des bois, pendant que leur chien hurle à la

mort[1]; des nuages qui passent, cinglant on ne sait où, « pèlerins du monde », disait Shelley dont la pièce paraît inspirée[2]; le vent d'ouest qui souffle en novembre, mettant le ciel en deuil.

Voici le sombre hiver, voici l'ennui suprême,
Demain tout sera nu : forêts, coteaux, sillons ;
O saison de malheur, dis-moi pourquoi je t'aime[3] !

Un glas tinte au loin à l'église du village pendant que l'on mène un mort au cimetière où les tombes s'alignent de chaque côté d'un ruisseau dont le murmure est comme une prière[4]. Un ami vient le voir; il a parcouru le monde entier; et maintenant il est aveugle et donnerait tous les spectacles radieux de jadis pour revoir un carré de choux, une treille rousse et la cabane du chien[5]. Le grave berger que nous avions aperçu pendant les belles nuits d'été considérant les étoiles, regarde arriver le vent et le froid et rêve avec une joie morne « au temps jadis » :

Quand nos rangs cheminaient en terrible appareil
Dans cette saison-ci et par un temps pareil
Nous franchissions le Borysthène[6].

1. P. 192.
2. P. 194.
3. P. 201.
4. P. 209.
5. P. 216.
6. P. 228.

Le poète erre dans la brume se sentant lui-même devenir un fantôme dans un désert de pierre ; il voit une vieille cabane où viennent dormir les vagabonds à l'abri du vent et de la pluie qui sifflent[1] ; il rencontre une vieille mendiante qui lui récite l'Évangile comme le lui a raconté sa mère et dont on entend la voix monotone s'arrêter brusquement après la trahison de Judas[2]. Souvent il va se blottir à l'abri d'une vieille ferme pour regarder les nuages courir jusqu'à l'horizon et écouter la plainte du vent où les feuilles roulées gémissent comme des âmes en peine. Un soir d'orage, dans l'étable, près des bœufs, une mendiante y accouche, misérablement[3], et l'année s'achève dans un deuil morne, comme pleurant les saisons mortes.

Cette partie de *la Vie rurale* est remarquable, moins peut-être par l'exécution (il y a des longueurs) que par l'unité de l'émotion qu'elle exprime, et par l'art réel qui a guidé le choix des scènes de désolation et de tristesse. Le « vent d'ouest » peut être considéré comme une des pièces les plus sincèrement émouvantes qui se puissent lire. D'ailleurs ce qui est

1. P. 235.
2. P. 242.
3. P. 259-273.

un défaut pour le reste du *Journal de Campagne* devient pour ses « Notes d'Automne » une qualité remarquable. Vouloir peindre la vie des champs c'est vouloir une œuvre purement objective; mais être triste et le dire, voilà quelque chose qui peut presque se passer d'explications empruntées au monde extérieur, tant la tristesse, ou, si l'on préfère, la disposition à la tristesse, la mélancolie, est une affection qui trouve en elle-même sa cause. Ce n'est pas parce que l'automne est triste que l'on a des pensées funèbres, mais plutôt parce qu'on est capable de les avoir que l'on trouve à cette saison un charme maladif fait d'un désespoir pénétrant. Autran semble s'être complu à son rôle nouveau de poète virgilien : on ne trouve dans tout le volume qu'une seule pièce, remarquable d'ailleurs, indiquant le regret de la mer que le poète avait contemplée pendant toute son enfance : une seule fois il souhaite que les collines s'abaissent devant sa vue pour lui permettre de voir :

... à travers les bois, diaphanes réseaux,
La grande mer sourire, et comme les oiseaux,
Les barques des pêcheurs passer de branche en branche [1].

Ces derniers vers sont aussi beaux que les plus

1. P. 138.

beaux de Théocrite et la nostalgie a bien inspiré le poète ; mais on ne trouve que cette unique note : la composition de *la Vie rurale* en ressort comme trop réfléchie, trop voulue, et l'on serait tenté de croire que le poète s'est imposé son sujet au lieu de suivre les fantaisies de l'inspiration.

Pourtant quelques tableaux joliment composés que le poète rencontra à travers la campagne sont notés d'un œil amusé : sous une treille, à midi, un enfant lit, sans enthousiasme, dans un livre posé à terre, un grand chien de chasse aux oreilles pendantes semble lire avec application par-dessus l'épaule de son jeune maître [1]. — Devant les blés mûrissants un paysan est assis, en respirant le parfum, pendant que sa femme file à son rouet [2]; — des écoliers glissent et jouent le long d'une prairie, leurs rires sonnent dans l'air du matin et au loin leur répond le glas tintant pour le vieux maître d'école dont la mort les mit en vacances [3]; et cent autres tableaux de genre avec la composition savante, les feuillages touffus, les poses tranquilles des Hollandais.

1. P. 145.
2. P. 147.
3. P. 42.

On quitte ce livre comme les amis du poète devaient le quitter lui-même sous les ombrages de Pradine, en face du Luberon, emportant le souvenir d'un séjour trop court devant des spectacles de choix, d'un agréable repos devant la nature en compagnie d'un ami fidèle doucement lyrique et ému sans trop le montrer.

CHAPITRE II

LES POÈMES DRAMATIQUES

La gloire due au théâtre est une gloire spéciale; elle a tout l'inconvénient des choses soudaines : souvent elle dépasse son objet, mais souvent aussi elle l'oublie trop vite; il semble que les spectateurs se hâtent de se livrer à une admiration dont ils ne rencontreront peut-être plus le motif. Rien n'est précaire comme cette renommée : une fois établie, un succès nouveau l'augmente à peine, un échec suffit souvent à la détruire et l'on comprend que beaucoup de poètes, c'est-à-dire de rêveurs, renoncent à la carrière d'auteur dramatique, qui est presque celle d'homme d'action.

Autran fut de ces sages : il eut un succès que les témoignages de l'époque nous prouvent avoir été très

grand malgré les circonstances défavorables, il crut bon de s'en tenir là. C'eût peut-être été une perte pour la poésie s'il eût agi autrement, et, à ce propos, la remarque de M. Sardou est presque un jugement.

Quand on relit après un demi-siècle *la Fille d'Eschyle*, cette tragédie apparaît comme une grande fresque bien éclairée, aux attitudes calmes, à l'expression volontairement simple.

Le temps en a un peu atténué le coloris, et l'ensemble de ces beaux vers drapés sur une action un peu frêle est bien plus une évocation qu'une représentation de l'antiquité.

Eschyle, sur la fin de sa vie, fut, à ce que raconte Elien, accusé d'impiété, à l'occasion, suppose-t-on, de ses *Euménides* où il aurait dévoilé les mystères d'Eleusis. La peine d'un tel crime était la mort ou l'exil, auquel un Grec préférait la mort elle-même :

Quel charme avais-tu donc, ciel brillant de la Grèce,
Pour tous les enfants nés sous ton pavillon bleu?
Doux ciel dont chaque brise était une caresse :
Ils aimaient mieux mourir que de te dire adieu!

Oui, du glaive en son cœur sentir la pointe aiguë,
Languir, sans eau ni pain, dans la nuit des prisons,
Boire un trépas amer dans un flot de ciguë,
C'était peu ; — mais partir, mais changer d'horizons,

S'en aller dans l'exil misérable et funeste!
C'était le désespoir, le tourment infini,
C'était un deuil si grand qu'il accablait Oreste,
Et qu'à tout parricide, on disait : Sois banni!...

(4e entr'acte.)

L'acte premier, tout entier consacré à l'exposition, se déroule devant la maison d'Eschyle : une voie ornée de statues la sépare d'un bois sacré qui mène jusqu'aux collines de l'horizon : le crépuscule tombe, Eschyle descend les marches de sa porte, appuyé sur sa fille Méganire. Triste et le front soucieux, il se sent vieilli, il a conscience que son génie s'éteint en lui :

Sentir une âme éteinte au fond d'un corps vivant,
N'être plus qu'un trépied sur qui souffla le vent!
Voilà le deuil sans nom! voilà l'ignominie!
La plus cruelle mort est celle du génie.
Malheur à qui reçut cet hôte jeune et beau,
Pour devenir un jour son aride tombeau!
. . . .
Dans l'ombre qui succède à mon brillant midi,
A peine si je vois naître et passer encore
Quelques fantômes vains qu'un faux éclat décore,
Dernières visions du poète expirant,
Qui sortent de la nuit et que la nuit reprend.
. . . .
... Tout renaît, l'arbre, l'eau qui l'arrose,
La fleur, après l'hiver, sur les plus froids sommets;
Et le génie éteint seul ne renaît jamais!

(Acte I, sc. I).

Eschyle entend parler avec inquiétude d'un jeune homme qui s'essaie aux chants tragiques, mais dont il ignore le nom, il prévoit un rival et craint de le haïr. Un autre péril le menace encore. Le grand prêtre du temple d'Eleusis, au fils duquel le poète a refusé la main de sa fille, veut l'accuser d'impiété. Sophocle, le rival heureux qu'aime Méganire et que haïra Eschyle, arrive pendant que le vieillard est allé sacrifier aux dieux et il confirme à la jeune fille le caractère irrésistible de sa vocation poétique. Il se décide à demander à Eschyle de l'accepter pour gendre, lorsque la garde scythe, précédant le peuple ameuté, vient s'emparer du vieillard malgré tous les efforts de Sophocle.

Le deuxième acte se passe dans la maison d'Eschyle. Méganire, plongée dans les larmes, se voit en butte aux persécutions de Théoclès, le grand-prêtre, qui fait dépendre le sort du vieux poète de la décision que la jeune fille aura prise à l'égard d'Oromédon, son fils. La piété filiale l'emporte et Méganire va se sacrifier au salut de son père, malgré les conseils de sa nourrice Eurynome, lorsque arrive Sophocle. Aussitôt après, Oromédon, envoyé par son père, vient demander à Méganire si elle se résigne à son amour.

Sophocle, surpris par l'arrivée d'Oromédon, s'est caché derrière un rideau d'où il entend sa déclaration ; il en sort pour arrêter Oromédon que son amour entraîne à la violence. Une scène passionnée éclate entre les deux rivaux, et l'intérêt s'accroît, car la vie d'Eschyle est de plus en plus en péril.

Le troisième acte nous montre les débats judiciaires devant l'Aréopage. Sophocle prononce une éloquente apologie d'Eschyle, qui fut grand comme citoyen et comme guerrier à Salamine avant de se distinguer comme poète. Le vieillard est absous et se laisse reprendre tout entier par son rêve éternel : triompher encore une fois au concours tragique par lequel s'ouvriront les fêtes pour le retour des cendres de Thésée. C'est au tour de Sophocle de sentir son âme partagée entre le désir de la gloire et son amour pour Méganire.

Le quatrième acte ramène le décor du premier. Sur la route, devant la maison du poète, passe en chantant la théorie des Canéphores, et Méganire attend avec angoisse le résultat du concours : une défaite pour son père serait la mort et cependant elle aime trop Sophocle pour lui souhaiter autre chose qu'un triomphe. Tout à coup des cris retentissent, accla-

mant le vainqueur : Sophocle accourt, sa couronne à la main, et, dans l'ivresse du premier triomphe, il attend Eschyle pour incliner devant la grande gloire du vieux poète sa naissante renommée. Eschyle, touché de cet hommage, oubliait presque l'amertume de sa défaite, lorsque Théoclès vient lui suggérer que Sophocle ne l'a arraché à la mort que pour s'assurer une victoire plus éclatante.

Alors le vieux poète, fou de rage, se résout à l'exil. Il part et l'on voit au cinquième acte presque le décor du *Roi Lear :* une bruyère, la nuit, et Eschyle, seul, se parlant à lui-même et criant un adieu émouvant à la ville inoubliable :

Adieu, doux firmament de la sereine Attique,
Adieu, calmes vallons, où, sous les chênes verts,
Mes beaux jours furent ceux que votre ombre a couverts,
Reçois aussi, reçois à cette heure fatale,
L'adieu que je te jette, ô ma cité natale,
Et toi, temple des arts, théâtre de Bacchus,
Adoré des vainqueurs, détesté des vaincus!...

Cependant Méganire, dont il a trompé la sollicitude, parvient à le rejoindre et lui persuade déjà de renoncer à son désespoir quand viennent à passer deux jeunes débauchés qui le saluent ironiquement. D'autres surviennent, couronnés de fleurs et accom-

pagnés d'esclaves porteurs de flambeaux, qui commencent à se moquer du vieillard et que seule l'arrivée de Sophocle met en fuite. Et voilà que recommence pour Méganire le douloureux combat entre la passion et le devoir : il lui faut prendre parti entre son père qui s'exile et Sophocle, à qui le vieux poète défend de le suivre. En vraie fille d'Eschyle, c'est son père qu'elle suivra :

... ta pâle fiancée,
Entre l'exil et toi par le destin placée,
Sacrifie un bonheur profané de remords
Au sévère devoir qui conduit chez les morts.
Adieu! de ces douleurs abrégeons la torture.
Adieu! sois consolé par ta gloire future.
Mais, parmi les splendeurs que te doit l'avenir,
A l'amour qui s'en va donne un long souvenir!

Eschyle, avec une inconscience égoïste et féroce, s'écrie :

Pareil au roi thébain que la nuit environne,
Je pars, et comme lui, j'emmène une Antigone.
Mais, plus maudit que lui, je sais qu'avant demain
Je m'en irai, laissant un cadavre en chemin.

Et la pièce finit dans une morne tristesse faite d'injustice inéluctable, sur cette décevante constatation de Sophocle :

... Subis, mon cœur, la rude loi!
Gloire et félicité se dressaient devant moi :
Toutes deux, par la main l'une à l'autre enlacées,
Je les voyais venir comme deux fiancées,
Et d'une égale ardeur brûlant de les saisir,
J'ignorais que le sort condamnait à choisir;
Je le sais maintenant : dans ma détresse amère
Je vois que mon erreur a choisi la chimère,
Et que la gloire, hélas! fantôme suborneur,
Sait mal remplir en nous la place du bonheur!
(Acte V, sc. IV).

Il y a peu de sujets aussi tragiques : l'égoïsme inconscient et aveugle de l'artiste qui marche contre son cœur, contre sa raison, vers un soleil unique (ce soleil qui, paraît-il, n'éclaire et ne réchauffe que les morts), la gloire, et sacrifie à cet orgueil insensé une âme tendre et une affection profonde; et ce sera toujours un cadre prodigieux que celui de la civilisation grecque; il manque bien peu de chose à *la Fille d'Eschyle* pour être un pur chef-d'œuvre [1].

Nous ne voulons pas insister sur l'absence de préparation. Elle peut nous choquer, nous à qui Flaubert et Leconte de Lisle ont imposé une vision

1. D'après une promesse faite, *la Fille d'Eschyle* doit, avant qu'il soit longtemps, être représentée sur le théâtre antique d'Orange. Œuvre d'un poète provençal, elle y a sa place toute marquée.

de l'antiquité minutieuse à force d'exactitude, et peut-être, par trop de condensation, plus loin de la vie antique que le peuvent être les tragédies de Racine ou celle de notre poète.

Nous ne relèverons pas les conventions trop manifestes : le grand-prêtre capable de toutes les bassesses, le rideau, etc. : elles sont de 1848 et il faut faire dans chaque œuvre la part de l'époque, de même qu'on ne s'arrête pas à considérer dans un portrait de maître les vêtements démodés. Nous ne nous arrêterons pas à la trop grande rapidité de l'exécution, qui a obligé Autran à remplacer parfois la psychologie par l'éloquence et l'action par des mots. Nous ne prendrons pas garde non plus à ce qu'Autran peut devoir à Hugo ou à Ponsard, à Plutarque ou à Shakespeare. Ces défauts n'apparaissent qu'à une lecture minutieuse (celle qu'il ne faut jamais faire d'aucune œuvre) et ce ne sont que des questions de métier.

Nous croyons que l'espèce de gêne, de timidité que nous éprouvons devant *la Fille d'Eschyle* vient de ceci : qu'il s'agit dans cette pièce de la fille d'Eschyle et que nous y voyons parler et agir Eschyle et Sophocle.

Les grands hommes nous sont transmis par les

siècles avec une forme et sous un aspect singuliers : leur œuvre les précède partout comme une ombre légère qui les grandit à la fois et les éloigne de nous, comme des sommets, dans une sorte de crépuscule intellectuel. Nous ne voyons pas Eschyle, nous ne voyons pas Sophocle, nous voyons leur œuvre : un Titan gigantesque cloué sur le Caucase, en face du ciel, avec des formes ailées qui passent près de lui, torturantes ou consolatrices; Cassandre, l'œil fixe, qui va vers la hache de Clytemnestre en se lamentant sur la mort qu'elle ne peut éviter; Oreste poursuivi par les Euménides; ou bien Œdipe et sa tragique famille, Electre résignée, Antigone et sa révolte tranquille, Ajax et ses lamentations, Philoctète et ses gémissements solitaires, tous ces grands morts veillent autour de ceux dont l'évocation fut assez puissante pour les faire accourir, se mouvoir et parler. Voilà les souvenirs que nous ne pouvons chasser lorsqu'on nous parle d'Eschyle et de Sophocle, et rien, aujourd'hui, ne saurait nous les faire oublier. Aussi avons-nous un peu l'impression d'un sacrilège — et Autran lui-même a dû le sentir, — lorsqu'on nous montre un Eschyle qui est un vieillard égoïste et entêté, un Sophocle qui est un éphèbe présomptueux et vain.

Et ce nous est une preuve que le personnage, non pas seulement le plus sympathique, mais le plus vivant de la pièce, soit Méganire, une jeune Athénienne dont nous ne savons rien et dont on peut nous dire ce que l'on veut, surtout quand on le fait avec talent.

Ces réserves faites, — et l'on voit qu'il n'a pas tenu à Autran que sa pièce fût un chef-d'œuvre, — on doit reconnaître que la facture du vers y est exceptionnelle. Souples, harmonieux, sans coupes à effet à la Hugo ni monotonies à la Voltaire ou à la Ponsard, les vers de *la Fille d'Eschyle* sont pleinement scéniques, et comme intermèdes lyriques, les monodies que récite la Muse avant chaque acte sont d'une pureté attique. On y voit que le poète, au bord de cette mer qui a vu éclore et resplendir l'idéal de la civilisation, s'est senti un peu de cet enthousiasme hellénique qui fit un grand poète de son parent André Chénier, et on sent passer un accent de sincérité singulière dans son invocation à la Muse :

O Muse, permets-nous d'admirer en silence
La candeur de ton front, blanc comme un marbre pur,
De tes longs cheveux noirs l'onduleuse abondance,
Tes pieds nus, et ton pas rythmé comme une danse
Et les étoiles d'or de ta robe d'azur.

(Prologue, *in fine*.)

Ce fut cet amour ardent de la lumière et de la beauté grecques qui lui fit entreprendre, vingt ans plus tard (1863), une adaptation en vers du *Cyclope* d'Euripide, qu'il plaça dans l'édition définitive après *la Fille d'Eschyle* dont elle était comme un écho lointain. L'unique drame satyrique que nous ait laissé l'antiquité devait tenter l'auteur des *Noces de Thétis*. Son *Cyclope* est une traduction, la plus fidèle qui se puisse et la plus littéraire aussi, c'est tout ce que l'on peut dire pour caractériser une traduction.

Don Juan de Padilla, qui fut annoncé en 1852, est une œuvre importante. « Mon dessein, dit Autran dans sa préface, était d'y montrer une âme qui se transforme sous la pression des événements, un jeune homme qui, né paisible et contemplatif dans une famille dont tous les membres sont héroïques, cède à la contagion des siens, devient soldat, devient martyr et sacrifie à la cause nationale, non seulement son amour, mais sa nature même. Il me semblait que cette donnée pouvait avoir au théâtre quelque nouveauté. »

C'est en effet l'art suprême du théâtre de nous montrer l'évolution d'un caractère : là est tout le secret de la grandeur d'Hamlet et d'Othello, et, plus

près de nous, Lorenzaccio, de Musset, — dont Autran s'est peut-être souvenu, — trouve dans cette formule de quoi faire oublier un peu d'incohérence.

L'action du drame d'Autran se passe en 1522 à Aranjuez et à Tolède, et l'on doit remarquer que c'est peut-être l'unique exemple qu'il nous offre d'un sujet pris dans le moyen âge espagnol, tant exploité par les romantiques.

Pendant que Charles-Quint erre dans son immense empire, il a laissé en Espagne comme régent Adrien d'Utrecht, entouré de seigneurs flamands comme lui, et que les Espagnols de vieille race considèrent comme des oppresseurs. Des révoltes éclatent à chaque instant : les insurgés patriotes s'appuyant sur la reine mère. A la tête du mouvement castillan est la famille des Padilla, une famille de héros dans le sens le plus classique du mot : l'aïeul, « un saint plus terrible qu'un diable », le fils, « un Gracque » qui ne fréquente que des gens de bas étage dans l'espoir de les exciter à la révolte, sa femme, « à la fois Jeanne d'Arc et Judith ».

De sa robe de lin sévèrement vêtue,
Volontiers elle prend des poses de statue,
Lit en secret Plutarque et les auteurs latins,
Et s'apprête, en silence, à de bruyants destins.

Et enfin un enfant de vingt ans, Fernando,

> ... d'humeur errante et sombre,
> Ame inquiète et propre aux amoureux élans,
> Pigeon né, par hasard, dans un nid de milans.
> (Acte I, sc. I.)

Or, à la fin du premier acte, nous apprenons que Fernando de Padilla aime Marguerite d'Utrecht, nièce du régent, qu'il en est aimé, et qu'il a juré de ne jamais prendre les armes contre le régent.

Le deuxième acte nous montre une belle situation : Fernando, enchaîné par son amour secret, refuse de suivre sa famille et se résigne avec douleur à passer pour lâche à ses yeux. La scène entre le grand-père et le petit-fils devant les portraits des ancêtres (acte II, sc. II) a de la grandeur. Alors arrive don Juan de Padilla (acte II, sc. V) annonçant que les révoltés ont emporté d'assaut le château où est enfermée Jeanne la Folle, la reine mère, et que celle-ci est avec eux. Puis ce sont des grands d'Espagne et les représentants des communes qui viennent remettre à don Juan de Padilla le pouvoir suprême (acte II, sc. VI). Ce déploiement de faste patriotique finit par agir sur Fernando et il demande à sa mère dona Maria jusqu'au lendemain pour réfléchir (acte II, sc. VIII).

Au troisième acte, Fernando et Marguerite se rencontrent dans l'ombre de la cathédrale de Tolède et gémissent sur leur sort. Tout tend à les séparer : la révolte éclatant, Adrien d'Utrecht, craignant pour sa nièce les vicissitudes d'une longue guerre, renverra Marguerite en Flandre, et, d'autre part, Fernando ne peut pas plus longtemps, sans rougir de lui-même, s'abandonner à sa passion et oublier sa famille et sa patrie (acte III, sc. I). — Les Castillans, don Juan à leur tête, entrent à ce moment dans la cathédrale où va se tenir leur conseil : le chef qu'ils se sont choisi leur apprend que leur cause est presque compromise : le régent a emporté Medina del Campo, qui était leur arsenal, et l'a livrée aux flammes (acte III, sc. II). Cependant il ne faut pas désespérer, et comme pour répondre à l'invocation de don Lopez, voici, conduites par dona Maria, les femmes qui, en un long cortège et vêtues de noir, font leur entrée dans l'église et offrent leurs parures ; les hommes, emportés dans un élan de générosité, abandonnent leurs biens à la ligue et cet enthousiasme finit par entraîner l'âme hésitante de Fernando (acte III, sc. III et IV). Ce troisième acte aurait de la grandeur s'il avait plus de simplicité, plus de vigueur dans les paroles et un moindre déploie-

ment de cortèges; tel qu'il est, l'intrigue principale noyée sous des spectacles d'apparat, il fait plutôt penser à un opéra qu'à un drame et s'inspire plutôt du *Prophète* que d'*Hernani*.

Le quatrième acte a pour décor l'Alcazar. Marguerite se désole; la ligue a été vaincue, don Lopez tué, don Juan et Fernando faits prisonniers attendent la mort dans leur cachot. Dona Maria vient pour intercéder auprès du régent. A ses prières, Marguerite joint les siennes. Le régent lui donne un faux espoir : les révoltés n'auront qu'un seul mot à dire pour être libres; et, quand on les lui a amenés, il leur demande pour prix de la vie de s'engager à ne jamais reprendre les armes contre Charles-Quint. Les Padilla refusent fièrement de prêter un tel serment : ils sont encouragés par dona Maria qui les préfère morts que déshonorés. Marguerite, affolée par l'idée de la mort qui menace Fernando, laisse échapper l'aveu de son amour (acte IV, sc. VI); et l'acte s'achève sur une scène touchante entre les deux femmes (acte IV, sc. VII).

Au dernier acte don Juan de Padilla et Fernando sont en prison, attendant la mort. Fernando, malgré tout son courage, ne peut oublier ce que cette vie, où

avaient passé Marguerite et l'amour, avait d'aimable. Il y rêve passionnément :

O vallons enchantés que notre fleuve arrose!
Sommets où le matin suspend sa brume rose,
Tourelles où le soir jette ses reflets d'or,
Heureux ceux qui, demain, vous reverront encor!...
Au bord de ce trou noir qu'un fossoyeur prépare
Qu'un autre, se drapant dans une vertu rare,
Dise : « Ne pleurons pas ». Moi, je pleure et je dis :
Adieu, jardins en fleur, adieu, verts paradis,
Tout résonnants, le soir, du son des mandolines!
Balcons illuminés au penchant des collines,
Sentiers où deux à deux, se tenant par les mains,
Les couples vont errer, la nuit, sous les jasmins!...
Par le rideau des bois confidences voilées,
Ivresses de l'amour sous les nuits étoilées!...
(Acte V, sc. I.)

C'est un beau morceau lyrique d'une émotion simple et sincère et un des rares moments de la pièce où le poète en Autran apparaît sous le dramaturge. Étonné de ces regrets déchirants, don Juan de Padilla finit par arracher à son fils l'aveu de son amour pour la nièce de son ennemi. Le vieux Castillan éclate en reproches contre celui dont l'indifférence envers sa patrie l'avait si longtemps tourmenté. A ce moment entre Marguerite envoyée par dona Maria pour les avertir que les révoltés vont tenter un assaut suprême

contre la prison et engager les prisonniers à réclamer un sursis d'une heure pour gagner du temps. Elle les supplie de se sauver, et déjà, tandis que don Juan refuse avec hauteur, Fernando se reprend à vivre, lorsque le bourreau, avec le cortège de rigueur : archers, moines en cagoule, porteurs de torches, entrent au son d'un glas lointain, Don Juan, gagné enfin, accepte, à la joie de son fils, le sursis sauveur. Mais un ordre du régent vient hâter l'exécution. On détache avec peine Marguerite des bras de Fernando et l'on emporte les Padilla à la mort (acte V, sc. v). Quelques instants après, — trop tard, — les conjurés, guidés par dona Maria, arrivent et font le serment de les venger (acte V, sc. vi).

Avec *Don Juan de Padilla* il semble qu'Autran ait voulu faire, lui aussi, son drame romantique et qu'heureusement pour lui il y ait échoué. Cette pièce pourrait être citée comme un cas pathologique du drame à la Victor Hugo. On y voit un sujet merveilleux : une âme indifférente qui se hausse jusqu'au martyre. Dans d'autres temps et avec d'autres formules cela donne *Polyeucte*. Mais ici le sujet est comme étouffé sous les accessoires, sous la défroque soi-disant historique. Rien n'y manque : conjurations,

épées ancestrales, galeries de portraits, cadres somptueux, cortèges, glas, scènes d'amour dans des églises ou les prisons, tout ce qui, depuis *Faust* jusqu'au drame bourgeois, était destiné à éveiller l'idée de sublime.

Au fond, Autran ne fut pas un dramaturge, pas plus d'ailleurs que Victor Hugo, dont les drames sont, à les bien considérer, des poèmes dialogués. Il était trop poète pour cela. La poésie et le théâtre sont des arts presque contradictoires, du moins la poésie telle qu'on l'entendait à son époque, c'est-à-dire la poésie lyrique. Un poète est un homme pour qui le monde extérieur existe; pour lui l'agitation des pensées, le tumulte des passions, le flux et le reflux des sentiments sont presque indifférents. On pourrait, si l'on voulait caractériser l'art classique et l'art de la première partie du siècle dernier, dire que le premier procède de l'intérieur à l'extérieur, tandis que le second, s'arrêtant à la description de la surface, s'y arrête complaisamment et ne pénètre guère jusqu'à l'âme. Dans un être en proie à l'amour, Racine décrira les mille et une nuances des idées, Victor Hugo nous montrera des gestes ou des attitudes et, lorsqu'il aura recours aux paroles, ce ne sera que de l'éloquence. Le duo

d'amour où deux êtres, seuls, l'un près de l'autre, contemplent la nature au lieu de se parler d'eux-mêmes, est une invention romantique, et comme toute pièce de théâtre a sa scène d'amour, la pièce entière sera la peinture de ce qui sert de décor, avant, pendant et après, à cette scène capitale : haines de famille qui l'empêchaient, catastrophes qui l'interrompent, aspect grandiose de la vie qui lui fait un instant oublier ce qu'il est en somme; en un mot la pièce romantique est une idylle à plusieurs personnages, la juxtaposition de deux monologues qui s'annoncent mutuellement ce qui arrive. Et si l'on entend par romantisme, la passion, la fougue, et non l'exubérance des mots et des tirades comme cette école s'est efforcée de le faire croire, on serait tenté de trouver que le vrai romantisme est dans ces héroïnes de Racine hypnotisées par leur passion, qui vont à travers le monde avec un regard qui ne voit que leur âme, et que la plus forcenée tirade d'un Victor Hugo n'est pas plus émouvante que les fureurs d'Hermione, les lamentations de Bérénice ou les clameurs hystériques de Phèdre. Nous disons tout cela pour nous efforcer de prouver qu'Autran, sauf la *Fille d'Eschyle*, n'a pas fait du théâtre aussi bon que nous l'aurions souhaité : la faute en

est à son époque et aux procédés qu'elle l'obligeait à employer.

La Fille d'Eschyle et *Don Juan de Padilla* sont encadrés d'œuvres mineures d'un genre plus familier avec moins de prétention à la force et plus de réussite d'esprit, et dont l'une, *les Noces de Thétis*, reproduit cette jolie fantaisie mythologique qui donne tant de charme aux œuvres de Henri Heine et qui, grossie en caricature, avec la musique d'Offenbach, est revenue influencer la littérature française et produire de 1864 à nos jours nombre de pastiches élégants ou licencieux. Les trois actes qui suivent *Don Juan de Padilla* : *le Sonnet*, *le Roi d'Arles*, et le *Petit Dialogue entre deux Ombres*, sont inspirés de Musset et présentent un peu de la désinvolture shakespearienne de *Fantasio*.

CHAPITRE III

LES CONTES EN VERS

Nous avons déjà signalé le talent d'Autran à composer un tableau, à le faire revivre, à noter le trait qui donne du relief, à employer cette allure preste, aisée qui est essentiellement narrative. Autran sait causer en vers avec un naturel que nous explique sa prodigieuse facilité : il devait penser directement en hexamètres tant les rimes sont faciles, tant le rythme suit les mouvements de la pensée. On comprend qu'il ait été tenté dès 1854 d'affirmer ses qualités dans un recueil de contes en vers : *Laboureurs et Soldats*, et d'augmenter ce volume en 1872 de deux contes : *Amaryllis* et *le Médecin du Luberon*, d'y ajouter *Milianah*, qui est plutôt une narration qu'une œuvre lyrique. Il compléta son volume des

Sonnets capricieux avec soixante pages en trois contes : *Victoire Aubier*, *le Baptême du Marquis* et *la Colère de l'Aïeul*. Enfin en 1873 il reprit quelques épisodes de *la Chanson de Roland* pour les narrer d'un style naïf et simple dans *la Légende des Paladins*.

Les contes d'Autran sont très pittoresques : le sujet en est d'ordinaire curieux, le développement facile : on pourrait même trouver que plusieurs fois la virtuosité de l'auteur s'emploie pour une mauvaise cause qu'il ne parvient pas entièrement à gagner. Sur la trame du récit se brochent des descriptions qui sont rarement quelconques. Enfin il ne faut pas oublier la date de la plupart de ses contes, c'est-à-dire leur date réelle qui coïncide avec la maturité de l'auteur : tous, sauf peut-être la légende des Paladins, ont été conçus par un esprit qui a atteint son apogée vers 1855 : les œuvres postérieures ne sont que l'application d'une formule qu'il s'était donnée dès cette époque.

Comme titre général à la plupart de ses contes il donna *la Flûte et le Tambour*. Ce sont deux instruments provençaux dont les trilles et les roulements mènent à travers les collines parfumées les farandoles

joyeuses, deux instruments antiques comme la civilisation de ce coin de pays ; leur rythme est allègre et leur sonorité légèrement ironique : on retrouve tous ces caractères dans les contes d'Autran, sans oublier la simplicité des motifs et l'obstination de certains détails. C'est de l'harmonie locale, qu'il faut entendre un jour où le ciel est bleu au-dessus des collines gris-perle et où les préoccupations tragiques sont si loin que l'on doute même de leur possibilité.

Amaryllis est une combinaison amusante de ses souvenirs classiques avec la nature qu'il contemplait : sur les hauts plateaux réservés aux scènes champêtres, il aperçoit un laboureur en habit noir qui pique deux bœufs et qui l'aborde ainsi :

> Jeune ami, car ce nom me doit être permis
> (Tous les hommes des champs ne sont-ils pas amis?),
> Avouez avec moi qu'une âme honnête et pure
> Ne goûte un bonheur vrai que dans l'agriculture.

Et il part dans un long éloge finissant par celui du bon Numa

> Par qui Rome devint pulcherrima Roma.

Puis il continue, parlant de Denys d'Halicarnasse, de

Cincinnatus, et aussi du « mugitus boum ». Enfin il avoue :

J'ai, dit-il, professé quarante ans la sixième.

Il s'appelle Jean Leroux et, quand il expliquait Horace et Virgile, il soupirait après les champs. Ses souvenirs ne s'arrêtent que lorsqu'il lui faut courir après ses bœufs, échappés vers l'étable où Ménalque les recueille. L'installation du bonhomme est assez pauvre, à part un jardinet bien cultivé qui trahit les goûts de la jolie fille de Leroux, Amaryllis (en français : Lucie). On dîne en citant Horace : arrive Hector de Pierrevert, un jouvenceau farouche qui perd son temps à chasser sur sa terre et qui paraît amoureux de la belle Lucie. Subitement le tocsin sonne : le feu est au village. Ils y courent, et le maître d'école se distingue en arrachant deux enfants aux flammes. Pendant qu'Hector rentre avec le poète, il lui parle de Lucie, de son amour et de l'impossibilité où il est de l'épouser, étant complètement ruiné : il va partir se refaire une fortune. Quelque temps se passe : le poète s'installe à la campagne dont il a hérité; il apprend que Lucie est toujours solitaire, il va vers leur demeure : Leroux a été frappé de paralysie. La beauté

de Lucie, fanée, appauvrie, ne laisse plus voir qu'une résignation muette : elle lui raconte sa vie morne entre un père maniaque et une ingrate solitude; vaguement elle espère qu'Hector reviendra. Il revient pour vendre le petit domaine qu'il avait conservé dans le voisinage, puis il repart sans revoir Lucie, à la poursuite de la Fortune qui le fuit. L'hiver vient et un soir de neige le poète va prendre congé de la pauvre fille.

Les champs étaient déserts, les bois silencieux,
Une tristesse immense enveloppait les cieux
Et me serrait le cœur d'une angoisse inconnue.
La neige à ce moment descendit de la nue;
Au faible vent du soir elle tombait sans bruit :
Avant peu, murmurai-je, avant qu'il fasse nuit,
Elle ensevelira sous sa nappe étalée
Cette maison perdue et toute la vallée [1].

Il y a dans ce récit des qualités de finesse, d'émotion, d'observation large et de composition aisée qui sont remarquables.

Dans *le Médecin du Luberon*, Autran a voulu immortaliser un trait d'héroïsme professionnel dont il fut le témoin. Un noble ruiné par la Révolution, Ailhaud du Castelet, se fit médecin et se consacra au

1. P. 84.

bien du pays qu'il possédait jadis. Il guérit autant la misère et les larmes que les souffrances physiques. Un jour, il voulut malgré la neige aller reprendre lui-même à une nourrice indigne l'enfant d'une pauvre villageoise. Saisi d'une fluxion de poitrine, il mourut, pleuré de tous. Le récit offre quelques longueurs que ne sauvent pas de belles descriptions.

Dans *les Laboureurs*, Autran reprend une idée qui lui est chère et qu'il devait retrouver avec joie dans son cher Virgile, le bonheur dont jouissent les paysans, le calme du milieu où ils vivent.

Cette idée directrice, quelque juste qu'elle paraisse, en arrive souvent à tourner au parti pris et à troubler la netteté d'une vision par ailleurs assez exacte. Voici le sujet des *Laboureurs*. Un jeune noble qui s'est ruiné en débauches rentre dans le vieux manoir paternel pour se tuer. Comme il approche, déjà ému par les souvenirs, par le bruit du vent d'hiver à travers les arbres, il rencontre une troupe de paysans accompagnant le prêtre qui porte l'extrême-onction à Aubert, le fermier du château. Il assiste à ses derniers moments, Aubert leur prêche l'amour universel : « Aimez tout ce qui souffre », le travail, le devoir accompli qui rend le cœur joyeux, et il confie au jeune

homme le sort de ses enfants. Celui-ci en oublie un peu ses pensées funèbres et passe quelques jours à vivre dans le calme de la campagne. Un jour, dans une chaumière où il demande une tasse de lait, il rencontre une jeune fille, Marcelle, qui lui plaît; il voit la vie s'épanouir autour de lui et il se demande s'il est si dur de vivre; il cause avec la veuve d'Aubert qui fut sa nourrice : de ses quatre enfants l'un s'est fait prêtre, l'autre marin, le troisième soldat en Algérie; le quatrième, Michel, qui a la charge de l'exploitation, va partir pour le service. Un hasard fait que le jeune homme surprend l'amour de Michel et de Marcelle : il voit que de sa vie il peut faire du bonheur ; il les dote et part pour l'armée comme remplaçant du jeune fermier.

La pièce des « Laboureurs » est longue, trop volontairement optimiste et idyllique; elle semble une imitation allemande.

Après avoir chanté les laboureurs, Autran consacre aux « Soldats » une pièce assez longue sur un sujet émouvant. Trois fantassins, Rousseau, Müller, Cléry, rentrant de congé, regagnent à pied Marseille où ils comptent s'embarquer pour l'Algérie. Un soir d'hiver dans la montagne, la neige les oblige à entrer

chez un vétéran de la Grande Armée qui a fini garde forestier et dont la fille Jacqueline est bien jolie à regarder pendant qu'au dehors il fait froid et que le vent souffle. Pendant la veillée on raconte de terribles histoires militaires. Le lendemain la neige continue à tomber, effaçant les chemins : ils restent donc et il se crée un commencement d'intimité, tandis que chez Jacqueline on voit poindre pour Cléry, qui aime ailleurs, un amour définitif. Ils partent et vont se battre. Là-bas le vieillard meurt et Jacqueline, qui n'a pas voulu se marier, devient sœur de charité. Et c'est elle qui dans un hospice d'Algérie soigne Cléry blessé à mort et recueille le dernier adieu que le mourant envoie à sa fiancée Laurette.

La pièce a de l'émotion vraie, et, à travers quelques longueurs, l'intérêt se soutient jusqu'au bout.

Les brillants faits d'armes de notre armée en Algérie furent d'ailleurs un sujet qui a souvent tenté Autran. Il reprenait dans les « Soldats » en 1854 un épisode de la vie militaire dont il avait retracé en 1841 un glorieux épisode : « Milianah ».

Trente ans plus tard, et dans des circonstances où une seule défaite paraissait faire oublier toutes les

victoires passées, Autran montra encore la noble confiance dans son pays qu'il ne perdit jamais. Sa pièce *A la France de 1871* est presque à citer tout entière pour sa noblesse courageuse.

Le *Trompette*, qui fait suite à *Milianah*, est une belle pièce brève et émue sur la tombe d'un trompette. Elle a le rythme entraînant et la clarté d'une fanfare, et par le fini du détail, dans un cadre restreint, elle fait penser à un Meissonier.

C'est encore une nuance de tristesse qui se mêle au triomple de nos armes à Sébastopol : Autran y pleure la mort de son ami le général de Pontevès ; la pièce a de l'allure.

C'est dans une pensée de revanche, pour faire battre encore le cœur de la France, que fut écrite en 1873 *la Légende des Paladins.* Autran nous donne en prologue un conte qui explique et légitime le livre : un laboureur en poussant sa charrue met au jour des armes gigantesques et il s'arrête rêveur dans le vent du soir qui vient de loin, dans le crépuscule envahissant qui abolit les époques, et sa pensée s'en va vers les ancêtres.

La Légende des Siècles avait produit sur Autran une impression étrange, à la fois d'admiration et d'hési-

tation : certaines pièces de chevalerie l'avaient profondément frappé, et c'est cette influence purement littéraire qui produisit, en s'ajoutant à l'émotion civique, *la Légende des Paladins*, sorte de réplique de *la Chanson de Roland.*

Dans les épisodes tour à tour gracieux et guerriers se déroule l'histoire tragique de Roncevaux, du désespoir de Charlemagne, de la mort de la belle Aude à Aix-la-Chapelle. L'influence de Victor Hugo y est manifeste, non seulement dans le choix du sujet, mais même dans le style. La hantise du modèle se fait sentir davantage au début du recueil, tandis que vers le milieu le style naturel d'Autran, plus coulant et son vers moins haletant reprennent le dessus, et il semble que le poète, s'en étant aperçu, ait forcé vers la fin la note hugolienne : les derniers combats de Roland, la mort de la belle Aude sont d'un Victor Hugo qui aurait plus de goût.

Cette œuvre qui, prise en elle-même, aurait les plus grandes qualités, ne garde pour nous qu'un intérêt de curiosité : elle est un argument qui prouve la prodigieuse facilité du poète. Combien ne lui doit-on pas d'estime pour avoir su être lui-même, alors que si facilement il aurait pu imiter tous les styles en faveur et

présenter un exemple de ce protéisme dont Victor Hugo fut un spécimen de génie!

On retrouve dans *la Légende des Paladins* tous les procédés de Hugo qu'un long usage a presque transformés en clichés : l'antithèse, la force unie à la bonté, la psychologie élémentaire, l'héroïsme confondu avec la grandiloquence, les longues énumérations, les inventions de noms sonores, les longs piétinements pour mieux faire apprécier l'étendue du bond final, toutes les ficelles faussement simples et jusqu'à la familiarité qui veut être épique. Mais nous devons ajouter qu'Autran avait en outre du goût et que tous ces défauts que l'outrance rendait chez le maître sublimes restent par timidité chez lui assez ternes pour ne pas être des qualités, et l'ensemble de l'œuvre en est un peu étriqué.

Les trois contes qui complètent le volume des *Sonnets capricieux*, antérieurs à la *Légende des Paladins*, se rapprochent de la manière ordinaire d'Autran.

Victoire Aubier est l'histoire d'un enfant qui, élevé par ses parents à n'être pas un paysan, méprise ceux qui lui en ont donné les moyens et fait souffrir à sa mère toutes les humiliations.

Le Baptême du Marquis est un joli sujet. Un marquis né sous la Révolution, dans un vieux château de Provence, a conservé le culte du XVIII[e] siècle; le sort lui confie une nièce pieuse, aimante et qui souffre du scepticisme de ce vieil oncle qu'elle adore. Un jour la jeune fille manque de se tuer en tombant de cheval et le marquis passe par de telles angoisses qu'il en vient à se demander s'il n'y a pas autre chose que l'esprit en ce monde et si nous n'avons pas une âme, et à soixante-cinq ans passés il se fait baptiser. Lors de sa naissance, on était trop occupé à vivre pour penser à autre chose. La pièce est exquise, il y règne une atmosphère délicate autour d'un grand parc, de meubles fragiles, d'abbés rimeurs, de jeunes filles rêveuses. On dirait parfois du Musset, le poète qui sut le mieux, avec Heine, allier ces deux qualités en apparence contradictoires : l'ironie et l'émotion.

La Colère de l'Aïeul, dédiée à Tennyson, nous donne une preuve de l'extraordinaire souplesse du poète. Voilà une pièce qui est pensée, et non pas seulement écrite, comme disait Tennyson : c'est la même simplicité, le même récit rapide pour arriver à une scène décisive. Les expressions même font parfois

penser à « Enoch Arden ». Le sujet lui-même est anglais : un père têtu dit à son fils : « Je veux que tu épouses ta cousine Gertrude ». Le fils lui répond : « J'ai toujours vécu avec elle. Je ne l'aime pas. » Et il quitte la maison pour aller épouser celle qu'il aime, Brigitte. Il meurt bientôt de travail et de misère, laissant un enfant. Gertrude, qui n'a pas voulu se marier, va chercher l'enfant et l'amène chez le grand-père qui l'adopte, mais chasse la jeune fille. Gertrude se réfugie auprès de la veuve. Quelque temps après, elles viennent chez l'aïeul et le trouvent en train de jouer avec l'enfant : il est triste en songeant à son fils Guillaume qui est mort, et il se réconcilie avec celles qui l'aimèrent. — Il règne dans *la Colère de l'Aïeul* cette atmosphère de tristesse résignée qui forme comme un brouillard autour des héros des romans anglais, et qui est inoubliable.

On retrouve dans *la Fin de l'épopée*, qui précède *la Légende des Paladins*, un écho de l'inspiration antique : Homère, vieux, misérable,

> Et qui porte la nuit dans le pli de ses yeux,

erre, voulant arriver au bord de la mer, y trouver un navire, et fouler, avant de mourir, le sol de la patrie

ionienne. Il rencontre dans une plaine Téménos et les Héraclides qui se reposent avant de marcher contre Argos, et, pour payer le repas du soir, le divin vieillard leur chante les combats autour d'Ilion, la mort de Patrocle et celle d'Hector. Les guerriers couchés autour du feu nocturne sentent leur cœur enflammé à l'espérance d'une gloire pareille et, élevant le vieil aède sur un bouclier, ils le portent jusqu'au rivage de Nauplie, et puis ils vont contre Argos, qu'ils détruisent.

Cependant au bord de la mer le poète trouve un navire ionien qui va lever l'ancre, et, pour prix de la traversée, il chante les flots et le héros patient qu'ils retinrent dix ans errant loin de sa patrie.

Et jamais, non, jamais, ni le vent de ces bords,
Ni le flot soulevé qui s'exhale en accords,
N'eurent les sons divins et les parfums sauvages
De ce chant qu'il jetait à l'écho des rivages.

Les marins, répétant en chœur les grands vers, rament vers la côte d'Asie, et Homère, assis à la poupe, sourit à la gloire qui vient enfin comme un nectar suprême

Qu'on verse au voyageur quand il arrive au port.

Il y a dans *la Fin de l'épopée* de la vigueur et une con-

cision tout homériques : ainsi cette traduction du naufrage d'Ulysse au cinquième chant de l'Odyssée :

... le fils du vieux Laerte
Est lancé tout à coup sur la vague déserte.
Le mât brisé s'abat, et, rapide haillon,
La voile suit le vent, mêlée de tourbillon.
Longtemps le naufragé sous l'eau qui se replie
Demeure et se débat, la tête ensevelie.

CHAPITRE IV

LE POÈTE MORALISTE

La philosophie était, à l'origine, confondue avec la poésie, se réduisant à la mythologie et à la morale, et, dans chaque poète, il y a presque toujours un moraliste.

Et d'abord la technique même du vers, la nécessité de condenser la pensée, de rapprocher les sensations pour créer des images ou des métaphores, de se mouvoir dans un monde plus choisi, incite aux pensées générales, et la maxime en arrive à coïncider avec le vers. Il faut ajouter que les poètes, parlant un langage spécial et maniant des idées peu banales, sont tout naturellement portés à se croire un rôle de législateurs : Solon le fut, et, depuis, bien d'autres auraient voulu

l'être. Leur domaine s'est restreint : ils ont réglementé le Parnasse. Ils essaient de convaincre l'humanité : un Hugo le fit avec prétention et se crut un prophète; un Musset, un Heine le firent en souriant et restèrent des génies aimables. C'est à ces derniers que ressemble notre poète.

En effet, dans ses deux œuvres moralistes, *les Paroles de Salomon* et les *Sonnets capricieux*, il tient à nous avertir par les titres qu'il laisse au poète-roi la responsabilité de son pessimisme, et que pour ce qui est de ses propres réflexions, ce ne sont que des boutades, rien de pédantesque ou de systématique, mais des caprices au jour le jour.

Il ne faut pas le croire sur parole : ces œuvres que l'on serait tenté de négliger au profit de recueils aux titres plus sonores sont peut-être ce que le poète a écrit de plus parfait, sinon de plus original. Et s'il est vrai qu'un sonnet bien fait vaut à lui seul un bon poème, que doit-on penser d'un volume qui en contient trois cent quatre, dont plusieurs sont excellents!

Les *Paroles de Salomon* sont une adaptation des « Proverbes » et de « l'Ecclésiaste ». C'est déjà une haute preuve de goût que le choix d'un pareil modèle,

surtout de l'Ecclésiaste, le chant le plus désespéré, le plus pessimiste que nous ait laissé la littérature antique. Autran avait beaucoup lu la Bible et sans en être imprégné comme Vigny, le grand souffle qui passe à travers ces pages, le sublime qui y remplace la beauté, et la concision tragique du style l'avaient beaucoup ému. Si la pensée des *Paroles de Salomon* était originale, ce serait une des plus belles œuvres de la poésie française, un livre aussi beau que *les Destinées* de Vigny, ou que les plus belles pièces de Leconte de Lisle. Même en faisant la part de l'inspiration étrangère, cette œuvre présente des passages de facture parfaite. L'adaptation de « Vanitas vanitatum » est d'une éloquence découragée, d'une somptuosité triste qui font grande impression.

Et j'ai dit à la fin dans mon cœur attristé :
Vanité ! Vanité ! Tout n'est que vanité !
Les générations s'écoulent d'heure en heure ;
L'homme naît, l'homme passe et la terre demeure,
Rien ne change ici-bas de forme ni de cours ;
C'est le même soleil qui revient tous les jours [1]....
... Et, du jour de demain lassé dès aujourd'hui,
Je me sens abîmé dans un immense ennui [2].

1. P. 23.
2. P. 24.

Dans la pièce intitulée « Hosannah ! » Autran s'est souvenu de son maître Lamartine et il montre avec son grand souffle une fermeté, une puissance merveilleuse : les louanges de Dieu, emportées par le rythme des strophes, montent, s'amplifient et finissent dans un élan splendide :

Et tout être vivant qui sort de la poussière
Entonne devant toi son hymne ou sa prière,
Le saint nom retentit à la fois en tous lieux
Et dans ce chœur sans fin le soupir du brin d'herbe
Compte comme la voix de l'océan superbe
Et de la foudre dans les cieux [1] !

Ce n'est plus de la Bible, mais de Vigny, qu'Autran paraît s'inspirer lorsqu'il nous décrit la « Tristesse » de l'homme, qui est de trop penser :

L'homme songe au repos, mais l'esprit le dévore,
L'imagination, comme un flux et reflux,
Le berce, et, dans son cœur, ce qui n'est pas encore
Se mêle incessamment avec ce qui n'est plus [2].

Et c'est d'une foi très personnelle, très haute et très noble que s'inspirent ces belles pièces sur la mort qui achèvent le recueil. Le poète y exprime son espérance dans la bonté de la mort, délivrance vers ce

1. P. 79.
2. P. 113.

qui sera, repos enfin obtenu dont la félicité se lit sur les traits de ceux qui ne sont plus.

Les *Paroles de Salomon* sont l'unique note pessimiste dans l'œuvre d'Autran : on a beau se dire que ce caractère lui était imposé par l'original, le choix même du sujet prouve que le poète a dû traverser une crise douloureuse que sa biographie nous apprend. Il dut écrire cette œuvre en 1870-71 et c'est l'époque où la cécité avait fait de tels progrès qu'il ne pouvait plus se passer d'un secrétaire. Le poète qui avait mis la joie de sa vie et de son âme à regarder autour de lui, à voir toute la diversité souriante des flots, les jeux de la lumière dans le ciel, les teintes changeantes des montagnes et des plaines, lui qui avait une telle ivresse de spectacle qu'il *voyait* l'Italie et la Grèce à travers les poètes antiques, sentait monter maintenant devant son esprit une muraille impénétrable qui l'enfermait seul et désespéré dans le souvenir : on comprend alors qu'il ait été ému jusqu'aux entrailles par le désespoir du roi hébreu. « Tout n'est que vanité. » Il avait travaillé toute sa vie pour atteindre la gloire et, trop fier pour s'en plaindre, il sentait cependant que le public ne prêtait à ses œuvres trop pures, trop dégagées

d'actualités qu'un intérêt moyen. Il se voyait à jamais privé de sa joie de vivre, joie d'autant plus intense qu'étant d'un tempérament flegmatique, les émotions s'accumulaient en lui sans se dépenser en réaction d'activité. On comprend qu'il ait eu besoin de se crier à lui-même qu'il avait bien mérité de la vie qu'il avait menée et de la mort qui allait venir, et que son œuvre ne serait pas plongée avec lui dans les ténèbres :

Mais ce qui ne meurt pas, mais ce que rien n'emporte,
Ni le vent, ni les jours, ni le destin chanceux,
C'est le rêve que fait, assis près de sa porte,
Le sage dont on dit : « Quel est ce paresseux[1] ? »

Il devait d'ailleurs, avec courage, se ressaisir et ce fut sur un sourire qu'il mourut, comme s'il remerciait la destinée de lui avoir laissé l'esprit libre, capable d'oublier ses douleurs physiques pour dicter *la Comédie de l'Histoire*.

Les *Sonnets capricieux*, publiés en 1872, ne font pas partie de la production de ces années de découragement. Ils furent écrits au jour le jour, et le premier daté peut-être de longtemps auparavant. Ils nous

1. P. 38.

révèlent une face nouvelle de l'esprit d'Autran : l'ironie. Le poète n'était pas par nature envieux ni médisant. Mais, selon la fine remarque de Laprade, il avait dédaigné d'être un homme d'action et son esprit s'était tourné vers la morale et la critique.

Les *Sonnets capricieux* sont disposés en douze groupes d'après les sujets traités.

Dans les trente-six Sonnets consacrés « aux Lettres et aux Arts » on peut relever celui où il dit au poète des *Harmonies* :

C'est une âme qui chante et que mon âme chante.
Et quant à son esprit dont quelquefois on doute
Il en a d'autant plus qu'il n'en montre jamais [1].

A la page suivante il avoue qu'il donnerait volontiers toute la poésie du XVIIIe siècle pour deux vers de Musset.

Dans une autre il dit en parlant des anciens :

... et pourtant, ô maîtres immortels,
Que dirait-on de vous si vous étiez modernes [2]?

Il regrette que Despréaux n'ait jamais fait autre chose que de légiférer [3]. Un joli sonnet est celui où il

1. P. 17.
2. P. 27.
3. P. 29.

imagine Molière jeune, inconnu, venant apporter une pièce au Théâtre-Français, où son œuvre, toutes réserves faites sur le style, est trouvée trop simple et rejetée[1]. Autran d'ailleurs reprit cette idée en supposant que Racine se fait faire les canevas de ses pièces par Bouchardy et que des comédiens conseillent à Corneille de raccourcir un peu le rôle du Cid, et dans *le Misanthrope* s'occupent surtout de costume.

Dans *Morale et Philosophie* le poète traite de sujets plus généraux : il dit de la douleur :

... qu'elle est le statuaire
Qui défait le bloc pour mieux le refaire,
Cherchant l'idéal sous l'épais manteau [2].

Et on doit relever quelques pièces féministes, par exemple *Dura lex* qui se termine ainsi :

L'homme a le droit pour lui quand la femme a raison [3].

Cette autre où il se demande à propos de la répression inégale de l'adultère :

... Quand les serments furent faits devant moi,
Dieu n'a-t-il entendu que celui de la femme [4]?

1. P. 33.
2. P. 51.
3. P. 59.
4. P. 68.

Les Sonnets qui dessinent des portraits et caractères ont en vers le même tour vif qui caractérise la prose de La Bruyère. Autran y découpe des silhouettes de l'avare, de la coquette, de l'inconstant, du pessimiste, de l'ami du succès, du propriétaire, du misanthrope. D'ordinaire le trait est net et la note reste juste.

On sent passer un souffle de nostalgie dans *les Choses du Passé*. Autran y parle avec regret du Tendre, de la douce Lavallière, de la vieille Cathédrale de Marseille, que l'on a démolie, et où il assistait dans son enfance aux grandes cérémonies :

L'orgue entonnait son chant profond et solennel.
Superbe, il répandait ses clameurs triomphales,
Puis il faisait silence et, dans les intervalles,
La mer continuait le cantique éternel [1] !

Autran adorait la musique; elle se mêle dans son œuvre à toutes les manifestations esthétiques : c'est ainsi que l' « Andante » de la « Symphonie en *la* » rythme pour lui l'évocation de tous les génies morts dans la force de l'âge : Moreau, Musset, Nerval, qui passent en fantômes autour de leurs autels. Ce sont

1. P. 123.

des évocations du passé que les Sonnets consacrés à Mozart, à Pétrarque, à de vieux châteaux abandonnés dans de grands parcs envahis par la tristesse et où jadis errèrent de galantes marquises.

D'une inspiration plus moderne, *Salons et Boudoirs* renferment de menus croquis de l'existence des Célimènes et des Arsinoés de son temps : volages, médisantes, prétentieuses, les mondaines d'Autran sont plutôt des charges que des portraits : la ressemblance y est toujours, mais tel trait démesurément grossi accapare toute l'attention.

Les *Histoires et Contes* sont de brèves anecdotes lestement présentées d'aventures amusantes : par exemple celle de cet ours véritable qu'un farceur amena au bal de l'Opéra et qui fut trouvé peu ressemblant. Nous avons vu que la grandiose inspiration de Lamartine avait séduit son admirateur mais ne l'avait pas aveuglé; Autran fait un sonnet sur une jolie naïveté du grand homme : débarquant à Beyrouth, il voit un musulman qui, assis au bord de la mer, lit un livre; il s'approche : c'est du Lamartine.

Quelques sonnets refont les fables de La Fontaine. L'entreprise pouvait sembler dangereuse, et seule

son absence de prétention sauve les six pièces d'Autran : il avoue lui-même avoir voulu prouver :

> Que dans tes leçons l'envers vaut l'endroit
> Et que tout chemin nous conduit à Rome [1].

Et à cet effet il nous montre la fourmi donnant l'hospitalité à la cigale moyennant quelques séances de musique après dîner ; des écoliers coupant avec un canif le roseau qui vient d'humilier le chêne ; le corbeau ne répondant au renard qu'une fois son fromage avalé ; la grenouille gardant sa taille en voyant le bœuf aller à l'abattoir ; le chien faisant comprendre au loup que la liberté de crever de faim n'est pas un privilège. Ce sont des pièces amusantes et qui n'ont de commun avec les fables de La Fontaine que le sujet.

Les *Promenades et Voyages* du poète à travers la France ou l'Italie, malgré les jolis croquis qu'il en rapporte, finissent par un aveu : les pérégrinations l'ennuient [2]. Ce n'est d'ailleurs qu'une boutade et nous avons vu plusieurs passages dans ses œuvres où il regrettait au contraire de n'avoir pas assez

1. P. 178.
2. P. 212.

voyagé; au reste sa psychologie est assez compréhensible : avant le départ il usait à l'avance par l'imagination tous les plaisirs qu'il aurait eus en route et il ne rencontrait plus ensuite que les ennuis matériels.

D'une inspiration moins ironique et plus émue, les *Pages intimes* renferment quelques belles pièces. Le Sonnet *Vers trois heures du matin* [1], où le poète compare sa pensée surexcitée à un lion qui tourne en rond dans sa cage et finit par s'étourdir d'un vertige de folie, décrit une sensation que tous les écrivains ont eue. Deux rares pièces d'amour : l'une où, après avoir dépeint la *Léthargie* qui le tient, il avoue qu'il se croirait mort

Si le bruit de vos pas ne m'éveillait encore [2];

l'autre où, dans la joie d'un bal, il décrit sa tristesse et se déclare prêt à tout donner

Rien que pour voir passer ton ombre sur le mur [3].

Enfin deux poèmes admirables de tendresse et d'émotion contenues et dédiées à sa fille Valentine qui,

1. P. 219.
2. P. 221.
3. P. 223.

après avoir été sa joie, devait être son soutien lorsque la cécité le frappa; c'est avec un sourire navrant qu'il dit à *Antigonette* :

> Puisque l'ombre, hélas ! obscurcit ma voie,
> J'y gagne du moins cette triste joie
> D'avoir plus souvent ta main dans ma main [1].

Profils et Trois-Quarts sont des notations sans autre intérêt que celui de la forme, qui reste toujours très sûre. Il en est de même des *Choses du Temps*, qui ont perdu de leur actualité.

Il règne un ton de satire dans les sonnets qu'il a isolés sous le titre de *Javelots et Javelines* : il y décoche encore quelques coups de griffe à Gœthe, à l'Allemagne, à l'obscurité sans profondeur, à l'Empire militaire.

Enfin vingt sonnets sont consacrés à des sujets funèbres qu'évoque leur titre *Cyprès et Scabieuses*. Le poète y pleure la mort d'amis dont le commerce ou le talent lui étaient chers : Méry, Nerval, Musset, Berryer, Alexandre Dumas, Montalembert, Théophile Gautier, Ricard.

1. P. 238.

Dans l'œuvre d'Autran les *Sonnets capricieux* occupent la place que tient l'Anthologie dans la littérature : ce sont des œuvres courtes, soignées, où le trait est d'autant plus pénétrant qu'il est plus court et plus prestement décoché, où la grâce d'un sourire souligne la malice d'un mot, où l'on a surtout la bonne fortune de détailler au jour le jour les pensées du poète et les sujets qui l'occupaient et les jugements que lui inspiraient les hommes et les choses.

On est tenté de considérer les poètes moralistes comme des poètes mineurs, de mettre Hésiode ou Théognis bien après Homère, et c'est justice : dans l'œuvre même d'un auteur ces pensées ingénieuses qui sont faites pour une circonstance semblent peu propres à affronter l'éternité, et cependant la postérité s'attache souvent à suivre ces traces légères d'une grande pensée, et souvent une flânerie, une causerie nous en apprennent plus long sur l'âme intime d'un auteur qu'une course consciente vers un but proposé comme l'est une œuvre méditée à loisir.

Il ne faut pas essayer de tirer de l'œuvre d'Autran un système de morale que l'on présenterait comme étant le sien. Lui-même avait trop d'esprit pour se

prêter à un pareil commentaire. Sa morale avait ceci d'aimable qu'elle ne sentait pas l'école, et son enseignement dénonçait une liberté d'esprit charmante. Ce n'est pas un pédagogue : c'est un poète lorsqu'il chante, et, lorsqu'il cause, c'est un ami.

CHAPITRE V

LES PIÈCES FAMILIÈRES

Bien que d'un tempérament mélancolique, Autran avait beaucoup d'esprit. Sa grande bonté native l'empêchait toujours de se changer en ironie ou en malice. Aussi a-t-il été un merveilleux causeur en vers, l'un des plus naturels et des plus fins, avec une pointe de bonhomie et de simplicité qui ne sont pas sans charme ; son admirable facilité lui faisait mettre des rimes et donner un tour aimable à ce qui serait matière à prose pour un homme moins bien doué. Nous avons rencontré ces qualités dans toute son œuvre, dans quelques-unes le sujet en faisait presque un défaut, dans d'autres plus familières elles font valoir un récit trop grêle ou une moralité trop prévue.

Ce qu'on pourrait appeler les *Pièces familières* d'Autran, épîtres, satires, moralités rimées, sont assez éparses dans l'ensemble de l'œuvre. Nous savons que les *Épîtres rustiques* de 1861 complétèrent dans l'édition définitive *la Vie rurale*.

La *Musique moderne* ajoute près de cent cinquante pages aux sujets plus antiques des *Paroles de Salomon* et de *la Légende des Paladins*, pour former le volume intitulé *la Lyre à sept cordes*.

Enfin on peut ranger sous ce titre générique la dernière œuvre d'Autran : *la Comédie de l'Histoire*, qui ne parut que trois ans après sa mort et qui est le dernier sourire (un peu triste pour nous) de cet aimable génie.

Toutes ces pièces présentent le même caractère. On y remarque le laisser-aller que présente la causerie entre amis sincères sur des sujets déjà cent fois débattus. C'est là le charme de l'amitié et c'est aussi celui de ces pièces. Le vers en est coulant, le style alerte et souvent le trait d'esprit, le vrai, celui qui est dans la pensée et non dans les mots, vient au bout du vers ou de la pièce, tout naturellement. Il faut ajouter que chaque subdivision de ce groupe que nous avons formé à travers l'œuvre entière prend le

caractère dominant de chaque volume et que par exemple les titres seuls d'*Épitres rustiques*, de *Musique moderne*, indiquent le sujet et donnent le ton. Quant à la *Comédie de l'Histoire*, nous savons que c'est une parodie de Hugo à laquelle l'absence de méchanceté a pu donner l'apparence d'une œuvre originale.

Nous avons vu quelle était l'inspiration de *la Vie rurale*; nous la retrouvons dans les *Épitres rustiques*, écrites de Pradine à divers amis. Autran chante à son ami Raoul B... les charmes de la métairie[1]; il lui écrit pour se plaindre des « Tristesses du temps »[2], pour se plaindre de la décadence générale, du vice que l'hypocrisie ou l'argent aggrave encore; de la tare du journalisme : l'importance accordée aux hommes publics et malheureusement aussi aux femmes publiques, les articles remplacés par des racontars et les opinions par des scandales; il envoie à une amie un « Simple billet »[3] pour l'inviter à une excursion à la Grande Chartreuse; il avertit Dumas fils d'une terre à vendre dans son voisinage[4]; il rédige à son ami Gaston de Flotte le « Billet du

1. P. 255.
2. P. 296.
3. P. 303.
4. P. 308.

printemps »[1]; il écrit à un imaginaire « habitant de la rue du Bac »[2]; il reproche à un propriétaire terrien son absence à Paris[3], ou bien il nous donne les raisons qui lui font préférer le revenu foncier à « la Rente » sur l'État[4]; mais partout l'idée directrice est la même. La campagne est bonne parce qu'elle donne la santé, la simplicité, l'honneur, l'attachement aux vieilles coutumes et aux vieilles affections. En ville on est à l'hôtel : on ne peut pas être chez soi; ce qui vous entoure ne vit pas : on n'a pas vu grandir ses arbres, entendu chanter sa source, assisté au lever et au coucher du soleil sur ses terres. En ville on a l'air d'un éternel locataire, et c'est l'instabilité de cette situation qui est complice de la disparition des vieux principes : on peut en effet quitter une ville pour une autre, l'homme qui a toujours vécu au milieu d'un même paysage ne se décidera jamais à l'abandonner.

A la campagne on vit beaucoup plus pour soi et nullement pour les autres : on a le temps de se recueillir et de penser; on ne s'occupe pas de

1. P. 324.
2. P. 329.
3. P. 326.
4. P. 379.

paraître et la « Crise » de la vieillesse à supporter y est indifférente, au lieu que rien n'est plus triste pour un mondain que de se sentir décliner :

On sourit et l'on passe, et, le long du chemin
Rencontrant un ami qui vous serre la main,
Un pâle compagnon de vos gaîtés anciennes,
Aux rides de sa joue on soupçonne les siennes [1].

Lorsqu'un parvenu comme son M. Claude s'essouffle et se ruine à faire figure à Paris où on le méprise et où on le gruge, c'est à la campagne qu'il lui conseille de se retirer, de dépenser dans son village, à se faire bénir pour le bien qu'il fera, l'argent qu'il jette en vain par les fenêtres dans une grande ville.

Dans ces *Épîtres rustiques* comme dans *la Vie rurale*, il règne le même optimisme un peu conventionnel, ici du moins plus acceptable, le poète plaidant en quelque sorte pour sa chapelle : on ne saurait être trop éloquent quand on défend sa propre cause.

Musique moderne, qui est comme le scherzo confié à la] *Lyre à sept cordes* renferme des pièces sur les

1. P. 365.

sujets les plus divers et qu'il est assez difficile de ramener à une idée directrice.

C'est ainsi que le poète, après avoir noté que le courage des femmes qui fait défaut pour des causes futiles ne manque jamais de renaître quand il s'agit de contempler le combat de deux hommes qui se massacrent pour elles [1]; après avoir dit les litanies de sainte Célimène qui passe

Ses jours en paradis et ses nuits en enfer [2],

écrit, « à un Découragé » [3] que les modernes valent bien les anciens et se dit à lui-même que la « modestie » [4] n'est pas une vertu très utile, et que la vanité de soi (le « bluff », pour employer un mot que la chose a rendu nécessaire) est de première nécessité pour réussir. Il finit en donnant à un débutant la formule du succès : être inintelligible, uniquement occupé de rimes sonores et de mots éclatants, ne fuir ni l'absurdité ni l'obscurité, être insolent, baroque et surtout pessimiste [5]. Cette pièce, qui est elle-même

1. P. 276.
2. P. 278.
3. P. 292.
4. P. 295.
5. P. 349.

d'un découragé, vient après deux nobles épîtres à Reboul et au malheureux Brizeux, à qui son talent ne valut que de mourir de misère et qui n'eut que le bonheur — le seul pour les vrais poètes, — lorsqu'il faisait un poème :

Qui donnait à son nom l'espoir d'un lendemain,
De le chanter le soir aux arbres du chemin [1].

On peut encore signaler un sonnet à la Ville d'Aix qu'Autran n'a pas cessé d'aimer depuis le temps où il y avait fait ses premières études, et surtout l'admirable pièce sur l' « Idéal » dont nous avons déjà parlé.

En lisant le second volume de *la Légende des Siècles*, qui venait de paraître, Autran ne manqua pas d'être choqué par les redondances et le bruit sonore et creux qui se cache sous un délire d'imagination. Il avait le goût trop fin pour accepter ainsi une vision de l'histoire qui était un cauchemar de génie et il se dit que les événements sont en même temps amusants et grandioses et que l'histoire peut être considérée à volonté, selon le point de vue, comme une tragédie ou comme une comédie « à cent actes divers ». Avec sa facilité ordinaire, il improvisa un volume sur cette idée —

1. P. 379.

qui est déjà de Hugo (*Chanson des Rues et des Bois*) — que le ton facile vaut le ton sévère et que « la pantoufle chausse aussi bien que le brodequin [1] ».

Les premières pièces sont réellement amusantes : il est curieux de rapprocher son *Journal de Noé* du *Déluge*, qui est tout au début des *Poèmes de la Mer*. On voit quel est le chemin parcouru si insensiblement qu'il serait impossible d'en relever la trace; le vers de 1877 est sonore et plein de relief, celui de 1855 est tout proche de J.-B. Rousseau ou de Lefranc de Pompignan.

La *Comédie de l'Histoire* est, dans une intention de parodie, divisée en cinq parties, chronologiquement, et nous ne nous arrêterons pas sur tous les sujets traités. Mais à mesure que l'on s'approche de notre époque, les « hommes représentatifs » cèdent la place aux faits et aux anecdotes, ce qui fait paraître le livre un peu long.

Cependant jamais la grâce et l'esprit d'Autran ne se montrèrent plus à leur aise. Diminuer volontairement un sujet grandiose c'est faire acte de moraliste, et on pourrait relever à travers tout le volume un

1. P. 61.

léger souci d'édifier et d'enseigner, sans le vouloir et sans en avoir l'air, qui lui prête une saveur particulière. Pour nous s'y ajoute l'émotion de savoir que le poète travaillait à sa dernière œuvre et qu'il mit toute sa coquetterie à finir non sur un éclat de rire, — son talent fut trop fin et trop délicat, — mais sur un sourire inspiré par beaucoup d'esprit et beaucoup d'indulgence.

CHAPITRE VI

AUTRAN PROSATEUR

Nous avons eu maintes fois l'occasion de noter combien le vers d'Autran, avec sa souplesse, son harmonie et son naturel, se rapprochait de la causerie. Nous retrouvons ces qualités dans le volume de prose qu'il a formé, avec *la Maison démolie*, *le Lac de Côme*, que nous avons déjà mentionné, et *la Semaine Sainte à Rome*, augmentée de beaucoup de prose et diminuée de beaucoup de vers.

La prose d'Autran nous montre qu'il n'aurait tenu qu'à lui de laisser de ces œuvres faciles, brillantes, d'une fantaisie légère et spirituelle, si à la mode au milieu du dernier siècle et auxquelles un Méry, un About durent leur réputation. Nous devons répéter à ce sujet ce que Cuvillier-Fleury nous suggérait au

sujet des tentatives dramatiques d'Autran : « Nous y avons perdu de beaux vers ».

Le *Voyage en Italie* d'Autran n'est après tout qu'un journal de voyage sans vue d'ensemble, en dehors de tout esprit systématique, sans recherche ni du pittoresque forcé ni des renseignements à tout prix. Ce sont les impressions d'un touriste qui a les sens aiguisés et l'âme ouverte aux beaux spectacles. Nous y avons gagné les belles pages sur Pise, sur son Campo-Santo « où règne l'égalité de la mort », et qui sont les meilleures qu'ait écrites notre poète et parmi les meilleures qu'on ait jamais écrites sur la cité dolente. « Quand on sort du Campo-Santo, écrit-il, on ne s'étonne plus du silence de Pise : on comprend alors que la ville qui touche à ce monument demeure toujours muette. Elle semble se taire pour ne troubler d'aucun bruit profane le repos des tombes voisines. »

Il y a aussi de belles phrases éparses dans les sensations recueillies par le poète de Gênes à Naples, et ce qui en fait le charme c'est une rare fraîcheur d'impressions : la littérature ne s'interpose presque pas entre lui et les choses ; il est saisi par ces paysages adorables, par ces chefs-d'œuvre consacrés par le temps et

l'admiration universelle, par cette race fortunée à laquelle le ciel qu'elle contemple et l'air qu'elle respire donnent le sens instinctif du beau; et on comprend les regrets qui le poursuivent sur les boulevards, la colère qui le prend à ne pouvoir fixer dans son esprit, à travers le bruit futile et utilitaire de la vie, « le silence, le recueillement, la douce paix intérieure que l'on respire au milieu des fleurs sur la terrasse des Camaldules [1] ».

1. P. 501.

CONCLUSION

Nous voudrions conclure non pas en résumant ce que nous avons cru trouver dans l'œuvre d'Autran qui méritât de nous arrêter, mais en indiquant l'effet produit par l'œuvre ou, si on le préfère, la place que tient ou que devrait tenir notre poète dans la littérature.

Et d'abord il est un sentiment dont on ne peut se défendre lorsqu'on a quelque temps vécu dans l'intimité de ses livres : c'est autre chose que de l'admiration et, par certains côtés, c'est mieux que de l'admiration. Ce sentiment, tel qu'on l'éprouve pour un Victor Hugo, est mêlé de vertige, d'étonnement et pour ainsi dire de fatigue. Au contraire on garde à Joseph Autran une paisible et profonde estime. Lui aussi a ses défauts, on les croirait, à nous lire, plus grands qu'ils ne sont, comme toutes les choses mises en évidence ;

lui aussi n'est pas parfait, mais il est un écrivain sincèrement honnête. On se sent en sûreté avec lui comme avec un ami ; et la seconde impression que l'on rapporte d'un long commerce avec lui, c'est de la sympathie. On sent qu'il en a eu lui-même pour ses lecteurs. Et puis, il a une certaine fierté, quelque chose d'analogue à l'orgueil de Vigny, mais plus juste, plus mesuré, la noblesse de l'homme qui n'a jamais brigué la popularité, mais seulement l'appréciation de quelques esprits choisis.

On ne peut guère espérer qu'un brusque revirement le ramène quelque jour au tout premier plan. Ces sautes du vent de la gloire ne peuvent atteindre que les écrivains qui se sont lancés loin des côtes et qui voguent tout seuls. Autran aura toujours l'estime d'une élite : le seul public qu'il désirât. Dans l'énorme concert de la littérature du XIX[e] siècle son œuvre est comme une partie écrite pour le hautbois, agreste et naïve, sincère et pénétrante, qu'on ne souhaiterait pas entendre uniquement, mais dont on ne saurait se passer.

Ce fut une âme de qualité rare, mélancolique et fine, éprise d'art pur, qui sut borner ses désirs à ce qu'elle pouvait atteindre, et qui, heureuse de cette

sérénité aimée des sages antiques, répand dans ses rêveries le parfum des flots et des champs qu'elle a si longtemps contemplés [1].

1. Depuis la rédaction de ces lignes, M. E. Aurejac, président de l'Académie de Montauban, a fait paraître un *Eloge d'Autran* (Forestié, Montauban, 40 pp. in-8°) plein de finesse et de goût. Nous regrettons de ne pouvoir que le mentionner ici.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Papéty à Autran.

Il faut bien que je vous écrive un peu, moi aussi : j'ai besoin de jaser. Je suis si seul que l'amitié m'est nécessaire, et je vous mets à contribution.

Entrons donc en matière. Que vous dire que vous ne sachiez déjà? Mais, à propos, j'ai aussi mon compliment à vous faire. Comment! vous êtes dans les princes à ce point-là[1]? Mais vous allez nous oublier tous, nous, prolétaires, et j'ai bien peur que cet anneau [2] dont on m'a parlé ne soit le commencement d'une chaîne qui vous retiendra longtemps loin de votre pays. Du reste, le champ n'en est que plus vaste, et il n'y a que plus de mérite à y briller.

Je vous ai regretté ces derniers jours plus qu'à l'ordinaire. Le Pape est rentré au milieu d'une multitude de

1. Il s'agit du passage du 17ᵉ léger à Marseille. Voir le chapitre v de la *Vie d'Autran.*

2. Allusion à une bague donnée à Autran par le duc d'Aumale en remerciement de la poésie : *Retour d'Afrique.*

fêtes populaires où il entrait beaucoup plus de cœur que je n'aurais cru.

Tombez donc une seule fois dans le style descriptif : faites-le pour moi; vos lettres sont trop courtes : dites-moi — mais avec une foule de détails — quelle est la vie que vous menez à Marseille, la société qu'on peut ou doit fréquenter, si elle est futile, causeuse ou cancanière, — si les dandys sont ennuyeux à la mort, ou si ce sont de bons garçons. Racontez-moi donc quelque chose : je cherche toujours une page de plus à vos lettres.

Quant à moi, pauvre reclus, je puis facilement me comparer à ces moines d'Italie qui quittent volontiers leur prie-Dieu pour venir vous demander des nouvelles politiques. Pauvres reclus! Il faut nous passer bien des enfantillages.

Bazin travaille, mais travaille, que c'est à en maigrir. Pour moi, je vogue toujours dans le Tendre, jusqu'à ce que je sois *fixé*. Ce mot lancé, je pourrais dire bien des choses, mais je m'arrête à temps.

Je fais en ce moment une grande galette qui sera, j'espère, le gâteau que je donnerai au Cerbère critique afin de l'endormir. Si ce n'est pas bien, ce sera grand, et l'on se sauve quelquefois par la quantité [1].

Vous vous êtes occupé d'une *Sainte Philomène* que j'ai envoyée, mais, vraiment, vous étiez trop indulgent pour moi [2]. Ah! si c'était à Paris, on ne m'en aurait pas laissé pierre sur pierre.

Ma copie vient d'arriver. Il paraît que l'Institut a été étonné de sa taille. Après tout, si je n'ai pas réussi

1. C'est la copie du plafond de la Farnésine, la plus grande toile de Papéty.

2. Voir le feuilleton du *Sud* du 14 août 1841.

comme talent, j'ai peut-être fait preuve de courage. — Adieu, faites comme moi, parlez-moi de vous et de vos travaux : vous savez s'ils m'intéressent.

Votre dévoué,

DOM. PAPÉTY.

(Timbrée de Rome, 16 octobre 1841.)

II

Laprade à Autran.

9 novembre 1841.

Monsieur,

Permettez que je vous remercie de votre article si bienveillant sur *Psyché*[1]; la seule justice n'aurait pu vous dicter les éloges que vous lui accordez : je dois voir en eux le fruit d'une sympathie indulgente que le critique emprunte chez vous au cœur du poète. Pourquoi ne vous dirais-je pas le vif plaisir que j'ai ressenti de me voir apprécié de cette manière par un homme dont je ne connaissais encore que les écrits, et dont l'autorité en matière de poésie est fondée sur de belles preuves littéraires? J'ai grand besoin du témoignage des juges compétents pour être rassuré sur la légitimité de mon droit à faire œuvre poétique; je ne voudrais pas être usurpateur dans le sacerdoce de l'art. Un sujet de la nature de celui que j'ai traité, le fût-il par une main plus habile, reste longtemps avant d'être classé et adopté

1. *Sud* du 9 octobre. « M. de Laprade, tout jeune encore..., est bien heureux de débuter par un pareil livre. »

par le public, ou plutôt il n'a pas d'autre public à espérer que le petit nombre de penseurs sérieux qui compatissent à tous ceux qui travaillent et qui cherchent dans la philosophie et dans l'art.

Psyché n'a jamais espéré d'autre succès que l'attention de ce petit nombre ; il y a, je crois, de grandes choses à faire dans cette voie de la poésie philosophique cherchant la pensée de l'avenir dans les antiques traditions, mais il faudrait un bien puissant génie pour parler à la fois dans de pareilles œuvres aux sages et à la foule, et ce n'est qu'à cette condition qu'un livre est consacré.

Certain de ne recueillir jamais des suffrages bien nombreux, je n'en ai que plus besoin, pour être encouragé à poursuivre, des marques d'assentiment des hommes supérieurs, des vrais poètes. A ce titre, votre article m'a fait éprouver une satisfaction que ne me donneraient pas les jugements les plus favorables venus d'ailleurs. Je m'estime heureux, Monsieur, d'avoir une occasion pareille d'établir des rapports avec vous : dans le milieu où nous vivons, les poètes ont besoin de se connaître et de s'appuyer les uns sur les autres. J'ose me flatter que nos relations n'en resteront pas là; vous habitez un pays où j'ai passé moi-même quelques années, où j'ai de bien chers amis. Je vous demande la permission d'aller vous serrer la main quand j'irai les revoir.

(Laprade parle ensuite longuement de la *Revue du Lyonnais* où il désirerait vivement enrôler Autran et ses amis.)

Voilà, Monsieur, bien des demandes pour venir d'un homme qui n'a pas encore l'honneur d'être connu de vous. Vous devez y voir une preuve du prix que j'attache à votre correspondance et à vos suffrages.

Permettez qu'en finissant je vous renouvelle mes remerciements sincères, et que je vous donne l'assurance de ma profonde sympathie.

VICTOR DE LAPRADE.

Lyon, 7, rue du Plat.

III

Autran à Laprade.

Marseille, 3 juillet 43.

Me pardonnerez-vous, mon cher poète, l'impardonnable retard que j'ai mis à vous répondre? Je m'en veux beaucoup d'avoir laissé passer plusieurs jours sans vous dire combien j'ai été sensible aux témoignages de fraternelle amitié que contient votre bonne et charmante épître; je m'en veux même de ne pas l'avoir devancée; car je me souviens toujours de la promesse que je vous ai faite par deux fois à Lyon, en allant et en revenant[1]. Oui, je sais que j'ai à vous envoyer des vers écrits depuis longtemps, et je sais aussi que mon retard est une profonde maladresse, car mes pauvres vers ne sont pas de ceux qui ont le droit de se faire attendre. Mais voici mes excuses : depuis mon retour, un mois a été perdu en mille préoccupations et travaux stupides, bagage arriéré dont j'ai dû me débarrasser tant bien que mal. Plus tard, une idée m'est tombée dans la tête, celle d'écrire un drame[2]. Je me suis enfermé pendant vingt jours dans ma

1. Il s'agit du voyage avec Méry relaté au chapitre VI de la *Vie d'Autran.*
2. La *Fille d'Eschyle.*

chambre comme un pestiféré, et là, sans trêve ni relâche, j'ai tant fait qu'au bout de vingt jours[1], j'avais mon drame en cinq actes et en vers, plus une fatigue nerveuse dont je me ressens encore un peu. J'étais sur le point de guérir lorsque le Duc d'Aumale est arrivé à Marseille. Il fallait une pièce de vers pour le soir même au directeur de notre Grand-Théâtre : j'ai eu quatre heures pour la faire, et je l'ai faite, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle a eu beaucoup plus de succès que si elle eût valu quelque chose[2]. Tout cela, mon cher ami, m'a secoué à tel point que j'ai reculé jusqu'ici devant l'idée de recopier environ deux cents vers. Je vais pourtant au premier jour m'acquitter de cette dette, et je vous supplierai d'accueillir ce mince hommage à votre admirable talent comme s'il ne s'était pas fait attendre d'une façon si ridicule. Adieu, mon excellent ami; j'ai relu dans la *Revue Indépendante* votre délicieux poème[3] : c'est de la poésie exquise, telle que vous seul savez en faire dans cette époque où la prose envahit tout, même la poésie. Vous êtes, croyez-moi bien, le plus pur et le plus idéal de nous tous, et c'est à ce titre que je vous admire en vous aimant.

AUTRAN.

1. C'est évidemment la version véritable. La *Maison démolie* dit « douze » jours.
2. Soirée du 29 juin 1843. Voir le chapitre v de la *Vie d'Autran*.
3. *Hermia*. Voir le *Sud* du 20 juillet.

IV

Méry à Autran.

Paris, septembre 1846.

Mon cher Autran,

Je reçois votre charmante lettre juste dans l'heure la plus critique de ma vie, et, en vous répondant sur-le-champ malgré cette heure-là, je vous prouve, mieux qu'une rame de papier écrite, toute l'importance que j'attache à cette question [1], qui ne devrait pas faire question. Demain j'écrirai à notre maire, mais je me borne aujourd'hui à vous dire que votre nom seul est convenable et indispensable sur le brevet de nomination à cet emploi. Je ne comprends pas que tout ne soit pas déjà fait. Je désapprouve formellement tout autre choix, et je n'approuve que ce qu'on fera avec votre nom. En toute autre ville on serait venu vous l'offrir dès que mon frère a été nommé à Aix. Je vous répète et je répète aux autres de toutes les forces de mon âme que je n'approuve que la nomination qui vous fera entrer fraternellement chez moi, c'est-à-dire chez nous [2].

Aujourd'hui enfin je suis autorisé à vous dire ceci, et vous pouvez le publier :

Bocage, le directeur de l'Odéon, m'ayant demandé une comédie en cinq actes et en vers au mois de juin dernier, lorsque je me disposais à rentrer à Marseille [3], je

1. Celle de la succession de son frère Louis à la Bibliothèque.
2. Voir ch. v de la *Vie d'Autran*, *in fine*, nos conjectures sur la position d'Autran au Musée, de 1840 à 1846.
3. Suivant M. Camau (*Vie de Joseph Méry*, p. 344), l'absence de Méry se prolongea jusqu'en 1848.

me suis enfin décidé à écrire un grand ouvrage pour le théâtre. On répète depuis dix jours. — Vous pouvez annoncer que *l'Univers et la Maison*, comédie en cinq actes et en vers, a été reçue par acclamation et à l'unanimité par le comité de lecture des théâtres Royal et de l'Odéon. — La scène se passe à Paris en 1846. — Quand j'ai lu ma comédie aux comédiens désignés pour la représenter, ils ont applaudi après chaque acte, — chose inusitée.

Maintenant songez à quelque chose de ce genre. Ce théâtre vous sera ouvert. — Je vais à la répétition. J'irai à Marseille après la première représentation.

Mille amitiés aux amis, *inter quos* Gastal. A vous, de cœur et d'âme.

MÉRY.

Cette comédie, dit Bocage, est la peinture fidèle des mœurs françaises en 1846.

V

Méry à Autran.

Mon cher Autran,

Je comptais partir le 30, ma place était arrêtée. Un événement d'hier me retardera quelques jours encore. Je suis obligé de terminer une comédie que je donne à l'Odéon le 2 décembre[1]. Je lis aux acteurs, et puis je passe. Bocage mettra en scène. Il vient de perdre un étrange procès avec mademoiselle Araldi. D'après un

1. *Le Paquebot.*

contrat passé l'an dernier, il s'était engagé à jouer *Agnès* le 1er décembre 1847 [1]. Le procès suspend tout cela, et il faut que je termine ma comédie pour un cas de besoin forcé. A Marseille j'achèverai tranquillement ce qui me reste pour répondre à mes obligations [2]. Bocage a, dans quelques journaux et dans quelques auteurs, des ennemis hydrophobes, et qui veulent le ruiner à tout prix. Lui ne fait aucune concession, et il ne donnerait pas cent sols pour un article, et ne ferait jouer ou reprendre une pièce qui ne lui convient pas. Entre autres choses, il a entre les mains deux tragédies de M. Latour de Saint-Ybart depuis un an. Je ne vous cite que ce fait. Or, M. Latour rédige avec Lafont, autre auteur, le feuilleton du *Courrier français*, et là ils tirent sur l'Odéon. — Quel monde que ce monde dramatique!

Maintenant je suis lancé, et en avant! Bocage me promet un nombre raisonnable d'ennemis, ce qui m'est bien égal. A ma première représentation, on a attendu un hémistiche *accrochable*, et il n'est pas venu. Le public payant a été admirable pour moi, et il l'est tous les soirs, après vingt représentations. Mon éditeur Roux me paye bien [3], mais il me donne la fièvre d'attente. Hier seulement j'ai pu lui arracher *sept* exemplaires, rien que *sept*, que j'ai envoyés à Provini [4]. Dès que j'en aurai, j'en enverrai à mes amis et à ma famille. Recommandez bien à Provini de soigner les répétitions; et vous seriez bien aimable si vous donniez un coup d'œil de ce côté. Le président Luce, qui a assisté à la première et à la seconde

1. Lapsus évident, pour 1846, année de la lettre.
2. Deux autres pièces, promises par contrat du 14 octobre.
3. Six mille francs.
4. Directeur du Grand-Théâtre jusqu'en 1847.

représentation, vous donnerait quelques détails de mise en scène. Voyez-le en mon nom, présentez-lui mes hommages affectueux. Il est bon observateur, et pourra vous dire d'excellents détails pour les répétitions. Au reste, à bientôt.

Votre ami de cœur,
MÉRY.

Ayez la bonté de donner ces nouvelles à ma femme.

(Timbrée de Paris, 20 novembre 1846.)

VI

Dumas père à Autran.

Si vous nous appartenez, cher Autran, il faudrait travailler pour nous, et sérieusement. Voulez-vous venir à Paris faire un plan quelconque avec moi? J'ai une chambre à vous donner à Saint-Germain. Ce plan fait, vous retournerez exécuter votre œuvre à Marseille.

Je voudrais que vous nous fissiez une belle traduction ou de Sophocle, ou de Shakespeare, ou de Schiller.

Ou, si mieux aimez, une œuvre originale.

Ainsi donc, si vous avez quinze jours à vous, venez les passer avec moi.

Aimez-vous mieux attendre le printemps que de vous risquer en hiver? Faites à votre guise, mais répondez-moi à Saint-Germain.

A vous de cœur,
A. DUMAS.

Votre pièce passera immédiatement après.

(Timbrée de Paris, 4 mars 1847.)

VII

Lamartine à Autran.

Monsieur,

J'ai bien regretté de ne pas vous voir à Paris, où l'on m'avait dit que vous faisiez un séjour [1], mais je reçois seulement aujourd'hui de vous un billet de visite qui m'est un témoignage bien irrécusable et bien éclatant d'amitié. Jamais les *Girondins* ne furent plus éloquemment appréciés, — si l'amitié est une appréciation. Vous me permettrez au moins, à moi, de l'accepter pour telle et de vous en conserver une éternelle reconnaissance. J'espère aller, avant un mois, revoir les flots bleus et le ciel chaud de votre incomparable patrie. Soyez assez bon, quand vous m'y saurez arrivé, de me faire connaître votre adresse [2] pour que j'aille vite vous dire de vive voix le plaisir que vous nous avez fait, à madame de L. et à moi. Je vais incessamment reprendre mon ouvrage interrompu et achever la Révolution où elle finit selon moi, c'est-à-dire au 18 brumaire. Je causerai avec un vrai plaisir de ce beau sujet avec vous avant d'y reporter la main.

Recevez, en attendant, l'expression de ma reconnaissance et de mon ancien et constant attachement.

LAMARTINE.

St-Point, 8 juillet 1847.

1. Celui qui a suivi la réception de la lettre précédente.
2. Lamartine écrit aux bureaux du *Sud*.

VIII

Édouard Plouvier[1] *à Autran.*

Mon cher Autran,

Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe[2], et je voudrais pouvoir vous envoyer les bonnes larmes de joie que vous m'avez fait monter du cœur aux yeux.

Je vous dis merci pour la belle soirée que je vous dois, comme pour un bienfait; c'est qu'une œuvre comme la vôtre est en réalité un bienfait pour toutes les hautes facultés de l'esprit. Merci encore! et Noël! et salut!

Hier je savais bien serrer la main d'un poète : mais aujourd'hui seulement je me sens honoré comme je devais l'être, en admirant ce que cette main a écrit, ce que ce poète a mis au monde.

Vous êtes bien joyeux, n'est-ce pas? de la part que le peuple — car il y avait beaucoup de peuple — a faite à votre triomphe. Pour moi, j'en ai été touché. Triompher ainsi, avec une telle sereine poésie, le lendemain d'une révolution, d'une si immense révolution, devant et avec beaucoup de ceux qui l'ont faite, c'est, à mes yeux, magnifique; et, dans des jours semblables, Marie-Joseph Chénier n'a point eu une joie aussi complète qu'a dû être la vôtre.

Je vous embrasse, Maître, du fond du cœur.

ÉDOUARD PLOUVIER.

Vendredi matin (Paris, 10 mars 1848).

1. Edouard Plouvier, alors rédacteur au *Corsaire*. Voir la lettre suivante.

2. Il s'agit de la *Fille d'Eschyle*.

IX

Autran à sa famille[1].

Chers amis,

La deuxième représentation [2] a été hier soir aussi belle que la première. Depuis trente ou quarante heures, je suis accablé de visites, de bouquets, de lettres qui arrivent de toutes parts à mon hôtel. Je prends au hasard sur ma table trois de ces lettres. Une est de Reybaud, l'homme le plus froid et le plus anti-poétique du monde ; l'autre d'un charmant jeune homme que j'ai vu deux fois dans ma vie et qui rédige le *Corsaire* ; la troisième, écrite avant la représentation, est de Victor Hugo. Vous me les mettrez précieusement de côté. Car ce sont des souvenirs.

Je joins à cela quelques lignes d'un journal auquel je n'ai été recommandé par personne, comme vous le verrez au singulier reproche qu'il m'adresse.

Tout ce qu'il y a de grand et d'illustre à Paris assistait à la première : tous les grands poètes, tous les grands politiques, tous les grands critiques. C'était — dit-on — magnifique ! Moi, je n'ai vu cela qu'à travers un nuage, car, au moment où l'on m'a traîné, malgré moi, sur la scène, j'étais devenu beaucoup plus myope que d'habitude.

Adieu, chers, faites voir les détails à mes amis Larguier [3] et Gastal. Ils vont être bien heureux, et regretter seulement d'être partis huit jours trop tôt.

1. Adressée à madame Autran, au Musée.
2. De la *Fille d'Eschyle*.
3. Voir son article, signé C. L. (Casimir Larguier), dans le *Garde National*, ci-devant *Sud*, du 18 mars.

J'espère qu'ils feront reproduire par la presse de Marseille les fragments de journaux qui me seront favorables.

Il y en aura de très malveillants. Mes *amis* de la semaine passée sont devenus des ennemis acharnés. Pendant toute la première représentation, il y en avait qui causaient tout haut et qui ouvraient les portes des loges avec fracas pour détourner l'attention du public. On m'a cité avec indignation la conduite de M. A..., auteur de *la C*.... Cela fera rire ce bon Audiffret, qui doit être bien satisfait [1].

Mon oncle doit être bien heureux. Embrassez-le pour moi tendrement. Embrassez aussi mes chers anges Blanche et Louise [2]. A vous de tout mon cœur.

AUTRAN.

Je reçois à l'instant la lettre de Teissère.

(Paris, 11 mars 1848.)

X

Jules Janin à Autran.

Mon cher confrère,

Vous m'avez fait deux grands plaisirs : vous avez lu mon livre [3], et vous en avez parlé ! J'ai eu deuil et peine à l'écrire, ce livre, et les temps sont si peu propices à ces œuvres de longue et patiente haleine, et enfin j'ai été saisi d'une frayeur si grande en le publiant le jour

1. Il semble y avoir ici nous ne savons quelle allusion ironique.
2. Mesdemoiselles Teissère, ses nièces.
3. *La Religieuse de Toulouse*, roman de Janin.

même où M. Eugène Suë était bombardé un de nos maîtres [1], qu'il y avait de la charité à me venir en aide comme vous l'avez fait, avec tant d'empressement et de bonne grâce. A présent que, grâce à mes confrères (car les écrivains de ce temps-ci ont été excellents pour moi et m'ont tendu une main amie), je me rassure quelque peu sur les destinées de ma *Religieuse*, mon premier soin est de rendre ma juste action de grâce à tous ceux qui l'ont protégée, et voilà pourquoi je vous remercie, du fond du cœur.

Au reste, votre lettre m'arrivait le jour même où M. de Pontmartin écrivait dans *l'Opinion publique* ce bel article sur votre drame et parlait de vous comme il en faut parler. Nous sommes donc réunis désormais, vous et moi, par une commune reconnaissance pour M. de Pontmartin, car il a bien voulu m'accorder, à moi aussi, cette louange si chère à l'artiste parce qu'elle part d'un très noble esprit et d'un très noble cœur. Pour ma part, je serai fidèle à l'appel de M. de Pontmartin, et *la Fille d'Eschyle* me trouvera toujours au premier rang de ses partisans. Je n'attends qu'une occasion pour en parler sérieusement à mademoiselle Rachel. J'en parlais encore l'autre jour à M. Scribe et à M. Empis.

Je suis en train de corriger mon livre; on le mettra sous presse avant deux mois, je l'espère, et je vous prierai d'en accepter un exemplaire revu et corrigé avec tout le soin et tout le zèle dont je suis capable.

Agréez cependant l'assurance de mon entier dévouement.

JULES JANIN.

(Timbrée de Paris, 19 mai 1850.)

1. Election de Suë à la Législative le 28 avril.

XI

Autran à Pontmartin.

(Rouen), 21 juillet 1852.

C'est en traversant le Havre, au retour d'une excursion sur les côtes de l'Océan, que j'ai reçu, monsieur le comte, votre excellente lettre, et c'est de Rouen que j'y réponds, ne voulant pas attendre d'être rentré à Paris pour vous remercier de ce nouveau témoignage d'une amitié qui m'est si précieuse. Ai-je besoin de vous dire combien pénible a été ma première impression en apprenant votre maladie? J'ai, dans le temps, passé plus de deux mois au lit, atteint de l'affection dont vous me parlez, et je sais tout ce qu'on en souffre. Mais, en dépit du *Non ignara* virgilien, je n'en sympathiserais pas moins à vos douleurs, alors même que je n'en aurais pas fait la triste expérience. Heureusement qu'avec du soin, un régime régulier et du repos, on répare bien vite les forces épuisées. Les soins ne vous manqueront certainement pas. Quant au repos, j'aime à croire que vous saurez vous l'imposer stoïquement, et que vous commencerez par oublier les vives jouissances que donne à vos amis tout ce qui sort de votre plume. Personnellement, je commettrais un acte d'odieux égoïsme si je ne vous demandais en grâce de différer le plus longtemps possible l'article que vous voulez bien m'annoncer pour les *Poèmes de la Mer*. Toute faveur d'un grand prix mérite d'être attendue, et, à défaut d'autre titre aux honneurs de votre critique toujours si bienveillante, je veux avoir celui de la patience.

Adieu, monsieur et excellent ami. La patience n'étant

pas ce qui distingue le chemin de fer, je me vois forcé de clore ici ces quelques lignes. J'aurais voulu cependant vous dire combien madame Autran est sensible à ce que vous me dites de gracieux pour elle. Il nous tarde à tous deux d'être à Paris pour lire la *Revue Contemporaine* du 15.

Veuillez faire agréer mes respects à madame de Pontmartin et croire à tous mes meilleurs sentiments.

AUTRAN.

XII

Mignet à Autran.

Paris, 3 mars 1857.

Monsieur,

On a eu bien raison de vous engager à présenter vos nouvelles poésies[1] au concours Montyon. Elles y ont déjà auprès de la Commission, et elles y auront, je n'en doute pas, auprès de l'Académie, le même succès qu'auprès du public. Il suffit de les lire pour en apprécier la douce élévation, l'agréable pureté, l'heureuse inspiration, la simplicité originale. C'est ce qu'a fait M. Lebrun, que vous ne connaissez pas personnellement, mais qui connaît vos œuvres et les goûte beaucoup. D'après son rapport, la commission a déjà réservé *la Vie rurale* et les *Laboureurs et Soldats* pour un examen comparé avec dix-huit autres ouvrages, distingués parmi les quatre-vingts qui lui ont été soumis. La seconde épreuve ne leur sera pas

1. *La Vie rurale, Laboureurs et Soldats.*

moins favorable que la première, et ils seront définitivement compris au nombre des six que, sur le rapport motivé de la Commission, l'Académie aura à juger elle-même et à récompenser. Je voulais attendre le moment où se terminerait cette seconde épreuve pour vous répondre, mais ce moment est encore éloigné, et le désir de vous donner une certitude sur ce qui ne me paraît pas devoir être incertain, me ferait trop manquer d'empressement. Je n'ai pas parlé encore de vos poésies aux membres de la Commission, qui les auront, du reste, pour très recommandées dès qu'ils les auront lues. J'ai pensé que leur attention serait plus utilement appelée sur elles, quand ils seraient près de les juger. Mais je ne manquerai pas de le faire à la séance prochaine. J'en entretiendrai M. Cousin, qui est un des juges du concours puisque, en décembre, il faisait partie du bureau avec M. Lebrun, que j'ai déjà entretenu. Je n'oublierai ni M. Vitet, ni M. Berryer, ni M. Viennet, ni M. Dupin, qui, avec le secrétaire perpétuel M. Villemain, le directeur M. Lebrun, et le chancelier M. Cousin, composent la Commission. Vous voyez que M. Ponsard n'en est pas. M. Vitet est un délicat appréciateur de la poésie, que M. Berryer sent très bien parce qu'il l'aime. J'espère que M. Dupin, qui trouve tant de charmes dans les comices agricoles, ne se plaira pas moins avec vos *Laboureurs* et dans votre *Vie rurale*, et que le spirituel M. Viennet préférera vos vers à tous les autres, les siens n'étant pas du concours.

Je vous remercie, monsieur, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce que je fais. Je dois vous avouer que mes travaux se sont ressentis cet hiver et de ma santé et de ma disposition. Je suis mieux et je les reprends. Soyez assez bon pour dire à madame Autran combien je

suis reconnaissant de son gracieux souvenir et lui offrir mon hommage respectueux. Agréez, je vous prie, l'expression cordiale de tous mes sentiments, et croyez-moi bien sincèrement tout à vous [1].

MIGNET.

XIII

Gustave Ricard à Autran.

Chère tête,

Je ne sais si c'est chez vous que je perds la mienne, mais il m'est rappelé que lundi j'ai promis de dîner à Ville-d'Avray. Comme j'ai affaire à intraitable partie, je vous apporte, honteux et peiné, une démission que l'antérieure parole rend irrévocable.

Mille compliments — et mille tonnerres!

G. RICARD.

(Timbrée de Paris, 11 octobre 1858. Au crayon.)

XIV

Ponsard à Autran.

Vienne, Isère.

Monsieur et cher ami et confrère,

Votre lettre me fait le plus grand plaisir, comme toutes celles que je reçois de vous, mais plus particulière-

1. Sur l'amitié de Mignet pour Autran, voir le mot d'un ennemi, Sainte-Beuve, dans le *Journal* des Goncourt, 8 novembre 1862 : «... Et puis il est de Marseille. Il a pour lui Thiers, Mignet, Lebrun, *les trois frères provençaux, qui se poussent le coude pour voter pour lui.* »

ment encore par la résolution que vous m'annoncez et que j'approuve de toutes mes forces. Vous appartenez à l'Académie qui vous a déjà ouvert ses portes en vous couronnant; vous êtes un vrai poète, aimé et lu de tous ceux qui aiment la bonne et pure et saine poésie. Je serai à vous par mon cœur et par ma voix, — heureux d'être appelé à si bien voter [1].

Je n'ai pas ma complète liberté; mais tout peut s'arranger aisément au moyen des premiers et des seconds tours de scrutin.

En attendant, je vous envoie mille cordiales amitiés, et je vous prie de vouloir bien faire agréer mes sentiments les plus affectueux à madame Autran.

Bon courage et bon espoir! Vous ne pouvez manquer d'être nommé; si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera à la prochaine élection.

A vous de tout cœur, mon cher ami et futur confrère.

F. PONSARD.

(Timbrée du 27 avril 1859.)

XV

Thiers à Autran.

Paris, 14 juillet 1865.

Mon cher monsieur Autran, je suis fort touché de votre suffrage, qui est celui d'un ami, mais d'un ami éclairé et digne de toute confiance. Je n'ai, pour servir mon pays, que le moyen de dire la vérité, et je l'emploie [2]. Je voudrais

1. Alexis de Tocqueville était mort le 16 avril précédent. C'est le P. Lacordaire qui le remplaça à l'Académie.

2. Principaux discours de Thiers dans la session de 1865 :

bien, hélas! pouvoir empêcher les fautes, mais je ne puis que faire luire la lumière sur elles. Sera-ce un moyen d'en prévenir de plus grandes dans l'avenir? je l'ignore, et ne l'espère guère. Mais je fais ce que je puis, et me console avec l'estime de mes amis, et particulièrement la vôtre.

Tout à vous de cœur.

A. THIERS.

Mes hommages respectueux à madame Autran.

(Adressée à Vichy.)

XVI

Laprade à Autran.

Lyon, 4 juillet 1866.

Cher ami,

Commençons par les choses tristes, au risque de finir de même. Il est trop vrai que l'état de M. de Montalembert est toujours fort grave. J'en ai eu des nouvelles ces jours derniers de deux sources différentes, et des deux parts on me manifeste de sérieuses inquiétudes. J'en suis profondément attristé comme vous, car j'ai comme vous pour ce vaillant esprit une vive sympathie; il a été dans ces dernières et tristes années un grand appui pour moi. Si ce chef d'armes venait à disparaître, j'aurais perdu les trois quarts de mon courage. Je m'attends à tout : la mort de cet homme généreux [1] fait peut-être partie de ce

un du 28 mars sur les libertés politiques, deux des 13 et 20 avril sur la question romaine.

1. Il ne mourut qu'en 1870, soit quatre ans plus tard.

plan providentiel qui livre l'Europe à la bassesse, à la bêtise, à la fourberie, à la violence. Bonaparte et M. de Bismarck se portent très bien, M. de Montalembert doit mourir, et après lui tout ce qui se tient debout, afin que cette grande formule de la démocratie moderne s'accomplisse en France : Un maître et des valets.

Je suis plus imprudent et innocent que courageux, cher ami, car je ne me doute jamais de toute la malice de mes écrits les plus téméraires. Je n'ai certainement pas écrit *les Oiseaux*[1] pour flatter l'oiseleur, mais je croyais la pièce moins dangereuse. Le *Temps* en a jugé comme vous, et n'a pas osé l'imprimer le premier. C'est un journal légitimiste qui en a accepté la primeur : *l'Union de l'Ouest*, puis *l'Union* de Paris, *la Guienne*, etc. Je ne crois pas qu'il y ait encore danger à se rendre désagréable à ces gens-là. Cela viendra, car ils sont capables de tout; mais, pour le moment, ce serait avouer que leur despotisme est déjà devenu la tyrannie, que de poursuivre d'une façon quelconque l'auteur de ces petits vers...

VICTOR DE LAPRADE.

XVII

Mistral à Autran.

Illustre et cher poète,

A mon retour d'un voyage en Espagne, j'ai le plaisir d'apprendre que vous avez enfin reçu le volume qui vous

1. Il s'agit de la pièce *Les Oiseaux du Luxembourg* (Poèmes civiques, II, 7), protestation contre les bouleversements que produisaient dans le vieux Paris les excès de l'haussmannisation. (Note de M. Paul de Laprade.)

cherchait depuis un an, et qui vous retrouve à l'Académie française.

C'est aux mois de janvier, février, mars (1867), que j'étais à Paris, mais j'eus beau m'enquérir rue du Colisée, chez madame de Forbin, etc., il me fut impossible de découvrir votre adresse. C'est alors que je chargeai Roumanille de vous faire parvenir *Calendal* quand il pourrait. Il a fallu un an pour cela; mais, loué soit Dieu, me voilà délivré d'un remords.

Et maintenant recevez, cher poète, recevez mes félicitations les plus cordiales de votre nomination à l'Académie. On attendait depuis longtemps l'entrée d'un poète dans ce Panthéon des lettres françaises; et vous êtes bien celui qui, par l'élévation, par la simplicité, par la grâce ionienne, par le parfum agreste et maritime, par l'harmonie divine de son œuvre, était depuis longtemps désigné aux suffrages de vos nouveaux confrères. Pour nous, fils de Marseille et d'Avignon, c'est le triomphe de la poésie de notre ciel, de notre sol, de notre mer; car, de tous les poètes nés dans notre Midi, vous êtes celui qui a mis dans le vers français le plus de poésie et de couleur provençales. Merci, et gloire à vous!

Présentez à madame Autran mes hommages affectueux, et agréez, mon cher poète et ami, l'assurance de ma sympathie et de mon dévouement les plus sincères.

F. MISTRAL.

Maillane, 23 mai 1868.

XVIII

Laprade à Autran.

Lyon, 25 octobre 1869.

Cher ami,

J'ai le livre (*les Paroles de Salomon*) depuis quelques jours déjà, et je l'ai lu comme il mérite de l'être. La plupart des pièces ont été récitées en famille devant mes enfants, et quelques-unes par eux. Ils commencent à sentir, et même quelques-uns à dire très bien les vers. Ce volume est à la fois élevé et charmant; c'est de la haute et souriante sagesse; Salomon finit par Molière, sans déchoir. Vous aurez un vrai succès auprès de tous les honnêtes gens. Cela ne veut pas dire que vous atteindrez à la gloire de Raspail ou de Troppmann. Notre église est petite, mais elle est solide, outre qu'il n'y sent pas mauvais et qu'elle n'est pas pleine d'ivrognes et de hurleurs. Sans aller à Paris, ce qui serait un effort, dans cette saison, par trop héroïque, vous pourrez, je l'espère, par lettres, exciter un peu vos amis de la presse à vous accorder quelque publicité. Vous n'en aurez jamais tant que les quatrains de M. Gagne [1], mais cependant vous avez beaucoup de journaux amis. Le plus utile de tous aux livres, *les Débats*, est rempli d'excellents prometteurs qui ne tiennent jamais leur parole; mais je pense qu'à la *Gazette* Pontmartin va s'exécuter un peu mieux que pour *Pernette*, pour qui sa voix avait été très flatteuse, et sa plume un peu trop piquante...

VICTOR DE LAPRADE.

1. Un grotesque littéraire et politique du temps.

XIX

Laprade à Autran.

Montbrison, 21 avril 1870.

Vous êtes bien heureux, cher ami, si madame Autran n'est pas trop souffrante. Vous êtes loin de l'Académie, de nos élections, de nos déceptions, de nos appréhensions, hors de ce stupide pays de France gouverné par Machiavel-Barnum...

Vous ne sauriez imaginer les cruelles perplexités qui m'assiègent. Ma nomination au rectorat de Grenoble résolue au moment où le ministère était encore le ministère parlementaire, libéral, réparateur et populaire pour les honnêtes gens, acceptée alors par moi sans scrupules de conscience, n'a pas été mise, il y a un mois, au *Journal Officiel*, pour diverses petites circonstances universitaires et politiques. Elle n'est pas faite, mais c'est tout comme; quand elle paraîtra, elle aura tout le mauvais vernis du ministère du plébiscite, comme elle aurait eu il y a un mois toute la faveur qui s'attachait au ministère des honnêtes gens. Je me demande si je dois refuser. La famille de ma femme ne comprendra pas le refus, et je vais me jeter là dans les plus cruelles souffrances d'intérieur. Les nécessités de l'éducation de mes enfants vont aussi me faire vivement ressentir l'absence d'un travail suffisamment rétribué, et, d'un autre côté, je souffrirai dans la moelle de mon âme de redevenir un fonctionnaire impérial. Je ne suis pas un homme politique, c'est vrai, mais je suis bien plus que cela, je suis un poète, et c'est en vers que je m'étais prononcé; je suis donc engagé plus fortement qu'un autre. Je sais que l'opi-

nion générale m'absoudra; il n'y aura guère que bien peu de violents pour me jeter la pierre. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que moi-même je me sentirai diminué. Ma situation est plus triste que je ne saurais vous le dire, car, même sans ce surcroît, j'ai bien des misères [1].

Je vais rentrer à Lyon. Nos prochaines élections académiques sont fixées au 19 mai. On nommera Duvergier de Hauranne [2], et puis l'un de ceux-ci : Loménie, Marmier, Camille Rousset, Jules Lacroix, Blaze de Bury, Théo. Gautier. Je voterai pour Loménie, ne pouvant moins faire pour madame Lenormant. Si je me décidais, comme mon cœur m'y pousse, à refuser le rectorat, je n'irais pas à Paris, pour rester plus libre vis-à-vis du ministère et ne m'expliquer que par lettre et après l'acte officiel.

Plaignez-moi, mon cher ami, conseillez-moi et aimez-moi.

VICTOR DE LAPRADE.

XX

Laprade à Autran.

Lyon, 14 mai 1873.

Cher ami,

Vous avez parfaitement bien fait de publier ce charmant volume malgré l'horreur et l'infamie du temps : plus il est élégant, capricieux, spirituel, gentilhomme de poésie et de typographie [3], et plus je le loue de venir se jeter ainsi à la traverse de la bassesse et de la grossièreté publiques.

1. Laprade finit par refuser.
2. D. de Hauranne fut élu en effet, et, avec lui, Xavier Marmier.
3. C'est le volume des *Sonnets capricieux*.

Nous sommes à la fin non pas seulement de toute littérature, mais de toute civilisation. Jusqu'au jour où nous serons égorgés par les Barbares, vivons, causons, écrivons, chantons, comme si nous étions encore dans la véritable France. C'est une façon de narguer les Barbares. Quant à moi, qui suis moins Athénien et spirituel que vous, moi, l'Auvergnat[1] quelque peu rageur, je regrette amèrement la vie et la santé qui me manquent. Je finirai en crachant ses vérités à la République comme j'ai craché les siennes à l'Empire.

Donc je vais me délecter dans votre volume. La forme en est bien appropriée à l'état de ma pauvre tête, qui ne pourrait pas digérer un long poème : à la place d'un lourd filet de bœuf, vous me donnez des becs-figues et des ortolans...

Dieu vous garde, cher ami, et vous conserve votre reste de vue et cette charmante intégrité de votre esprit et de votre grâce! Je vous embrasse de tout cœur.

VICTOR DE LAPRADE

XXI

Monselet à Autran.

Vendredi 3 avril 74, Marseille.

Monsieur et cher confrère,

Il y a quelque chose comme une trentaine d'années que je désire serrer la main de l'auteur de *Milianah* et du

1. Laprade exagère : il n'était pas originaire d'Auvergne, mais de la province limitrophe du Forez, faisant d'ailleurs partie, comme l'Auvergne, du Plateau Central. (Note de M. Paul de Laprade.)

sympathique compatriote de Justin Dupuy, notre ami commun, ami de jeunesse [1]. Répétons : il y a trente ans...

Puis-je espérer avoir ce plaisir? Je n'ose entreprendre ce petit voyage [2] sans y être encouragé par vous. Nous sommes tellement soupçonneux, nous autres folliculaires! Mais l'académicien sait bien que nul ne lui est plus entièrement et plus absolument acquis que son dévoué confrère

CHARLES MONSELET.

Hôtel Parrocel, rue St-Ferréol.

XXII

Autran à Pontmartin [3].

Marseille, 1er janvier (1877).?

Bonjour, bon an, mon cher ami : je ne veux pas laisser passer cette journée de poignées de main et d'embrassades sans vous offrir tous mes vœux et sans profiter de l'occasion pour vous demander de vos nouvelles dont je suis sevré depuis longtemps.

Nous allons, quant à nous, passablement, grâce à cette température plus douce que celle de Menton, et nous vivons au jour le jour, de cette vie régulière que vous connaissez. Nous eûmes cependant ces jours derniers une double distraction assez inattendue. Laprade d'abord, puis Dumas et sa fille nous tombèrent des nues chacun de leur côté. On se serra un peu, on ajouta trois couverts à table, et le tour fut fait.

1. Sur J. Dupuy, voir la *Vie d'Autran*, ch. v. Dupuy, du reste, était Girondin, nullement Marseillais.
2. La lettre est adressée à La Malle.
3. Dictée, ainsi que la suivante.

Dumas est toujours le même homme que vous avez vu à La Malle [1], causant, riant, contrefaisant tous les animaux de la création, plus enfant en un mot que les jeunes filles qu'il voulait amuser. Sa fille, que les journaux nous ont donnée pour malade, se porte comme le Pont-Neuf, et rit de ce bon rire héréditaire dans la famille des Dumas.

Laprade, qui rit plus rarement, nous a cependant apporté une santé que ses lettres ne nous avaient pas fait pressentir, et, quand il est parti pour les environs de Cannes, nous nous sommes demandé ce qu'il allait y faire. Je ne dois pas vous cacher qu'il s'est plusieurs fois informé de vous en homme qui aspire à l'occasion d'un rapprochement. Voilà.

Pour moi, je n'aurais pas mieux demandé que cette occasion se présentât tout de suite, c'est-à-dire que vous fussiez là pour compléter la réunion, et jouir une fois encore de ce feu d'artifice que tire, chaque fois qu'il parle, Alexandre Ruggieri.

Adieu. Tâchons de vivre, un peu par curiosité, beaucoup par amitié l'un pour l'autre.

AUTRAN.

XXIII

Autran à Laprade.

Marseille, le 16 février (1877).

Cher ami,

Je veux vous répondre tout de suite, ne fût-ce que pour vous faire rougir un peu d'avoir tant tardé à me

1. C'est à La Malle que Dumas fils a écrit une partie des *Idées de madame Aubray*.

donner des nouvelles de votre santé. Je commençais vraiment à m'en inquiéter. Je suis d'autant plus heureux d'apprendre que vous n'avez guère à vous plaindre que des anomalies de la température, ce qui vous met à peu près de niveau avec le reste de la population française. Vous me demandez, avec un certain accent d'envie, si nous avons ici du mistral. Oui, mais c'est un mistral déguisé en siroco, dont j'imagine que vous ne seriez pas très content, et contre lequel, pour ma part, je suis assez furieux, car il jette dans mes pauvres yeux tous les graviers du Prado, et cela dure depuis quatre ou cinq semaines. Je me demande à quoi pense cette nature, qui a établi des lois qu'elle ne cesse de transgresser.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons ici pas trop à nous en plaindre, la famille n'ayant pas eu besoin cette année d'émigrer sous de meilleures latitudes. Grâce peut-être à cette douceur d'atmosphère, j'ai achevé sans encombre ce travail dont j'avais parfois à m'excuser auprès de vous pendant que vous étiez ici. Durant deux mois bien comptés, j'ai fait, sans interruption, environ cent vers par jour, tantôt plus, tantôt moins, si bien que me voilà surchargé d'un paquet de six mille vers environ auxquels, il y a deux mois, je ne songeais pas le moins du monde [1]. Ce que c'est pourtant que de nous! — N'allez pas me trahir; car, si l'on savait qu'outre mes sept volumes en cours de publication, j'ai encore cette arrière-garde inattendue, on me bannirait peut-être de la république, en oubliant de me couronner de roses.

A propos de roses, je trouve bien charmantes ces lignes de notre cher Saint-René Taillandier. J'espère que, pour réaliser son aimable dessein, il n'attendra pas la

1. C'est la *Comédie de l'Histoire*.

publication de mon trente-sixième volume. Je vous avais parlé à votre passage d'un M. Bérard-Varagnac des *Débats*, qui avait demandé chez Lévy les cinq volumes parus, et annoncé spontanément l'intention de leur consacrer un grand article. Jusqu'ici nous en sommes pour les cinq volumes, et, comme il y a au moins quatre mois que ce silence dure, je soupçonne de plus en plus quelque scélératesse d'un aimable confrère que je n'ai pas besoin de vous nommer. Qu'en pensez-vous ? Après tout, les confrères et les critiques auront beau creuser sous nos pas des trappes et des embûches, nous n'en laisserons pas moins, vous surtout, une œuvre avec laquelle on aura à compter. Mais en aurons-nous le tibia mieux fait ? comme je crois l'avoir dit quelque part.

Adieu. Je me réjouis à la pensée de vous revoir au printemps, c'est-à-dire assez prochainement.

Je vous embrasse.

AUTRAN[1].

1. Cette lettre est une des dernières lettres d'Autran, décédé peu de jours après, le 6 mars 1877.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

CHAPITRE II

MIL HUIT CENT TRENTE-DEUX

CHAPITRE III

DE L' « ODE A LAMARTINE » A « LA MER » (1832-1835)

CHAPITRE IV

DE « LA MER » AU VOYAGE DE ROME (1835-1840)

CHAPITRE V

DU RETOUR DE ROME A LA SOIRÉE DE « LUCRÈCE » (1840-1843)

CHAPITRE VI

DE LA SOIRÉE DE « LUCRÈCE » AU PASSAGE A MARSEILLE DE DUMAS FILS (1843-1847)

CHAPITRE VII

DU PASSAGE DE DUMAS FILS AU TRIOMPHE DE L'ODÉON (1847-1848)

CHAPITRE VIII

DE « LA FILLE D'ESCHYLE » AU MARIAGE D'AUTRAN (1848-1852)

CHAPITRE IX

DU MARIAGE D'AUTRAN A « LA VIE RURALE » (1852-1856)

CHAPITRE X

DE « LA VIE RURALE » A LA CANDIDATURE ACADÉMIQUE (1856-1862)

CHAPITRE XI

DE LA CANDIDATURE ACADÉMIQUE A LA RÉCEPTION (1862-1869)

CHAPITRE XII

DE LA RÉCEPTION D'AUTRAN A SA MORT (1869-1877)

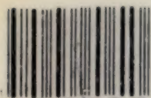
DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

LES POÈMES DESCRIPTIFS

1203-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-06.



a39003 002516770b